Yambo

Ouologuem

Le devoir de violence

ROMAN

Yambo

OUOLOGUEM



Seuil

Du même auteur

Lettre à la France nègre
Edmond Nalis, 1969
Le Serpent à Plumes, 2003

Les Mille et Une Bibles du sexe
(Sous le pseudonyme d'Utto Rodolph)
Éditions du Dauphin, 1969
Vents d'ailleurs, 2015

YAMBO OUOLOGUEM

LE DEVOIR DE VIOLENCE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe

Cet ouvrage est paru pour la première fois en 1968,
aux Éditions du Seuil (ISBN 978-2-02-001109-9).

ISBN 978-2-02-123410-7

www.seuil.com

Ce livre étant une fiction, toute ressemblance
avec des personnages réels serait fortuite.

Les Éditions du Seuil remercient Ava Ouologuem
pour son rôle et son soutien.

À l’humble compagne des jours mauvais
et de ceux qui furent pires.

Note de l’éditeur

Quand *Le Devoir de violence* paraît à la fin de l’été 1968, sa qualité et son originalité sont vite reconnues. L’auteur est un jeune Malien de vingt-huit ans qui a déjà beaucoup écrit mais n’a encore jamais publié. Né à Bandiagara et élevé au pays dogon, il a suivi de brillantes études supérieures en France et est professeur de lycée. Ce qu’il propose au Seuil est une fresque qui s’étend sur huit siècles dans un empire africain imaginaire et renouvelle de façon audacieuse la vision de l’Afrique, celle des Européens comme celle des Africains eux-mêmes. Sa liberté de ton ne connaît aucune contrainte, que ce soit dans les descriptions de violence ou dans les scènes érotiques, et va jusqu’à briser le tabou africain de l’homosexualité. Son écriture est à la mesure de cette audace : élégante, flamboyante par moments, cynique à d’autres, toujours remarquable.

La critique, dans sa grande majorité, en convient : *Le Devoir de violence* est exceptionnel. « Un grand roman africain », titre *Le Monde*, qui poursuit : « Un roman tout court comme on n’a pas souvent le bonheur d’en découvrir dans le fatras d’une rentrée. » En novembre 1968, le prix Renaudot, attribué pour la première fois à un auteur africain, toutes Afriques confondues, vient confirmer cette reconnaissance. Le succès auprès des lecteurs suit.

Si, dans le récit le colon en prend pour son grade, les premières réserves, sinon attaques, viennent d’Afrique où certains n’acceptent pas l’offense faite par Yambo Ouologuem à l’idéologie fière de la *négritude* : l’auteur du *Devoir de violence* se plaît à décrire la responsabilité des dirigeants et notables africains dans le malheur de leurs peuples, leur participation à la traite d’esclaves et leur compromission ambiguë, subtile et retorse, avec le colonisateur.

La charge la plus violente surgit cependant en Europe et aux États-Unis. En 1971, un chercheur américain dénonce les similitudes entre *Le Devoir de*

violence et *Le Dernier des Justes* d'André Schwarz-Bart, publié au Seuil en 1959. D'autres accusations de plagiat sont lancées, notamment à l'égard d'un roman de Graham Greene, *C'est un champ de bataille* (Robert Laffont, 1953). En mai 1972, le *Times Literary Supplement* britannique les révèle publiquement. L' « affaire Ouologuem » ne s'arrêtera plus. Aux États-Unis, l'éditeur américain du *Devoir de violence* pilonne son stock. Le scandale arrive en France où, parfois, les mêmes critiques qui ont encensé l'auteur malien s'acharnent désormais contre lui. Le Seuil finit par cesser la diffusion du roman.

Dans la tourmente, le Seuil n'est pas épargné. Ses relations avec Yambo Ouologuem se détériorent rapidement et, dans les milieux littéraires, surtout africains, les reproches fusent. La maison d'édition est accusée d'avoir commandé à l'auteur un *remake* africain du prix Goncourt 1959 d'André Schwarz-Bart, d'avoir supprimé les marques de citation dans le manuscrit du *Devoir de violence* et d'avoir laissé passer d'autres emprunts à des auteurs aussi divers que Maupassant ou John D. MacDonald, auteur de la Série Noire.

Le temps est venu pour que soit débrouillé, hors de la présente édition, l'écheveau que constitue ce dossier où ne manquent ni malentendus, ni maladresses, ni coups d'éclat et coups de griffes. D'autant qu'on s'accorde aujourd'hui pour reconnaître dans *Le Devoir de violence* un montage vertigineux de réécritures de textes venus d'horizons culturels multiples, depuis les chroniques arabes jusqu'à la Bible en passant par Flaubert, Suétone ou Tacite, pour en former une œuvre littéraire autonome qui se détache brillamment de ses sources et dresse devant le lecteur le miroir de ses propres références. Comme il a mis l'Afrique face aux errements de son passé.

Personne ne sort indemne du *Devoir de violence*. Personne n'est sorti intact de l'affaire qui a suivi sa publication. À commencer par l'auteur. Après un parcours fulgurant où, en quelques années, il publie coup sur coup un pamphlet (*Lettres à la France nègre*, Nalis, 1969 ; rééd. Le Serpent à plumes, 2003), un ouvrage érotique sous pseudonyme (*Les Mille et Une Bibles du sexe*, Le Dauphin, 1969 ; rééd. Vents d'ailleurs, 2015) et deux ouvrages de romance sentimentale, Yambo Ouologuem finit par se retirer au Mali, révulsé par toutes ces accusations et emporté par le tourbillon où l'ont entraîné à la fois son génie et son rejet par les milieux littéraires occidentaux. Il cesse bientôt tout contact avec l'Europe et ne souhaite plus traiter de son œuvre passée. Il ne publiera plus jamais. Le 14 octobre 2017, il s'est éteint à Sévaré, au pays dogon, dans le silence public où il s'était enfermé.

En cette date-anniversaire, les Éditions du Seuil ont voulu rendre hommage à Yambo Ouologuem en réintégrant le roman dans la collection « Cadre Rouge »

où il avait originellement paru. À l'endroit que mérite cette œuvre qui s'inscrit parmi les titres majeurs de la littérature. Ainsi s'effaceront peut-être les tourments pour ne plus laisser place qu'à l'essentiel : la qualité du texte.

1

La légende des Saïfs

Le texte de l’édition originale a été respecté, y compris dans les graphies moins usitées aujourd’hui, telles que « iman » ou « peulh ». Seules des corrections typographiques strictement nécessaires ainsi qu’une uniformisation des graphies majoritaires dans le texte ont été appliquées.

Nos yeux boivent l'éclat du soleil, et, vaincus, s'étonnent de pleurer. *Maschallah ! oua bismillah !…* Un récit de l'aventure sanglante de la négraille – honte aux hommes de rien ! – tiendrait aisément dans la première moitié de ce siècle ; mais la véritable histoire des Nègres commence beaucoup, beaucoup plus tôt, avec les Saïfs, en l'an 1202 de notre ère, dans l'Empire africain de Nakem, au sud du Fezzan, bien après les conquêtes d'Okba ben Nafi el Fitri.

Raconter la splendeur de cet empire – dont la renommée, atteignant le Maroc, le Soudan, l'Égypte, l'Abyssinie, la noble et sainte ville de la Mecque, fut connue des Anglais, des Hollandais, des Français, des Espagnols, des Italiens, et, bien entendu, des Portugais – n'offrirait rien que du menu folklore.

Ce qui frappe, lorsque, le regard béant sur des solitudes amères, anciens, notables et griots parlent de cet Empire, c'est, devant la « bénédiction » implacable de Dieu, *ouallahi !* la fuite désespérée de sa population, baptisée dans le supplice, implantée dans le Randé, disséminée le long des arides montagnes de Goro Foto Zinko, jalonnant les îles du fleuve Yamé sur plus de deux mille kilomètres en aval de Ziuko, occupant les frontières extrêmes de la côte Atlantique, se dispersant enfin le long des savanes limitrophes de l'Afrique équatoriale, en groupements d'importance inégale, séparés les uns des autres par des tribus diverses : radingués, peulhs, gondaïtes, berbéro-nomades, n'godos, s'escrimant, pour la prise du pouvoir impérial, en rivalités intestines où la violence le disputait à l'épouvante.

En représailles, les Saïfs – aux cris de : À la clarté du Monde ! – ensanglantaient leurs sagaies de crimes et d'exactions tribales…

En cet âge de féodalité, pour chanter leur dévotion à la justice seigneuriale, de grandes communautés d'esclaves voyaient, outre le travail forcé, quantité des leurs se laisser emmurer vifs, englués du sang d'enfants égorgés et de femmes enceintes éventrées… Il en fut ainsi à Tillabéri-Bentia, à Granta, à Grosso, à Gagol-Gosso, et dans maints lieux dont parlent le *Tarik el Fetach* et le *Tarik el*

Sudan des historiens arabes.

Il s'élevait toujours ensuite une houleuse imploration, qui retentissait de la place du village aux sombres taillis où dorment les hyènes. Suit un pieux silence, et le griot Koutouli, de précieuse mémoire, achève ainsi sa geste : « Non loin des corps de la horde des enfants égorgés, on comptait dix-sept fœtus expulsés par les viscères béants de mères en agonie, violées, sous les regards de tous, par leurs époux, qui se donnaient ensuite, écrasés de honte, la mort. Et ils ne pouvaient se dérober à ce suicide, pour sauver la vie d'un de leurs frères, témoin impuissant dont le regard, empreint de l'incrédulité du désespoir, était – *Al'allah !* – jugé "éploré plus que de raison", ou "terrifié moins qu'à l'accoutumée…" »

Le chef de village, lèvres ouvertes en une résignation essoufflée et muette, concluait à la vanité des vies humaines. Ébranlé jusque dans sa raison, il devait cependant rappeler au calme les esprits séditieux, en leur étalant sur un éventail d'osier tressé, le lobe des oreilles d'autres séditieux du village voisin, dont les corps, calcinés, avaient été ensuite dispersés en cendres, par-dessus la rivière… De sorte que les génies malfaisants de ces manants contaminaient, affirmait-on, les eaux pour trois ans au moins, obligeant les quelques hommes valides du village à creuser, bien loin, des puits, constamment surveillés la nuit contre les esprits du mal : sur eux les grâces du Très-Haut et la plus choisie des bénédictions.

Mais ce récit ne présente rien de frappant : bien d'autres rapportent combien l'asservissante terreur des populations étouffait à travers l'Empire la moindre tentative de rébellion. Suivant encore en toute patience, tout au long de deux siècles, pareilles traces de mortification, le cœur au Nakem chemina au milieu des bassesses ; la couronne, faisant avaler durement la vie tels un boa, une antilope nauséabonde, roula de dynasties sans renom en généalogies sybillines – chaque bassesse la heurtant du pied…

… Se détachant sur ce tableau d'horreurs, le sort de Saïf Isaac El Héït fut d'une singularité prodigieuse ; s'élevant bien au-dessus des destinées communes, elle dota la légende des Saïfs de la splendeur où somnolent, de nos jours encore, les rêveurs de la théorie de l'unité africaine.

Pour saisir à travers le personnage le mouvement de cette renaissance de l'Empire nakem, il faut avoir ouï de la bouche des Anciens la sinistre litanie des dictatures impériales d'alors. Ainsi, Saïf Moché Gabbaï de Honaïne – sur les

dires d’un devin, lequel lui avait prédit en 1420, un jour d’entre les jours, qu’il serait renversé par un enfant à naître dans l’année en cours, à Tillabéri-Bentia, capitale de l’Empire nakem – n’ignora plus les envies saugrenues des femmes en état, et fit goûter la mort rouge à tous les nouveau-nés, dont il aligna les têtes réduites le long du mur de son antichambre. Mais – de loin plus fortunée que combien d’autres ! – une mère, Tiébiramina, sauva son nouveau-né à la faveur de la nuit, fuyant, suivie de son époux et de trois serviteurs fidèles, pour s’installer à Gagol-Gosso.

Devenu grand et aussi fort que brave, ce fils, Isaac El Héït, s’engagea dans une troupe de guerriers.

Ici, nous atteignons le degré critique au-delà duquel la tradition se perd dans la légende, et s’y engloutit ; car les récits écrits font défaut, et les versions des Anciens divergent de celles des griots, lesquelles s’opposent à celles des chroniqueurs.

Selon les uns, Isaac El Héït, avant même de guerroyer, était un seigneur puissant dont les parents vivaient une vieillesse heureuse chez les princes de la province du Randé. Selon d’autres, il perdit ses parents au milieu d’un massacre, lors des missions punitives de Saïf Moché Gabbaï de Honaïne, et, transpercé par une sagaie, il aurait été sauvé par un cultivateur gondaïte, qui le soigna et le guérit, au bout de longues lunes. D’autres encore affirment qu’il s’était engagé dans une troupe de guerriers, parce qu’il n’était pas insensible à la splendeur et à la gloire des armes.

Quand l’Immortel fait se coucher le soleil – diamant de la maison de Sa puissance – il est raconté, dans les annales talismaniques des sages anciens, parmi les récits des traditions orales, l’épopée célèbre (que d’aucuns contestent, niant à Saïf toute ascendance juive, et clamant qu’il était bel et bien négraillon) de Mahmoud Meknoud Traré, descendant d’ancêtres griots, et griot lui-même de l’actuelle République africaine de Nakem-Ziuko, seul vestige de l’ancien Empire nakem :

Le Seigneur – saint est Son Nom – nous a accordé la faveur de faire apparaître, à l’origine de l’Empire nègre nakem, la splendeur d’un seul, notre ancêtre le Juif noir Abraham El Héït, métis né d’un père nègre et d’une mère juive d’Orient – de Kénana (Chanaan) – descendant des Juifs de Cyrénaïque et du Touat, qu’une migration secondaire à travers l’Aïr aurait porté au Nakem, selon l’itinéraire de Cornélius Balbus.

Le Très-Haut a agi ainsi pour bénir, de par Sa grâce – sur Elle la prière et la paix ! – la tradition de la dynastie Saïf, à l’origine de laquelle on retrouve la grandeur d’un seul, le très pieux et dévot Isaac El Héït, qui, chaque jour, faisait

affranchir un esclave. À la source de sa puissance, se révèle son sacrifice de juste, renonçant aux biens princiers pour s'engager dans une troupe d'aventuriers qui passaient.

Or, voyez : Le valeureux et très brave Isaac El Héït connut la faim, la soif, les fièvres, le fracas des mêlées et l'aspect des moribonds. Cent fois, on le crut mort. Grâce à la faveur du très doux et juste Maître des mondes, il en réchappa toujours, car sa disparition eût été insupportable à Dieu et aux hommes de bien : *ouassalam !*

Voyez encore : D'entre les charniers laissés par le passage de Saïf Moché Gabbaï de Honaïne (la malédiction de Dieu sur lui !) renaissait la noble ardeur d'Isaac El Héït (Dieu rafraîchisse sa couche). Il tira son épée : le soleil et la lune brillaient sur la lame et la terre s'y reflétait comme dans un miroir.

Enfin : l'Éternel bénit Isaac : des esclaves en fuite, des paysans révoltés, des braves gens sans fortune, des guerriers, des aventuriers, des orphelins, toutes sortes d'intrépides affluèrent sous son drapeau, lui composant une armée.

Elle grossit. Il devint fameux. On le recherchait.

Tour à tour, redoutable, il défit les Berbères, les Maures et les Touareg, reconnut le cheik Abderrahman Es Soyouti, secourut le cheik Mohammed ben Abdelkerim El-Meghili, le cheik Chamharoûch de la race des Génies, et le chérif hassanide Moulaï-El-Abbas, prince de La Mecque : Dieu leur fasse miséricorde à tous. Il combattit à Benghâzi les ennemis de l'iman Aboubekr ben Omar El-Yemani, anéantit à Tripoli des usurpateurs qui voulaient assassiner le câdi Abdelquahhâr ben El Fizan, et, un jour qu'il se trouvait dans la province d'Alger, au sein de la tribu des Béni Tsa'âleb, le cheik Abderrahmân Et-Tsa'âlbi lui rapporta la prédiction de l'iman Mâhmoud, grand chérif de La Mecque : « Mettant fin à la soif des hommes de l'Empire nakem, il y aura un Saïf nouveau : tu es celui-là, le premier, Isaac El Héït, car tu es l'eau le sel et le pain, car tu es saint et seras khâlife. Après toi, descendu de la province Tekroûr de l'Empire nakem, viendra à la fin du XIIIe siècle de l'Hégire[1] un autre khâlife au règne ensoleillé ; Dieu vous comblera à tous deux les mains d'un amas de richesses, de puissance et de gloire, que vous dépenserez en choses agréables à Lui. »

Quelque temps après, dit-on, défait par Isaac El Héït, et ne devant son salut qu'à la fuite, le tyrannique Saïf Moché Gabbaï de Honaïne – Dieu maudisse sa royauté ! – vit le monde noircir devant ses yeux, et son visage en colère se fit jaune comme le poivre : à marche forcée, il rejoignit le fleuve Yamé, qu'il descendit, s'enfonçant ensuite au sud du pays Sao, où il mourut, dit-on, par

rupture de sa poche à fiel, laissant le pouvoir au doux et bien-aimé Isaac El Héït, qui prit le titre royal de Saïf, s'appelant Saïf Isaac El Héït. (Dieu rafraîchisse sa couche.) Il avait l'aspect de l'éclair et sa lévite était blanche ; son règne fut aussi juste que glorieux. (Dieu ait son âme.)

Véridique ou fabulée, la légende de Saïf Isaac El Héït hante de nos jours encore le romantisme nègre, et la politique des notables en maintes républiques. Car son souvenir frappe les imaginations populaires. Maints chroniqueurs consacrent son culte par la tradition orale et célèbrent à travers lui l'époque prestigieuse des premiers États, dont le roi, sage et philosophe, couronnait une épopée qui appelait la plus grande tâche de l'archéologie, de l'histoire, de la numismatique et autres sciences humaines, auxquelles sont venues se joindre les disciplines naturelles et ethnologiques.

Mais il faut se rendre à l'évidence : ce passé – grandiose certes – ne vivait, somme toute, qu'à travers les historiens arabes et la tradition orale africaine, que voici :

Mort en 1498, Saïf Isaac El Héït, le doux et juste empereur, laissa trois fils : l'aîné de tous, Josué, sacrifié à Dieu ; le puîné Saïf El Haram ; le cadet Saïf El Hilal ; huit filles cadettes, et quatre femmes : Ramina, Dogobousseb, Aïssina et Hawa. Mais, sept ans auparavant, lors de la fête de la Tabaski, l'empereur Saïf Isaac El Héït, voulant monter à cheval, manqua la sellette et tomba à la renverse. Saïf El Hilal, le fils cadet, s'était précipité, ému, vers son père, qu'il aida à se relever, cependant que son frère aîné, Saïf El Haram, trouvant la chute fort drôle, eut l'irrévérence non seulement d'éclater de rire, mais de prendre, fils irrespectueux, courtisans et valets d'écurie à témoin.

À l'heure où les chacals errants hurlent à mort dans la brousse, l'empereur, le même soir, devant toute sa Cour, l'Assemblée des notables, le Conseil des anciens, déshérita son fils aîné Saïf El Haram, à toute la postérité duquel il prédit malédiction et décadence.

Donc, à la mort du juste et doux Saïf El Héït (Sur lui le salut !), son fils béni Saïf El Hilal monta sur le trône impérial, mais – comble de disgrâce – pour treize jours seulement. Car Saïf El Haram, proclamant la nécessité d'un couple royal formé de la reine-mère et du fils, épousa en une même nuit les quatre femmes de

son père défunt – dont sa propre mère Ramina – prit le pouvoir, non sans jeter d'abord son frère cadet – héritier légitime du trône – dans un cul-de-basse-fosse, pieds et poings liés.

Ce dernier, satisfaisant ses besoins naturels à même ses vêtements, et devant, pour se nourrir, laper à genoux, poings liés derrière le dos, les repas que l'on éparpillait par la trappe entrouverte du cul-de-fosse, mangé vif de vers dès le douzième jour du Ramadan, mourut le jour vingtième du même mois… Une prière pour lui.

… Puis, revenant d'une guerre contre les Peulhs et escorté de douze mille esclaves Toucouleur à l'heure où la capitale de l'Empire, écrasée de soleil, attendait aux portes de Tillabéri-Bentia, l'empereur Saïf El Haram – la malédiction de Dieu sur lui ! – mauvais frère et fils maudit, de son cheval, qui caracolait majestueusement, saluait la foule frénétique. À sa droite, notables, chefs des différentes provinces, dignitaires de la cour, à sa gauche, femmes, enfants et vieillards, derrière lui, l'armée, le long de laquelle la haie des esclaves avançait, fers aux chevilles, formaient la vaste avant-scène du retour triomphal de cet homme, que les victoires guerrières semblaient avoir lavé de la souillure.

Arrivé dans la cour de son palais en toute pompe, il voulut descendre de son cheval pour saluer ses épouses qui étaient aussi ses belles-mères, lorsque – tel soit le sort de qui te maudit ! – culbuté par un brusque écart de la noble bête, il déchira la culotte courte de sa tunique bleue, étalant ses parties basses au public comme à sa naissance Adam.

Atterré et fanatique, le peuple témoigna avec éloquence de sa vocation imbécile, voyant là un présage du Ciel… Plus d'un témoin affirma qu'une sangle du cheval avait été volontairement limée, afin de provoquer ce scandale. On leur tira l'oreille, on leur rasa le crâne, on leur tatoua une croix sous les pieds, pour que chacun de leurs pas fût une offense à Dieu ; puis on menaça de les maudire, eux, leur père, leur mère, leurs ancêtres, leurs descendants ; et des courtisans, dénoncés, durent rendre compte de leur fausseté à Dieu qui les appelait par la bouche de son sorcier : bannis et exilés à Digal, là, on brisa leurs membres à coups de sabots de cheval ; d'une dague touareg, bénie et retournée sept fois dans leurs yeux, leurs oreilles, leurs testicules, puis lentement dans leur nombril, on les vida de leur sang frondeur avant l'incinération finale, qui les rappela au très doux Maître des mondes.

Mais, Saïf El Haram, redoutant, semble-t-il, la prophétie paternelle, et désireux d'apaiser les mânes de son père mort et de son frère assassiné, « abdiqua » au sortir d'une longue maladie (diplomatique) ponctuée (tout aussi

diplomatiquement) d'éclatantes victoires à l'extérieur contre les Gutés, les Jakuks et les Vantoungs. Le nouvel « empereur », esclave touareg qui n'était que ministrion de Saïf El Haram, fut l'épée de chevet de Saïf El Haram, lequel, impassible figure de lave et de latérite, voulait désormais tenir la noblesse à l'écart du pouvoir ; son nom : Abdoul Hassana, fourbe, malhonnête et doux jusque dans sa cruauté.

Sur les conseils de Saïf El Haram, ce ministrion fit dévotement un pèlerinage à La Mecque, d'où il revint au bout d'un an, paré du titre de « El Hadj » (pèlerin de la Terre Sainte). Dispensant alors aux malades la sainte eau de la ville du prophète Mahomet, il crut pouvoir sucrer le peuple sautillant, guérir les paralytiques, rendre la vue aux aveugles et la foi aux mécréants : *alif lam !*

Il fallut se rendre à l'évidence : l'eau de la sainte Mecque ne lui gagna aucun ami, ne rendit guère la vue aux aveugles, ne guérit point les paralytiques et même – sacrilège ! – n'avait pas, aux dires des mécréants, bon goût…

Alors, le chapelet égrenant des maléfices, Saïf El Haram et son acolyte Abdoul Hassana « provoquèrent » des miracles. C'est ainsi que le 20 mai 1503 un bûcher, par la complicité de la miséricorde divine, s'embrasa tout seul, sur lequel grillaient vifs dix-huit notables fidèles à la mémoire du juste Saïf Isaac El Héït et de son fils cadet, alors même que dix-huit vipères aspics s'échappant, visqueuses, de sous les habits de chacun d'eux, rampaient par-dessus les bûches de bois avant de disparaître, guidées par le souffle invisible de Satan, dans de petits trous miraculeusement apparus à même le sable de la cour impériale, où ils avaient été creusés la veille…

La foule, à court d'extase, en un ululement long, long comme le rugissement d'un lion, entonnant un chant religieux, à genoux, mugit : « Au prodige ! »

À l'heure du cri de la chouette, le bûcher embrasait encore de ses langues de feu, l'azur, où montaient les psalmodies de muezzins, récitant les *Sourates* des Écritures.

Depuis, Saïf décida, avec El Hadj Abdoul Hassana, pour commémorer la date historique de ce prodige, suivi de bien d'autres, tout aussi sanglants, d'allumer, le 20 mai de chaque année à venir, l'immense feu de bois des *vipères du surnaturel*. Une fête nationale se trouvait ainsi instaurée. Un hymne pour elle.

Après la mort du juste Saïf Isaac El Héït, cependant, le fils maudit Saïf El Haram et son ministre El Hadj Abdoul Hassana, frappés d'une pierre qui les

atteignit à l'âme qu'ils n'avaient pas, entretinrent à grands frais à la cour de l'Empire les familles les plus écoutées et les plus frondeuses : et c'étaient pour elles douze mille plats à chacun des repas de la journée, pots-de-vin, pensions, titres de noblesse aussi accablants qu'inutiles, somptuosité de conte de fées : il ne fut jusques à leurs chevaux, au nombre de 3 260, qui ne buvassent « lait en mangeoires incrustées d'or et d'ivoire ». *Allah harmin katamadjo !*

Afin d'entretenir – bon roi des rois nègres – ce faste avide de bruit et de terres nouvelles, Saïf intensifia, grâce à la complicité des chefs du Sud, la traite des esclaves, qu'il bénit en sanguinaire doucereux. Le Nègre, n'ayant pas d'âme mais seulement des bras – contrairement à Dieu – dans une infernale jubilation du sacerdoce et du négoce, de l'intime et de la publicité, abattu, débité, stocké, marchandé, disputé, adjugé, vendu, fouetté, attaché et livré – avec un mépris attentif, studieux, souffrant – aux Portugais et aux Espagnols et aux Arabes (côtes orientale et nordique), et aux Français et aux Hollandais et aux Anglais (côte occidentale), fut jeté aux quatre vents.

Cent millions de damnés – pleurent au Nakem les troubadours quand le soir commence à vomir ses diamants d'étoiles – furent ainsi ravis, que l'on jetait – liés six par six, frappés du maléfice d'indignité humaine – dans l'incognito chrétien de l'entrepont où nulle lumière ne pouvait guère plus leur parvenir. Et il n'était pas un seul marchand d'âmes en solde qui, de crainte de rendre la sienne, se risquât à lever la tête au-dessus des écoutilles. Nul qui pût impunément séjourner une heure dans cet antre pestilentiel. La pesanteur, les fièvres, la famine, la vermine, le béribéri, le scorbut, le manque d'air et la misère y ont célébré d'atroces orgies. Trente pour cent expiraient en voyage. Et, comme l'amour du prochain est beau, presque inhumain, pour chaque esclave mort après le débarquement, les suaves négriers se voyaient frappés d'amende ; ceux des esclaves qui tombaient plus malades que chèvres en couches se trouvaient, à la merci des requins et de la noyade, flanqués à la mer. Le même sort était réservé aux bébés, jetés, pour n'être que menu fretin, par-dessus bord.

… À moitié nue et plus qu'abrutie, la négraille, jeune comme la nouvelle lune, se trouvait, à sa descente de navire, parquée sur des places découvertes d'où se débattait son coût à la criée publique, cependant que sous le regard de Dieu tout puissant (et juste), elle s'affalait – marée humaine étalée là, noirâtre telle une masse de chair avariée – offrant un horrible spectacle de vie languissante et d'innommable souffrance.

Et il se faisait dans le tas des esclaves des enfonçures, des cris, des râles, des monticules de corps piétinés, lorsque le négrier, d'un coup de fouet, décidait de réveiller la négraille des tout premiers rangs, toisée par les spectateurs curieux,

qui se tenaient à distance respectable, regardant les prêtres – partis cependant semer la bonne parole du Christ – faire violence à leur dégoût, et, tête basse, égrener un chapelet…

Souvent, plus parée encore de sa beauté que de ses atours, une jouvencelle, qui avait tout juste le caquètement d'une pintade, comme elle en avait l'œil inquiet et la gorge en émoi – séduite par le corps de ces esclaves, voire le tremblant gabarit de leur virilité – et cherchant auprès de sa mère toute rose, sinon le réconfort, du moins la sollicitude, ou quelque avis autorisé sur la sexualité nègre, s'entendait répondre, entre autres gracieusetés : « Le Saint-Père n'approuve guère le café au lait… »

D'autres, bien moins cérémonieux, roulant des yeux d'incendie, comme le pirate anglais Hawkins, y ont gagné, des mains de la reine Élisabeth, entre autres, la dignité de chevalier – ce qui leur permit de mettre dans leurs armoiries un « demi-nègre sur fond de même couleur, la corde au cou » (*a demi-Moor in his proper colour, bound with a cord*). *God save the Queen !*

Cependant, à la cour de l'Empire nakem, à présent que la noblesse frondeuse était domestiquée, l'impopulaire Saïf El Haram incita son ministre à fomenter entre les peuplades arriérées et toujours en guerre, entre les tribus rebelles à se laisser apprivoiser, « autant de malentendus qu'il serait possible ».

C'est que Saïf était à la recherche du bétail, de la terre, de tous les biens de production disponibles, par tous les moyens. Les raids des Massaïs, des Zoulous, des Jagas, d'un raffinement plus que machiavélique, éveillaient en chaque peuple, chaque race, chaque tribu (ainsi commandés d'En-Haut) un frémissement d'impatience lorsque le chef, projetant son arme dans la direction de la « race ennemie » (accusée d'avoir raflé tels et tels habitants, de les avoir asservis et vendus), hurlait qu'il fallait faire boire à leurs sagaies leur sang maudit.

Gens cruels, dont le langage est une espèce de croassement, tueurs féroces identiques à l'homme des bois, vivant dans un état de bestialité, s'accouplant avec la première femme qu'ils trouvent, de grande stature et d'aspect horrible, très velus, aux ongles extrêmement longs, Zoulous, Jagas et Massaïs se nourrissent de chair humaine, et, armés de boucliers, dards et poignards, vont nus, sauvages dans leurs coutumes, barbares dans leur vie de chaque jour, sans foi, sans loi, sans roi, sans toit autre que de vagues cabanes en forêt, d'où ils

sortent au petit matin, détruisant tout par le fer, le feu, pillant toutes les régions traversées de par les fins fonds de l'Empire nakem, réduisant les populations de ces régions à errer, à venir à Saïf ou à mourir de faim, de maladies et de privations.

À la même période, les provinces nakem souffrirent d'une telle disette, doublée de peste, qu'une infime quantité de nourriture en était arrivée à coûter le prix d'un esclave, c'est-à-dire au moins dix écus. Sous le coup de la nécessité, le père vendait son fils, le frère son frère, tant chacun essayait de se procurer des vivres par n'importe quelle scélératesse. Les gens que la famine faisait ainsi vendre, étaient achetés par des marchands venus de Sao-Tomé avec des bateaux chargés de victuailles. Les vendeurs prétendaient que c'étaient des esclaves, et ceux qui étaient ainsi vendus se hâtaient de le confirmer, fort joyeux de se voir hors d'un péril qui les avait tant alarmés. Quantité d'hommes libres se firent ainsi esclaves, et se vendirent par nécessité.

Ce fut alors, de par presque tout l'Empire et ses dépendances, un bain de violence sans précédent. La capture des tribus rebelles, des hommes libres, des guerriers vaincus et faits prisonniers, le sacrifice de leur chef dont la chair était festoyée, devinrent des actes rituels, qui passèrent dans la coutume des frétillants négrillons, dont la barbarie répondit à l'attente de l'empereur et des notables… Aussi, lors des razzias, Saïf El Haram encouragea-t-il, par personnes interposées, la bonté de bénir d'un coup de sabre les captifs blessés, d'emporter leurs crânes au bout de lances et de sagaies jusque devant la porte du vainqueur que l'on sacrait – Dieu le veut ! – brave. Et, comme si le Nègre eût véritablement âme d'homme, le chef des prisonniers, sa famille, se voyaient d'abord livrés aux femmes comme aux enfants du village, crachant sur eux en un tourbillon de danses, de bonds, de cris, de chants et de sarcasmes, afin, leur jurait-on, de leur laver l'âme de la noirceur de Satan. Puis, au troisième jour de leur captivité, l'œil étincelant d'une vengeance où la morgue le disputait à la haine, le sorcier écorchait plus qu'il ne rasait leur crâne, passé ensuite au beurre de karité.

Chaque villageois alors, se trémoussant devant les captifs, un couteau à lame de bois mal dégrossi à la main, « poignardait » le Chef autant de fois que lui-même comptait d'années d'âge et avait perdu de parents lors des précédentes razzias d'esclaves. Et, au moment de s'éloigner afin de céder la place à l'amour sanglant du villageois suivant, ployant le genou devant le prisonnier, il le raillait et l'outrageait, crachant sur lui puis le frappant de trois coups secs, ponctués d'un claquement de langue. Et tous se gaussaient au spectacle des ecchymoses des victimes, lesquelles saignaient doucement.

La nuit du troisième jour, encombré du tintamarre des grelots qui pendaient à ses chevilles, le chef de ces prisonniers – pieds et poings liés cependant que les femmes autour de lui tourbillonnaient, découvrant, lubriques, l'espace d'un éclair, leur nudité, et tapant, se cambrant les reins, de la paume de leur main droite la touffe chevelue de leur sexe – était castré par le sorcier, dans l'extase de l'assistance dont la jouissance collective frisait l'hystérie.

Et l'époux castré, paralysé par la douleur, cuisses gluantes de sang, regardait, impuissant, ses femmes devenir – debout, puis roulées à la seconde même dans la poussière – filles de joie du village vainqueur, dévêtues puis, tour à tour possédées, au rythme enivrant du tam-tam, à la lueur des torches, par chaque villageois, chaque villageoise…

Le surlendemain, veille de la sacrification – lavées dans un bain « purificateur », et massées dans du beurre de vache ainsi que leur époux (leurs enfants ayant été éventrés au sortir même de la razzia) –, tous étaient enduits d'huile d'arachide, attachés à un poteau le septième jour de leur captivité, tandis que villageois et villageoises, manquant de les faire périr de rage rentrée, les défiaient du geste et de la voix. Les malheureux, enfiévrés à l'idée de leur mort imminente, bave et insultes à la bouche, feu dans le regard, cognaient l'air de leurs têtes avides de tuer l'ennemi, qu'ils griffaient, mordaient, happaient au passage, jappant.

Mais, gorgés de vin de palme, ivres de bière de mil au soir de ce septième jour, et braillant comme des chiens, tous crevaient à minuit dans les craquèlements chuintant leur graisse crépitante sur le feu de bois et offrant aux doigts experts des cannibales, de la viande humaine – blanche, telle la chair de cochon de lait. La moelle du crâne ainsi que le sexe des femmes, parts réservées, étaient mangés par les hommes « éminents » ; les testicules du chef se trouvaient, dans un dessein éminemment aphrodisiaque, « dégustés » par les femmes, dans leur grand bouillon commun, arrosé de piments et d'épices fortes. Une beuverie orgiaque couronnait cette anthropophagie, qui, commandée par la haine, ou les instincts, la soif du mal, ou le goût du sang et de la vengeance, ou peut-être le désir de posséder les qualités des victimes mangées, fut l'une des plus sinistres marques de cette Afrique fantôme, sur laquelle plana l'ombre maléfique de Saïf El Haram. Un sanglot pour elle.

Le 20 avril 1532, par un soir doux comme un vêtement de satin humide, Saïf

El Haram, cultivant maintes fois en une même nuit et en même temps auprès de ses quatre belles-mères le « devoir » conjugal, eut l'impudente faiblesse d'en trop chanter les délices et d'y rendre, bien introduit, l'âme… Son ministre El Hadj Abdoul Hassana, au regard de corbeau, le lendemain, dans son lit où il avait fait emménager un éphèbe et la plus belle des belles-mères de Saïf, Hawa, surpris par une vipère aspic qu'il caressait en croyant tenir autre chose, ouvrit par trois fois la bouche toute grande et mourut, piqué !… Son successeur fut son cousin Holongo, « horrible bipède au regard brutal de buffle », qui, bossu par-devant et par-derrière, gémissant dans un supplice pourtant envié, expira dans les bras de la courtisane Aïosha, laquelle l'étrangla au moment où l'autre jubilait d'extase, après deux ans d'un règne qui fut continué par Saïf Ali, pédéraste aux dévotes manières, méchant comme un âne rouge, tué six mois plus tard par le péché de gourmandise, relayé à son tour par Saïf Djibril, frère cadet d'Ali, assassiné par le péché d'indiscrétion, remplacé ensuite par un des fils de Ramina (mère de Saïf El Haram, engrossée à grand-peine par son fils) – un certain Saïf Youssoufi – albinos de laideur notoire, qui, assommé à deux reprises par quelque galant de sa femme, fut enfin ! la troisième fois, emporté par un vent funeste dont il demeura tout étonné, cédant la place à Saïf Médioni de Mostaganem, lequel se vit rappelé à Dieu dix jours plus tard, déchiré, dit-on, par les anges contraires de la Miséricorde et de la Justice. Successivement ensuite, les derniers enfants du Saïf maudit et de ses belles-mères occupèrent le pouvoir : Saïf Ézéchiel, couronné depuis quatre ans, puis détrôné ; Saïf Ismaël, atterré pendant sept mois, puis remercié ; et le troisième, Saïf Benguigui de Saïda, endormi pendant cinq ans : comme si la Cour dût véritablement n'avoir de langue autrement que fourchue.

Années sans gloire, avalant leur honte dans l'oubli. Et comme ces Saïfs semblaient tous trois être nés d'un serpent – leur père maudit – sans espoir, sans courage, les mains vides ils sentaient venir la mort glacée. À Tillabéri-Bentia, ils étaient à un tel point d'abattement et d'impuissance que, du matin au soir, ils restaient à somnoler sur la grand-place de l'arbre à palabres. Tous ne pouvaient que se remémorer les jours prestigieux du juste Saïf Isaac el Héït. Leur persévérance à rester de vertigineux rêveurs leur valut, bientôt, la douce miséricorde du Ciel : ils y furent ensemble ravis en un même soir par… encore trois vipères aspics. Ô temps ! Ô mœurs…

… En 1545 donc, la noble racaille qui s'était fait une vocation de dominer, en l'abâtardissant, le peuple nakem, connut la même situation qu'en 1532 : aussi instable que périlleuse, et semblant, plus que jamais, vouée à la décadence.

Maschallah ! oua bismillah ! Le nom d'Allah sur elle et autour d'elle !

… Les caisses étaient vides, les cœurs las, la corruption, innommable. Dans l'attente du messie noir qui sauverait, Commandeur des croyants, la tradition impériale, les familles notables se mirent, dans toute la province du Randé, à baptiser leurs enfants du nom de Saïf le Juste, Saïf Isaac El Héït. Ce fut peine perdue, car l'Éternel, dans Sa miséricorde, fit passer là une épidémie de fièvre jaune, qui ravagea tous les espoirs en moins d'un mois, clairsemant le nombre des prétendants au trône…

Aguerri par cette fête patronale de la volonté divine, le turban en auréole sur sa tête, le dernier descendant du Saïf maudit, Saïf Rabban Yohanan ben Zaccaï, monté sur un cheval qui semblait sortir de sa braguette ouverte, tira son coutelas, fendit l'air lumineux de l'aurore épandue sur Tillabéri-Bentia, s'approcha du lit des mauvais esprits de la cour impériale, et d'un seul coup fit passer les coupables de sommeil à trépas. Nommé donc empereur, il connut, huit ans durant, la fraîche rafale des honneurs, apprivoisa le troupeau des notables congestionnés par l'envie, et, lors de la Tabaski, voulant prendre un petit bain de popularité parmi l'âcreté des aisselles de ses sujets, la fragrance de l'encens des dames d'honneur, il embrassa, brusquement à terre, les pattes pleines de crottes de son cheval. « La rosée du soir mouillait ses tempes, dit la chronique, et son bras, crispé sur la flèche qui l'avait transpercé, lui ôta le loisir de dire *amen*, et de tourner en victime. » Une larme pour lui.

Et donc, assurés que Saïf Rabban Yohanan ben Zaccaï ne faisait plus qu'un avec la terre, qui dormait elle aussi, les Gondaïtes, craquant crapuleusement les phalanges de leurs doigts contents, écroulèrent des monticules de terre argileuse, cases des derniers partisans de Saïf, avant de se jeter sur le trône.

Deux cents ans durant lesquels courtisans, paysans, guerriers, gens de caste, esclaves et forgerons chantèrent leurs louanges, s'emplissant les poches et affluant autour de ce fromage impérial à la puanteur duquel, pour quelque peu habile qu'il fût, quiconque entrait dans le bal sanglant des corrompus pouvait espérer, copiant la Cour, obtenir terres, bétail, anoblissement, argent et tout ce qui s'achète, à commencer par les femmes.

Dans cette vie dissolue, vie de remous, de métissage à profusion, de concussions, de vices criards, la Conquête arabe, dont la présence remontait à plusieurs siècles, s'installa – tel un violent éclat de rire de chienne aux dents très blanches – en maîtresse : esclaves non affranchis et tribus vaincues prirent plus souvent le chemin de La Mecque, de l'Égypte, de l'Éthiopie, de la Mer Rouge, des Amériques et de l'Arabie, à des prix aussi dérisoires que la bienséante

dignité crasseuse de la négraille.

Un homme valide, robuste et fort, coûtait un peu plus qu'une chèvre et un peu moins qu'un bouc, le dixième d'une vache et le huitième d'un chameau, soit, en monnaie, un millier de coquillages nommés *cauris*, ou deux barres de sel. Et, gratitude des gratitudes, l'opération, commerciale à vaste échelle, fut masquée par le culte apparent des valeurs de l'esprit : d'où la création d'universités arabes (en nombre restreint jusqu'alors), à Tillabéri-Bentia, Granta et Grosso, universités en rapports internationaux avec le monde du commerce et de la traite orientale…

… L'Empire s'effritait… La dynastie Saïf périclitait dans la branche paternelle des petits-fils de Saïf Rabban Yohanan ben Zaccaï, dont l'aîné, Jacob, la nuit, narrent nos griots, « racontait à son chat toutes sortes de problèmes abstraits touchant à la théologie ». La discrétion de la bête était telle, que pour éviter à Jacob une frayeur outrée des terreurs qui l'attendaient ici-bas, elle s'effaçait à deux pattes au lever du jour. Habillé d'une simple lévite, Jacob, après un bref sommeil, apprenait la discipline, et un docte, par l'intermédiaire du bâton et de la baguette, lui martelait l'esprit de préceptes et de nobles sentiments. Mais, comme il était toujours silencieux, la Cour le trouva gentil, et bon à rien. Aussi, à la mort de son père, ses frères cadets accaparèrent-ils sa part d'héritage, non contents de lui briguer le trône. Si bien que Jacob, avec sa bouche minuscule, qui semblait pépier sous sa barbe, dut vivre de leur charité.

Un jour qu'il était assis à l'ombre de l'arbre où se trouve la pierre verte qui fait oublier les malheurs, la tête basse et les épaules hautes, il vit le palanquin impérial. Il faisait chaud, et les porteurs du palanquin, qui lui trouvaient bon dos, lui demandèrent de les aider. Jacob se leva immédiatement, et, l'œil souriant d'une douceur rassurante, il leur répondit par l'ouïe et l'obéissance, puis salua l'empereur son frère, avant de relayer un porteur. Mais plus il avançait, plus le palanquin était secoué. Car, en marchant, Jacob sautait, afin de ne pas piétiner fourmis, insectes et crapauds – tant il continuait à respecter la vie des bêtes.

L'empereur lui cria enfin :

« Ne peux-tu marcher droit, imbécile ? Lâche le palanquin immédiatement ! »

Jacob regarda son frère Saïf Tsévi, et, la voix aussi douce que le miel :

« À qui parlez-vous ainsi, le tutoyant et l'appelant imbécile ? Est-il être au Nakem au ciel de verre bleu, à l'horizon de nacre – l'étoile du matin au plafond – qui ne soit vous-même, et peut-il y avoir une quelconque colère en vous ? »

Il coulait une immense lumière du regard de Jacob comme il parlait ; ceux qui

l'entendirent furent remplis de respect. L'empereur descendit de son palanquin, se prosterna devant ce sage :

« Que je mange tes maladies ! vénérable seigneur, mon frère chez les morts et les vivants ! »

Jacob alors s'assit sur le bord de la route, et pendant des heures, les yeux ronds et le front avide de surnaturel, enseigna à l'empereur Saïf Tsévi « la véritable sagesse », si bien que le cœur de celui-ci vibra d'un battement monocorde et onctueux…

Mais la belle union du savoir et de la moralité est fragile, qui toléra que Saïf Tsévi séduisît ensuite sa propre sœur, se comportant avec elle en amant, laquelle sœur à son tour, une fois mariée, devint perverse, presque femme : elle choisit impunément parmi des garçons de dix ans, ses concubins…

… Après avoir pleuré sa favorite berbéro-juive Yéhochua, Saïf Tsévi, qui était un cochon obstiné, se hâta d'épouser une sorcière négresse Lyangombé, affiliée à une corporation secrète de sorciers et de magiciens, dont l'ancêtre consacré est représenté sous les traits d'un être bisexué – pourvu d'un côté de trois phallus, et de l'autre, de trois vagins. Dans la vie privée des gens de cette corporation, qui avaient tout juste le courage d'une poule mouillée, l'hospitalité du maître de maison, s'élevant au-dessus de la tragédie commune, implique de consentir à tout tiers le droit de jouir des faveurs de ses femmes.

Dans leur vie publique, de terribles sabbats sont à l'honneur, auxquels les membres se rendent la nuit, à travers la brousse, s'interpelant par des grognements imités du cri de l'hyène. Au cours des saturnales, l'inceste est licite et même recommandé, conjugué d'actes tels que sacrifices humains suivis de rapports sexuels incestueux et de coït avec les animaux : comme si, Nègre, on eût dû véritablement – *ya atrash !* – n'être que sauvage.

Le grand sorcier et la grande sorcière font asseoir l'assemblée à terre, jambes écartées, puis, chantant doucettement des chansons ayant trait aux organes génitaux, se mettent entièrement nus et copulent publiquement, invitant, avec la faiblesse insigne d'en pleurer de bonheur, chaque homme présent à en faire autant avec trois, quatre ou cinq femmes, plusieurs fois et avec le plus grand nombre de personnes que ses forces lui permettent d'assaillir. Saïf Tsévi et ses deux autres frères, Soussan et Yossef, qui étaient présents ce soir-là – guidés par le sexe insolent de Satan – furent découverts le lendemain par des colporteurs, tous trois nus, gorges tranchées par des coups de gueules de chiennes avec

lesquelles ils coïtaient, et qui dormaient entre leurs bras, étranglées.

De sorte que le seul survivant de la branche paternelle Saïf fut Jacob, lequel, humble et aussi sage que lumineusement pauvre, à l'heure de sa mort, huit ans plus tard, comptait les étoiles. Une désolation sur sa tombe.

Cependant, au milieu de cet effroyable chevauchement de coutumes, d'exactions, de razzias, de dilettantisme encapsulé dans la vie dévote, féodale, terrienne, oisive et sensuelle de l'Islam, quelques grandes familles furent sauves : elles exercèrent chacune le pouvoir, certes, mais dans une sphère limitée à quelque province, cercle, ou canton. En raison de ce placage, de ce compartimentage d'autorités, la conquête coloniale, essuyant patiemment la violence indigène, fut possible, s'opérant aire après aire, non par zones d'influences ou points vitaux. L'homme blanc avait parlé de droit de colonisation, voire de « devoir de haute charité internationale ». Il fallait porter la « civilisation », supprimer la traite qui brûlait tout le continent comme une torche.

Et, plus tard, s'adressant au peuple, Saïf :

« Nul ne nie les côtés constructifs de la colonisation : mais, outre le fait que les meilleurs d'entre eux, comme l'instruction, avaient pour corollaires des maux très graves – la soi-disant “assimilation”, le mépris des cultures indigènes, etc. – il y aurait lieu de se demander (vu le caractère tardif de ces réalisations positives) si elles ne seraient pas dues plutôt à un début de décolonisation qu'à la colonisation elle-même. Le suffrage universel, le Code du travail, l'autodétermination, la meilleure répartition du profit colonial entre colonisateurs et colonisés ne sont pas les fruits de la colonisation, mais de la lutte contre la colonisation. »

Or voici :

Au moment même où le Blanc, arrivant comme mars en carême, se lançait à la conquête de l'Afrique, chefs radingués, gondaïtes, peulhs et n'godos, se promettaient, ainsi que maintes tribus mineures, respect mutuel d'un statut d'indépendance, cessation des razzias et de la guerre. Mais une fois ces conditions remplies – usage rend maître –, les mêmes chefs, désireux de raffermir dans le calme leur potentat, affichèrent un masque progressiste, promettant à leurs serfs, domestiques et anciens captifs que, dans l'attente de quelque éventuelle agression ourdie par la tribu voisine, ils seraient – *oye !* –

« considérés comme sujets en liberté et égalité provisoire au sein du peuple ». Puis, une fois la paix revenue entre tribus diverses, la guerre n'ayant nullement éclaté, hi, hi, les mêmes notables promirent à ces mêmes sujets qu'après… hem… un… hem… un petit « apprentissage » aux travaux forcés, ils obtiendraient en récompense les Droits de l'homme… Mention ne fut pas faite de ceux du citoyen. Allelujah !

Les travaux forcés furent donc réglementés le long des artères vitales de l'économie de chaque province de l'Empire nakem, démantelé par la multitude de roitelets, singes les uns des autres de province en province. L'aristocratie religieuse (coopérant avec les notables) annonça au peuple illuminé qu'avec la fin des travaux forcés et l'inauguration du « labeur librement consenti », tous obtiendraient – bing ! – *iru turu inè turu*, « une véritable liberté et une citoyenneté entière »…

Chaque aristocrate, chaque notable donc alloua – quoi de plus démocratique ! – un lopin de terre à ses serfs, lesquels devaient cultiver toute la propriété « *pour le salut de leur âme* ».

Donc, dix-huit ans avant l'arrivée des Blancs, trente ans après la naissance, dans la branche maternelle des Saïfs, de Saïf ben Isaac El Héït (traduisez : le fils de Saïf Isaac El Héït) – les notables rappelèrent le peuple au « sens combien élevé du calme et de la tradition, dont Dieu lui-même était l'exemple lumineux ».

… Dans l'attente de ce grand jour de la proche éclosion du monde où le serf est l'égal du roi, la négraille – court lien à méchant chien ! – accepta tout. Pardonnez-nous, Seigneur. *Amba, koubo oumo agoum.*

Saïf ben Isaac El Héït donc – qui ressemblait, dit-on, trait pour trait à son aïeul Saïf Isaac El Héït, dont il s'était fait le fils spirituel –, aidé par les cheiks, les émirs, les ulémas : droite de l'Empire nakem et apôtre de cette théorie de l'*ascension spirituelle*, reconstitua une union générale des aristocrates et des notables de tout l'Empire, lesquels, déchaussant leurs babouches jaune citron à la porte des mosquées, pratiquèrent l'Islam en grande humilité et convertirent le peuple fétichiste, atterré par la noirceur de son âme. La domination exploitatrice ne s'en fit que mieux. Éloigné soit le Malin !

Et comme depuis longtemps déjà, telle l'eau sur le sable avide, la traite des esclaves était devenue mauvaise affaire pour avoir saigné des régions entières, puisque la main-d'œuvre robuste se faisait rare à court terme, puisqu'il restait préférable, somme toute, de frapper le peuple d'impositions, de taxes, d'en extirper toutes sortes d'impôts indirects, de le pressurer sur les terres, dans les

affaires nobiliaires, en échange d'une rétribution dont l'Au-delà se chargerait de compenser la modicité, et enfin, de maintenir – soupape de sécurité – la gymnastique religieuse des cinq prières quotidiennes de l'Islam, laquelle occupait les simples d'esprit dans les errances de leur recherche du Royaume éternel d'Allah, la religion, brutalement vomie au Nakem dans sa réalité, se révéla le murmure habilement confus du culte de la dignité humaine : pédagogie liée à la mystification ; mode, action et non point mystique, politique enfin. Marabouts et notables s'y enrichirent, contractèrent de fastueuses alliances polygamiques avec les familles d'alors, coalisant leurs intérêts et se ruant en pèlerinage à La Mecque, « Terre Sainte ». L'intelligence est un don du Rétributeur : *ouassalam !*

En réalité, la Noblesse, après avoir guerroyé du temps des premiers Saïfs (Gloire à Dieu tout-puissant !), avait intrigué pour la prise du pouvoir : Amen. À la mort du Saïf maudit (Béni soit l'Éternel !), comprenant la nécessité pour elle de la stabilité (Soit), elle avait flanqué dans le pseudo-spirituel, tout en l'asservissant matériellement, le peuple. (Et loué.)

L'iman Mâhmoud, grand chérif de La Mecque, n'avait-il pas prédit qu'au siècle treize de l'Hégire il viendrait un khâlife descendu du Tekrour : Saïf ben Isaac El Héït, que sa mère, « par observance des commandements de l'Éternel », s'était arrangée pour mettre au monde et baptiser au Tekrour même, et à la date présumée par le présage et la légende ?…

Ce Saïf connut donc le bonheur d'avoir été assez habile pour jouer ce rôle de Messie, où de nombreux fils de notables s'étaient escrimés en vain, et appauvris. N'est pas Christ qui veut. Pardonnez-nous, Seigneur, de tant révérer les cultes dont on vous habille…

… Lancées de partout en cette seconde moitié du XIXe siècle, multiples sociétés de géographie, associations internationales de philanthropes, de pionniers, d'économistes, d'affairistes, patronnés par les banques, l'Instruction publique, la Marine, l'Armée, déclenchèrent une concurrence à mort entre les puissances européennes qui, essaimant à travers le Nakem, y bataillèrent, conquérant, pacifiant, obtenant des traités, enterrant, en signe de paix, cartouches, pierres à fusils, poudre de canons, balles. « Nous enterrons, disaient-ils, la guerre si profondément que nos enfants ne pourront la déterrer, et l'arbre qui poussera ici attestera l'alliance entre Blancs et Noirs. La paix durera, tant qu'elle ne portera pas des balles, des cartouches et de la poudre. »

Et ce fut la ruée vers la négraille. Les Blancs, définissant un droit colonial international, avalisaient la théorie des zones d'influence : les droits du premier occupant étaient légitimés. Mais ces puissances colonisatrices arrivaient trop tard

déjà, puisque, avec l'aristocratie notable, le colonialiste, depuis longtemps en place, n'était autre que le Saïf, dont le conquérant européen faisait – tout à son insu ! – le jeu. C'était l'assistance technique, déjà ! Soit. Seigneur, que votre œuvre soit sanctifiée. Et exaltée.

Note

1. Il s'agit du XIIIe siècle de l'hégire, c'est-à-dire de la fin du XIXe siècle de l'ère chrétienne, ou du début du XXe.

2

L’extase et l’agonie

Comment, pénétré de déplaisir, la bouche parfumée et l'éloquence sur la langue, Saïf ben Isaac El Héït tenta de mobiliser contre l'envahisseur les énergies du peuple fanatique ; comment il propagea à cet effet de par l'Empire nakem la nouvelle de miracles quotidiens – tremblements de terre, tombeaux entrouverts, innombrables résurrections de saints, sources de lait jaillies à son passage, visions d'archanges surgis du soleil couchant, seaux de bois des villageoises remontés du puits pleins de sang ; ce qu'il advint lors de ses périples quand il métamorphosa trois feuillets du « Livre sacré », le *Coran*, en autant de colombes, volant au-devant de son chemin comme pour réclamer le dévouement des peuples à la cause Saïf ; et la diplomatie dont il usa pour feindre un détachement des biens de ce monde : voilà qui est on ne peut plus banal.

Reste qu'en dépit des arguties et des distinguos les plus subtils – qu'Allah éloigne de lui le mauvais œil ! – il lui fallut renoncer au surnaturel pour réorganiser un art militaire tombé en désuétude.

Dès lors, du Nakem, du Nakem-Ziuko, de Goro Foto Zinko, du Yamé, de la Géboué, du Katséna, du pays des Sao, des Galibi, des Gohou, des Gondaïtes, du Dargol, des N'Godos, sagaies, lances, flèches empoisonnées, javelots, coupe-coupe, poignards, sabres et mousquets, armes de tous genres, toutes trois fois bénies par Saïf ben Isaac El Héït, furent remises aux guerriers ; en même temps, montés sur des mules noires, sorciers, éleveurs de vipères, de boas, mages, criminels spécialistes de morts ordaliques, herboristes retors en empoisonnements, en traitements de puits, de mares, assassins connaisseurs de plantes vénéneuses, d'objets dangereux, de bêtes terrifiantes, à qui mieux mieux mirent au service de la patrie et de la religion : fétiches, guerriers, serpents, abeilles, guêpes, flèches, éléphants, panthères : – chars d'assaut de la résistance Nakem.

De l'envahisseur, plus de cent éclaireurs explosèrent pour avoir bu un peu de

l'eau des étangs empoisonnés ; maints tirailleurs noirs, épouvantés à ce spectacle, désertèrent l'armée des Blancs. Tués par des fléchettes, également empoisonnées, puis leur fusil, leur poudre, leurs balles, volés, leur uniforme endossé, servaient d'instruments d'espionnage, de sabotage de la colonne, de l'itinéraire de laquelle l'espion, inaperçu, s'informait.

Les guerriers bénis par Saïf – tendant son épée sur sa droite, et ouvrant un chemin large comme une rue de village – se crurent invulnérables : la fureur peinte sur le visage, ils devaient par milliers aller rejoindre de vieilles lunes ; mais, disait-on, « *ils ne mouraient pas, ils rejoignaient le Très-Haut* ». *Djallè ! Djallè ! Amoul bop ! Makoul Fallé !*

Et voilà pourquoi la nuit continue, plus blanche que le visage du jour.

La longue file des officiers et des tirailleurs traînaille péniblement le long des pistes où se tord l'herbe folle. Chacun s'efforce de paraître calme et plein de sang-froid, mais l'Afrique est là, aux aguets. L'hivernage avait apporté une trêve entre résistants et troupes étrangères, mais, dès le début de 1898, celles-ci avaient envahi le Grouré et le Niéké, pays côtiers, peuplés et riches, où la poudre d'or se cache au creux de défenses d'éléphants, de bibelots d'ivoire, de petites cornes d'antilopes serties de cuir rouge.

De par toutes les provinces, les résistants noirs razzient des captifs noirs, et paient de cette monnaie, aux marchands, chevaux, poudre, armes, augmentant ainsi, par hordes, les colonnes incessantes du nombre des esclaves, tandis que, de leur côté, les Blancs gagnent du terrain.

Tout est pris, saccagé, volé – et les captifs, au nombre de huit mille environ, sont rassemblés en un troupeau dont le colonel commence la distribution. Il écrivait lui-même sur un calepin, puis y renonçait, clamant : « Partagez-vous cela ! »

Et chaque Blanc obtint plus de dix femmes noires à son choix. Retour au quartier général en étapes de quarante kilomètres avec les captifs. Enfants, malades ou invalides : tués à coups de crosse et de baïonnette. Et leurs cadavres, laissés au bord de la route. Une femme est trouvée accroupie. Elle est enceinte. On la pousse, on la bouscule à coups de genoux. Elle accouche debout en marchant. À peine coupé le cordon et jeté, d'un coup de pied, hors de la route, l'enfant, l'on avance, sans s'inquiéter de la mère hagarde qui boitille, délire, titube, vagissant, puis tombant, cent mètres plus loin, écrasée par la foule.

Le temps passe ; les tornades de nouveau abattent leurs rafales d'eau sur le pays, noyé dans la vase abondante des pistes et des routes. Le fleuve Yamé se gonfle, élargissant son cours sur les plaines basses.

Les Nègres réquisitionnés en route pour porter les vivres restent cinq jours entiers sans ration, reçoivent quarante coups de cravache s'ils prélèvent une poignée des dix à vingt-cinq kilos de vivres qu'ils portent sur leurs têtes nues, rasées. Les tirailleurs, le commun des soldats, les sous-officiers et officiers ont chacun tant d'esclaves qu'il leur est impossible de les compter, les loger ou les nourrir. Arrivés à Gagol-Gosso, qui capitula, ils ont demandé pour eux de la nourriture et des cases ; le Chef a répondu : « Vendez-les. » On les vendit. Ceux dont nul ne voulait, furent, pour économiser les cartouches, noyés. Et la marche continua, peuplée du cauchemar de villes et de villages qui résistaient, attaquaient la nuit l'arrière des colonnes, lâchaient sur elles des centaines de nids d'abeilles, des déluges de flèches empoisonnées ou enflammées, encerclant l'ennemi dans l'étau des incendies.

Mais tout ceci n'était qu'amas de banalités n'empêchant guère les Blancs de se ressaisir, de pousser plus avant leurs tirailleurs nègres – troupe de choc – et de « casser » le village, mis à sac par les soldats.

Au cours de ces razzias, villages brûlés, champs et récoltes saccagés, esclaves vendus, innombrables métis mis au monde et abandonnés sitôt que nés, vinrent s'ajouter à la liste des exactions, dont la non moins surprenante est celle-ci :

On a donné ou vendu des parents de tirailleurs noirs, gens dévoués à la cause des Blancs. Pour réparer ces bévues, d'innombrables « laissez-passer » furent signés aux intéressés. « Laissez passer Moussa allant à Granta, avec un homme et une petite fille *non libres* pour racheter un parent de notable à Gagol-Gosso… » « Laissez passer Ali, se rendant à Zemba pour y chercher un captif nommé Niamba Kimanè, donné à Amala, auxiliaire de la compagnie de Borgnis Desborde, ayant pris part à l'assaut de la ville de Buanga-Felé… »

… Pourtant, à de très lointains intervalles, une caravane traverse l'étendue infinie et morne de ces plaines, caravane de négriers, le plus souvent poussant devant eux de lamentables théories d'hommes, de femmes, d'enfants couverts d'ulcères, étranglés par le carcan, mains ensanglantées par les liens.

En vols serrés, corbeaux, charognards, vautours chauves au long cou pelé la suivent, certains qu'à chacune de ses étapes, ils auront, pour se repaître, les

cadavres de ceux ou de celles qui, affaiblis par leurs blessures, ou les entrailles ravagées par la famine, succomberont ; et ceux aussi qu'on abandonnera vivants sur la route, parce que leurs pieds, rongés jusqu'aux os par les plaies et la fatigue, refuseront de les porter… Dans tout le Haut-Randé, ainsi que dans le Yamé, au nord et au sud du Grand Fleuve, de Krotti-Bentia à Dangabiara, il n'y a ni route ni sentier qui ne soient jalonnés de nombreuses étapes pareilles, gîtes de mort et de crime, dépôts résiduels du seul commerce qui fleurisse en ces contrées, sous la protection de l'homme blanc… De l'avis de tous les gens de bonne foi qui ont vu ces pays et qui y vécurent, une caravane d'esclaves dits de guerre, qu'elle soit dirigée par les indigènes ou pas, laisse sur sa route le tiers environ de sa cargaison de chair humaine, avant d'arriver, soit au marché où se fera la vente, soit au poste où aura lieu la distribution.

Quant aux villages « amis », ils doivent *seulement* supporter les réquisitions des provisions et de bêtes de somme, la rafle des hommes valides comme porteurs, souvent abandonnés plus tard, sans ressources, à des centaines de kilomètres de là. Donc, gloire à jamais et louanges multiples au Rétributeur, Maître de la joie, de l'intelligence et du bonheur. *Amin.*

L'année suivante, ce fut un très long siège devant la forteresse de Saïf ben Isaac El Héït, lequel, dans une très sombre nuit d'août 1900, abandonne son palais de Tillabéri-Bentia, battant retraite vers Kikassougou, dans une hâte qui se transforme en déroute. Il laisse plus de huit cents chevaux, quatre cents chameaux, un millier d'ânes, poussant devant lui hordes et troupeaux de populations affamées, ne tolérant derrière lui que ruines et que désolation. Spectacle de légions en fuite, où la révolte gronde, où le désastre plane, où le meurtre est de règle pour tout homme tatoué – non sur le front (tatouage Saïf) mais sur les tempes. La guerre raciale déchaînée, Saïf reprenait, sanglant et sauvage, ses pillages vers le Yamé. Lassés de continuels massacres, des villages entiers aux cases fumantes, se jetaient sous la protection *flençèssi*[1], et la bénissaient, tandis que Saïf, escorté de sa garde fidèle, se lançait sur le Téténoubou et attaquait Doukkamar, exaspérée par les événements.

Devant les griots assemblés, Saïf jura de rapporter la tête des chefs blancs, et se mit, dès le lendemain, en campagne. Les Gondaïtes, alertés, virent courir à eux deux émissaires de Saïf, qui se présentent à Toma : « Soumets-toi à Saïf ou, par Allah ! ton pays sera ravagé, ton père et ta mère brûlés vifs, et tes fils exécutés. »

Aussitôt, Ali, chef gondaïte de Toma, guerrier au passé splendide, vingt fois blessé au plus fort des combats contre les Mossi, et dont les ancêtres avaient jadis renversé les Saïfs et les Dia : « *Ouallahi !* sur ma tête et mon œil ! Dites à

Saïf que s'il est le plus fort, il prendra mon pays ; mais je le défendrai jusqu'au sang du dernier de mes enfants : *ouassalam !* J'ai d'ailleurs juré aux *Flençèssi* de ne pas me rendre au Saïf impie. »

Ainsi le vieil Empire, suivant sa tradition de luttes tribales, se déchira sur des centaines de kilomètres de massacres, de missions écrasées, égorgées, incendiées par l'empereur, qui fit mettre les têtes des Blancs au bout de lances et de sagaies.

« Il faut, disait Saïf, arrêté devant Toma, pousser vers les remparts trois moutons blancs et sept poulets blancs. Si ces bêtes-fétiches entrent dans la place, vivants, cela, soldats ! signifie le succès de l'assaut… »

Ce retour au paganisme fut d'un effet étonnamment puissant, qui rallia tous les animistes de la région, affluant par dizaines de milliers, et empoisonnant les eaux potables de maintes troupes françaises, paralysées de ce fait. De son côté, Ali, voyant venir poulets et moutons, comprit que Saïf affluerait en force. Alors, brûlant un gigantesque feu de bois immédiatement rassemblé par trois mille hommes, il entrecoupa les volutes de fumée des salves de six cents mousquets faisant feu par trois, puis sept fois : exorcisme.

Les trois moutons blancs et les sept poulets blancs, à la rencontre desquels venait la fumée chassée en avant par le vent, battirent en retraite, en même temps que parvenait aux oreilles des partisans de Saïf, le bruit des salves.

Un sorcier, furieux de l'exorcisme, tira un coup de fusil sur Saïf, qui, se retournant à ce moment précis vers Toma fumante, évita sans le savoir la décharge, sous la mitraille de laquelle explosa la cervelle du maître d'armes de l'empereur. Vengeur, un officier de Saïf lança ses javelots sur le sorcier, qu'il blessa grièvement, tuant son cheval transpercé au front.

Immédiatement, dix-sept mille guerriers fidèles se retirèrent, regagnant leur gîte, imités, par centaines, de presque tous les autres. Et cela dura une heure. Et Saïf leur criait :

« Donnez-moi une armée, c'est tout ce que je demande. Une armée !… Tous les sujets de mon Empire se sont levés contre moi, cherchant refuge auprès de ces macaques à casques. Une armée et je renvoie ces macaques de Blancs. »

… Mais l'Histoire a de ces mystères faits de silences, de lâcheté, de lenteurs de tragédie, puis d'apaisement, et de soudaines volte-faces. Alors, comprenant que tout était perdu, Saïf, debout dans la brousse à quelques milliers de pas de Toma, dégainant soudain son sabre, lui fit décrire un sifflant quart de cercle avant de l'abattre sur sa propre gorge : son fils s'y rua, recevant le fer froid de l'arme sur sa tête, qui roula comme une gerbe à terre. Ce coup acheva, plus que tout autre, la lassitude de Saïf, qui capitula, le lendemain même.

L’Empire était pacifié, morcelé en plusieurs zones géographiques, partagées par les Blancs. La négraille, sauvée de l’esclavage, accueillit, heureuse, l’homme blanc, qui, souhaitait-elle, lui ferait oublier la cruauté de Saïf aussi puissant que redoutablement organisé.

… Reconduit dans son palais de Tillabéri-Bentia, l’empereur, cependant que son unique fils cadet était assis à sa droite, que les marabouts priaient, et qu’à l’arrière-cour les griots chantaient ses louanges, imposa le silence et attendit, en ce 20 décembre 1900, le traité de paix qu’il devait signer.

Entouré d’une Cour brillante comme au temps de sa splendeur, revêtu des attributs impériaux, il était assis sur son trône, foulant à ses pieds des tapis de satin à fleurs d’or. Sur sa tunique courte, un grand boubou dont les riches ciselures dégageaient son cou, où pendaient deux fétiches ; sur sa tête, un turban noir de jais entourant une chéchia rouge ; sur ses jambes, un pantalon sombre, et, plus bas, des bottes mauresques à semelles en cuir d’hippopotame.

Au bout d’un moment, Saïf, levant les bras, ajusta sur son front un diadème d’or aux dentelures enchâssées de perles fines.

Tout son entourage, fait de fidèles, les yeux noyés dans le noir des songes en un abattement plus accentué qu’à l’ordinaire, était sobrement, mais richement vêtu.

Saïf, oublieux du *salam*, ne se leva pas à l’approche des membres de la mission, mais se contenta de leur indiquer des sièges. En arrière de l’empereur, deux maîtres d’armes entièrement vêtus de rouge, dans une attitude de noblesse barbare, fichèrent leurs sagaies à terre, et se tinrent immobiles, bras tendus comme pour jurer. Leur main gauche empoigne une hache aiguisée et une masse d’argent, maintenue par du cuir de lion, insigne de la royauté.

En bandoulière, deux mousquets luisants les harnachent. Leur visage est masqué du poil fauve du roi des animaux.

À droite et à gauche, les vingt-sept femmes favorites de Saïf, toutes jeunes et fines, couvertes de soieries et de lourds brocarts. En arrière, soixante servantes ; puis, quarante domestiques, tous captifs et fils de captifs dévoués à Saïf. Derrière eux, les enfants, assis à la turque, sur des nattes. Tout autour, en demi-cercle, la garde royale de six cents guerriers, portant des grelots aux bras et aux chevilles, et un anneau de cuivre dans le trou de l’oreille droite.

Saïf promena lentement son regard sur tout ce monde ; son âme se fit plus ténue qu'un fil, et il signa, gravement impuissant, le traité. Gloire au Seul Vivant !

Six mois plus tard, Madoubo, son fils cadet, était l'invité des *Flençèssi*. Saïf en accepta l'offre en ces termes :

« Mille saluts… Que ces remerciements vous soient plus doux que le miel et le sucre ; qu'ils aillent à votre peuple vaillant, dont la vue ici réjouit nos yeux, dont la présence nous est agréable au cœur comme le fruit de l'arbre, et en chasse le chagrin. »

Voilà l'homme :

En l'affirmation d'une bonne foi et d'une amitié qui n'existaient pas, Saïf confia son fils à la mission de retour en France.

Le Seigneur, saint est Son nom, voulut que cette arrivée en France, et surtout à Paris, fût un véritable événement. Les plus hautes personnalités reçurent la visite du jeune Madoubo. L'Élysée, l'Arc de Triomphe, l'animation des grands boulevards le surprirent, et le 14 Juillet 1901, à la revue de Longchamp, le fascina.

La fanfare, la cérémonie de décoration des officiers entourés d'un état-major solennel, tout étincelant de broderies et de croix, le bouleversèrent ; « c'était comme un gouffre de lumière, disait-il, un ciel renversé » ; et la charge de la cavalerie aux chevaux noirs et blancs enthousiasma à un tel point le fils de Saïf, tombant chaque jour dans le même étonnement, tissé d'innocence, qu'il demanda à emporter un uniforme de cuirassier.

La curiosité mêlée d'admiration que Paris témoigna au fils de Saïf a beaucoup rappelé, dit la chronique, la visite d'Aniaba, fils du roi d'Assinie, à la cour de Louis XIV. Bossuet l'avait pris en affection dès son arrivée, et le roi, qui lui avait servi de parrain pour son baptême, lui délivra un brevet d'officier. Puis, un matin, était parvenue la nouvelle de la mort du roi d'Assinie. Aniaba reçut alors une sorte de sacre du cardinal de Noailles à Notre-Dame, et, au jour de son départ, Louis XIV lui dit : « Prince Aniaba, il n'y a donc plus de différence entre vous et moi que du noir au blanc. »

Commentant ses paroles, le gouverneur général Delavignette : « Il semble que la parole de Louis XIV au prince Aniaba retentisse maintenant avec un accent d'actualité, pour affirmer le sens même de l'évolution africaine. Quand Louis XIV disait à Aniaba : "Il n'y a donc plus de différence entre vous et moi que du noir au blanc", il marquait que tous deux étaient rois, solidaires dans la royauté, et qu'ils pouvaient être différents par la couleur tout en étant unis par l'identité de leur nature royale. Et maintenant, par extension, c'est de l'identité

d’une nature royale qu’il s’agit entre l’Afrique et nous. »

De frénétiques applaudissements crépitèrent, et Paris, en liesse, combla de cadeaux le fils de Saïf, devenu prétexte de la coopération, qui revint chez son père prestigieux.

Et le fils, de retour au Nakem, ne trouva pas son père oisif, qui avait peuplé en un an son palais de vingt-trois nouveaux-nés, conçus par vingt de ses vingt-sept femmes.

Conséquence inattendue : de la dictature d’une dynastie jadis tyrannique, l’imagination du peuple fit, au retour de Madoubo, gloire et génie ce qui était défaite, et aligna l’empereur déchu dans la cohorte de « ces justes dont la grandeur désaltère le cœur mourant de soif au terme de son agonie. *La illaha illallah, la illaha, illaha ! mahamadara souroulaio…*

Crépuscule des dieux ? Oui et non. Plus d’un rêve semblait en train de se faner ; et il s’agissait, tout autant que de son tournant, de la convulsion d’une civilisation. Avant sa fin définitive ? Avant une nouvelle naissance ? Ou durant une sempiternelle agonie ? Une larme pour la négraille, Seigneur – par pitié !…

Note

1. Française.

3

La nuit des géants

1

Seul vestige de ces rêves avortés – à la queue gît le venin !… –, le serf, dont les jours, faits de dures corvées, ressemblent beaucoup à la captivité du forçat.

Lever dès cinq heures du matin : pour préparer le bain du maître qui va à la Mosquée ; courir ouvrir la porte, cependant que les captives, de leurs pas silencieux, s'affairent pour le petit déjeuner : couscous, sauce de mouton, lait, sucre, beignets. Tout est calme – pénombre – et cependant il faut aller quérir au bord du fleuve Yamé l'eau de la journée.

Balayer la cour : trois femmes à la tâche cependant que cinq autres écrasent le mil, faisant une bouillie au lait pour les cultivateurs des terres du maître. Prendre le linge, sali l'avant-veille ; se hâter de le faire porter au fleuve par les lavandières, en leur distribuant à chacune le savon. Préparer ensuite le bain des vingt-sept femmes du seigneur et maître ; dépêcher leurs servantes particulières à entendre, obéir ; courir, exécuter ; les aider à se laver. Décider les maîtresses de maison sur le choix de la robe, de la camisole, du pagne ou du foulard, ou de la grande tunique, qu'elles souffrent de porter une deuxième fois, sans en changer chaque jour. Filer coton ou laine ; ranger pelotes et quenouilles ; porter le fil au tisserand, revenir ; faire à ces dames un compte rendu à peine écouté ; courir pour une commission, en être à mi-chemin rappelé pour une besogne moins urgente. Aller quérir de larges feuilles de bananier ou de kolatier afin d'en envelopper les pieds et les mains des vingt-sept seigneuries, qui se les teignaient au henné, indispensable rouge à ongles… Puis s'effacer.

Car tout ce monde aristocrate prenait son petit déjeuner, sans parler et même sans boire, selon la coutume du pays.

À l'écart, les captifs attendent. Puis desservent. Font la vaisselle. Gobent à la hâte leur nourriture. Terminé.

On nettoie les écuries, sort le fumier, renouvelle l’herbe des chevaux, que l’étiquette exige fraîche et grasse.

Les captives font la vaisselle des captifs, et déjeunent à leur tour. Enfin. Le jour se lève. Il est sept heures.

Litières, nattes, couches, lits, moustiquaires, draps, couvertures, tout est en ordre. Cela vaut sa récompense : une heure de repos.

Chacun vient faire sa révérence et complimenter le seigneur et ses épouses en leur souhaitant le bonjour. Révérence.

Les hommes de bien du quartier affluent aux politesses. Les seigneurs se rendent l’un l’autre visite, vont quérir les nouvelles des notables.

En petits groupes isolés, les serfs, eux, conversent, puis regagnent leur cour.

Les nouvelles recrues et vingt serfs vont aux champs, avec les cultivateurs esclaves.

À la tête de dix servantes, Tambira se rend au marché, vendre le lait du seigneur, une centaine de litres. De son côté, Kassoumi, esclave cuisinier acheté au marabout El Hadj Hassan, suivi de trois autres serfs, charge les ânes de la maison de dix-sept sacs de noix de cola, à écouler en gros, le matin même, au marché : telle est la volonté de Saïf. Après quoi, allant égorger au champ l’un des bœufs du troupeau de Saïf pour la cuisine de la journée, ils en découperont la viande, ramenée à dos d’âne, les intestins ayant été préalablement vidés et lavés au fleuve Yamé. La peau, vendue au cordonnier riverain, ou au forgeron pour ses soufflets de forge, l’argent remis à dix heures précises, de retour, à son maître, l’esclave pourrait ensuite diriger la grillade des filets, la cuisson des rôtis, répartissant entre les domestiques la viande nécessaire à la cuisine du maître. Celle des serfs, des captifs et des esclaves venait après, conditionnée toujours par ce qui restait de viandes, de tripes, de nerfs et d’os.

Vers treize heures, un vendredi où il était libre, Kassoumi s’était mis en marche. Chaleur. Moiteur. Soleil, tendu tel un ressort prêt à frapper quiconque se hasarderait sous la mitraille de sa force immobile.

Kassoumi avait tourné à droite en sortant de la cour des esclaves, traversait Tillabéri-Bentia à grands pas d’échassier traînant son ennui. Dès qu’il eût passé

les dernières maisons, il suivit, d'une allure plus calme, le sentier poussiéreux qui mène au fleuve Yamé.

Il se sentait petit, seul, vidé, perdu dans sa tunique trop large, trop longue, dont les manches couvraient ses mains, dont les pans gênaient sa culotte grise, trop froufroutante, qui l'obligeait à écarter ses jambes pour aller vite. Il avançait, nu-pieds. Triste figure de travailleur sans gages, las et naïf : d'une naïveté presque animale – avec de grands yeux noirs, doux et calmes, une tache de naissance sur la paupière droite.

Il ne semblait pas sentir le soleil, allait comme au-devant de lui-même, une idée en tête, car il avait trouvé à l'ombre d'un bananier, un endroit lui rappelant son pays, et il ne se sentait bien que là.

Au croisement des derniers sentiers où s'embrouillent les pas sur les berges de sable, il ôta son bonnet, qui lui pressait les tempes, puis s'essuya le front.

Il s'arrêta quelque temps sur un tertre, à bout de souffle, comme pour mieux supporter, qui caressait l'eau, le soleil, blafard mercure arrosant le jour.

Son corps demeura là, planté une minute ou deux, incendié par la phosphorescence de l'après-midi, tandis que son esprit, hanté de vagues souvenirs du pays – images naïves – revoyait un coin de champ, une haie, un bout de case, une mère, une lointaine razzia, et la demeure des Saïfs.

En arrivant aux tout premiers taillis, Kassoumi cueillit une figue, et se mit à en arracher doucement les nervures, songeant aux gens de là-bas.

De temps à autre, sa voix monocorde citait un nom, rappelait un fait de son enfance, dont quelques syllabes seulement suffisaient à nourrir le souvenir. Et le pays, le pays lointain, peu à peu, l'envahissait, lui renvoyant, à travers la distance, ses formes, ses bruits, ses horizons connus, ses odeurs, et la saveur de la terre verte où courait la brise.

Il s'assit sous son bananier, content et triste, plein d'un chagrin doux, lent et pénétrant de bête en cage, qui se souvient. Il demeura ainsi, sans rien dire, le regard mélancolique, avec un bourdonnement contre les tempes, les doigts croisés comme devant son maître, les jambes allongées, noires, tout contre les herbes folles, sous le bananier. Et la blancheur de son boubou et le métal de son sabre, faisaient s'arrêter les moinillons qui pépiaient, voletant sur sa tête.

Il tournait son regard vers Tillabéri-Bentia, aperçut Tambira, qui s'acheminait vers le fleuve. La servante appliqua ses lèvres entrouvertes sur la nuque chevelue d'un rameau, et Kassoumi se sentit réjoui par les reflets d'ambre que jetait la calebasse de linge, sous la flamme du soleil.

C'était une grande femme vigoureuse, noire et souple, dont les beaux yeux en amande, l'apercevant, rirent avec une bienveillance protectrice de femme

dégourdie, qui sentait la timidité de Kassoumi. Elle demanda :

« Que faites-vous par là ? Serait-il que vous regardez grandir les bananes ? »

Kassoumi, égayé, sourit : « Peut-être bien. »

Elle reprit : « *Yééé rêti !* Fait chaud ! »

Et lui, riant toujours : « Pour ça, oui ! »

Elle alla son chemin ; dix mètres plus loin, se ravisant, revint sur ses pas : « N'auriez-vous pas de linge à laver ? Je lave le mien.

– Non, merci », fit Kassoumi, ému. Elle demeurait debout devant lui, les mains sur ses hanches, la calebasse en équilibre sur sa tête, contente du plaisir que sa proposition avait fait.

Elle s'en alla, criant : « Au revoir, à une autre fois ! »

Et il suivit des yeux, aussi longtemps qu'il put la voir, sa belle silhouette qui s'éloignait, qui diminuait, qui semblait s'enfoncer dans l'ocre pâle du sable de la rive.

Le vendredi suivant, le revoyant assis à la même place :

« Bonjour à toi, Kassoumi.

– Bonheur à toi, Tambira. Droit soit ton chemin.

– Dieu t'écoute et te récompense : viens-tu donc toujours par ici ? »

Kassoumi, gaillard, balbutia :

« Oui… je viens au repos. »

Ce fut tout. Mais le vendredi d'après, elle rit en l'apercevant, ses yeux tout à coup prirent une clarté d'étoiles, son sourire s'allongea tel un rai de soleil, et, montrant du doigt quelque chose qu'elle avait dans sa calebasse, avec pudeur : « En voulez-vous un peu, proposa-t-elle. Ça vous rappellera le pays. »

Avec son instinct d'être de même race, loin de chez elle aussi sans doute, elle avait deviné et touché juste.

Tous deux se turent. Alors elle fit couler un peu de miel, non sans peine, dans une petite écuelle en bois qu'elle avait enveloppée dans un linge blanc et propre ; Kassoumi but le premier, à petites, petites gorgées, s'arrêtant à tout instant pour voir s'il ne dépassait point la part qu'il s'était attribuée. Puis il donna l'écuelle à Tambira.

Elle se mit à savourer le miel en lapées que sa langue roulait d'une joue à l'autre sous la chair. Lui, assis devant elle, la regardait, remué et ravi.

Puis elle rangea l'écuelle, se tut.

Elle s'assit à côté de lui pour deviser un peu, et, tous deux, côte à côte, s'abandonnant à l'ivresse de se sentir vivre, les genoux enfermés dans leurs bras entrecroisés, ils racontèrent des menus faits et détails des villages où ils virent le

jour, cependant que la calebasse, posée à terre, tendait vers eux le linge de la servante, prémice d'une inéluctable séparation.

Mais la femme accepta bientôt de manger quelques bananes avec lui et de boire du lait de chèvre qu'il fit couler de sa besace.

… Souvent, par la suite, ils s'apportèrent l'un l'autre des sucreries, des gâteries, car c'était la récolte du mil, et l'on faisait des beignets de toutes sortes chez les Saïfs. La présence de ce lieu providentiel dégourdit les deux esclaves, qui y pépiaient comme des moineaux.

Un jeudi, Kassoumi demanda l'autorisation de s'absenter quelques heures – ce qui ne lui arrivait jamais. Il avait l'air tout drôle, tout remué, tout changé. Saïf ne comprenait pas, mais soupçonnait vaguement quelque chose, sans deviner ce que cela pouvait être.

L'esclave se rendit à sa place habituelle, dont il avait usé l'herbe à force de s'asseoir ; il resta pensif. Bientôt, amorçant un long détour, il aborda, dissimulé derrière un arbre, le fleuve Yamé.

Alors il la vit.

La lumière de la lune semblait sortir de son corps de douceur, et, de son visage – l'éclat du soleil. Elle avait des colliers sur les seins et un foulard sur les cheveux, cent perles le long des jambes, et deux bras, touchant sa taille, lui font un double nœud.

Elle marchait avec un léger mouvement onduleux, comme portée par une barque, et semblait faire, en avançant, une suite de souples révérences. Yeux rivés sur cette apparition, il sentait frémir en lui un désir immodéré de cette femme. Il eut une sueur froide dans le dos, fut saisi d'une rage sourde et furieuse, d'une colère impuissante. Pourtant il se calma, et, d'un air détaché, avec des douceurs dans les gestes, tâcha de s'apaiser, de se raisonner, de se faire oublier sa folie.

Elle avançait, conduite par le soleil aux yeux d'argent. Lui, s'écoutait en la regardant, lèvres tremblantes, regard allumé.

Aux environs, personne. Rien qui remuât. Pas un cri d'oiseau, nul chant de cigale, pas un bruit, pas même un clapotement, tant le fleuve immobile semblait engourdi sous le soleil. Mais dans l'air cuisant, Kassoumi croyait saisir une sorte de bourdonnement de feu.

Elle disparut derrière un buisson ; puis, soudain, derrière une de ces roches à demi noyées dans la vague silencieuse, il devina un léger mouvement ; dressé sur la pointe des pieds, il aperçut, prenant son bain, se croyant bien seule à cette heure brûlante, Tambira, nue, aux hanches larges, seulement enfoncée – le Ciel la bénisse ! – jusqu'aux cuisses…

Elle tournait la tête vers le Yamé, et son corps en pleurs était plein de soleils d'eau : Ève tout offerte en l'onde transparente tel cristal, sous cette lumière miroitante. Et elle était belle merveilleusement, cette femme, grande – sculpturale – sous la caresse du jour mordant ses seins aussi gonflés qu'insolents.

Elle se retourna, poussa un cri, et, moitié nageant moitié marchant, se cacha tout à fait derrière sa roche.

Puisqu'il fallait bien qu'elle sortît, Kassoumi s'assit contre l'arbre et attendit. Alors elle montra craintivement sa tête sillonnée de cheveux en pointes, dont les hérissements rappelaient, au choix, le hérisson ou la méduse. Sa bouche s'étira, large, ferme, vivante, retroussée sur une rangée égale de dents éclatantes, tandis que ses yeux, inquisiteurs, faisaient ressortir la douceur veloutée de sa chair – couleur d'acajou ancien, dure et désirable, satinée par cet air du Yamé qui vous allumait le sang.

Elle lui cria : « Allez-vous-en ! » Et sa voix, vibrante, profonde comme toute sa personne, avait un accent troublant, guttural. Comme le rayon de soleil à la montagne, ainsi lui allait cette voix. Comme la rosée à l'herbe nouvelle, ainsi lui allait cette voix. Kassoumi ne bougea point. Elle ajouta : « Ce n'est pas bien de rester là, hein ? » Les syllabes, dans sa bouche, crépitaient comme des jappements. Kassoumi ne remua pas davantage. La tête disparut.

Le temps de cent pas de marche s'écoula ; et les cheveux en antennes, puis toute la chevelure, puis le front, puis les yeux réapparurent avec lenteur et prudence, comme ferait l'enfant qui joue à cache-cache pour observer qui le cherche.

Cette fois, elle eut l'air furieux ; elle cria : « Vous allez me rendre malade sous le soleil. Je ne partirai pas tant que vous serez là. »

Alors Kassoumi se leva, et, se prenant de pitié pour lui-même, à regret tourna le dos, s'en allant, non sans se retourner souvent. Quand elle le jugea assez loin, elle fila hors de l'eau à demi courbée, corps ondoyant – ruisselant de vie – lui tournant ses reins ; et elle disparut derrière une vague, derrière un buisson, derrière une camisole accrochée à l'entrée.

Le lendemain, qui était un vendredi, Kassoumi revint. Elle était encore au

bain, la coquine !, mais tout habillée cette fois. Aussi vigoureuse qu'un cerf, elle piaffa d'une gaîté malicieuse et se mit à glousser de petits hoquets d'allégresse. Sa joie riait au soleil, dansait à la lune, et, lui, dépité, quitta les lieux. Il s'assit sous son bananier, mit son bonnet sur ses genoux, comme s'il eût eu besoin d'avoir la tête à l'air, et prononça, tout haut, dans le silence des lieux : « Pour une belle femme, c'est une belle femme. » Il y pensa encore le soir, couché sur sa natte, et le lendemain, en s'éveillant. Il ne se sentait pas triste, ni mécontent, et n'eût pu définir ce qui se passait en lui. C'était quelque chose qui le tenaillait, quelque chose d'accroché dans son âme, un besoin, qui ne s'en allait pas, lui faisait au cœur un indéfinissable chatouillement, qu'il ne pouvait ni attraper, ni chasser, ni tuer, ni faire rester en place. Il en était obsédé, irrité, et, plein de la pensée de Tambira, se sentait porté, jeté vers elle par un grand élan de son cœur et de son corps. Il aurait voulu l'étreindre, l'étrangler, la faire entrer en lui. Alors, de rage, il en concevait des frémissements d'impuissance, d'impatience, d'énervement, de ce qu'elle n'était point à lui.

Un vendredi après-midi, elle s'arrêta sous son bananier. Il faisait chaud. Après les récoltes, la mauvaise herbe avait poussé – haut, les environnant. Elle revenait du Yamé, ayant lavé son linge, et n'avait gardé qu'une courte camisole, qui moulait ses reins quand elle levait les bras pour tenir sa calebasse : – volupté ! – danse de corde spirituelle : l'âme de l'un avançant sur le corps de l'autre comme sur une corde tendue au-dessus du vide de son propre corps, avec le temps pour balancier. Suffoqué par le saisissement, Kassoumi la trouva si désirable qu'il en eut un éblouissement. La faisant asseoir, résolu à lui parler, il commença à bredouiller :

« Voyez-vous, Tambira, ça ne peut plus continuer comme ça. »

Elle eut un pauvre regard, doucement désolé : « Qu'est-ce qui ne peut plus durer, Kassoumi ? »

Il reprit : « Que je pense à vous tant qu'il y a d'heures au jour. »

Puis, grimaçant un sourire, la voix très naturelle : « Ce n'est pas moi qui vous y contrains », souffla-t-elle. Il rétorqua, bégayant : « C'est… c'est toi… oui ; vous m'avez volé mon sommeil, volé mon repos, mon appétit, tout… »

À demi surprise, posant sur Kassoumi la lourde angoisse de ses yeux sombres, elle prononça très bas : « Qu… Qu'est-ce qu'il faut pour vous guérir de ça ? »

Il resta saisi, bras ballants, éperdu :

« Mon soleil… ô ma lumière ! »

Juste au-dessus du bananier, voletant au-dessus de l'épais écran des hautes

herbes qui les environnaient, un oiseau s'égosilla. Il lançait des trilles et des roulades – notes perçantes qui emplissaient l'air et semblaient se dissoudre à l'horizon, se dévidant le long des rives, et comme bues à travers les feuillages.

Ils étaient l'un près de l'autre, le regard autour des souvenirs, la bouche tendue : et ils tétaient avec lenteur entre leurs lèvres palpitantes, le silence. Le bras de Kassoumi fit le tour de la taille de Tambira, l'enserrant d'une pression douce. Elle prit, sans colère, cette main, l'éloignait sans cesse à mesure qu'il la rapprochait, n'éprouvant du reste aucun embarras de cette caresse, comme si c'eût été une chose naturelle qu'elle repoussait aussi naturellement. Elle écoutait l'oiseau, perdue dans une extase. Envahie de désirs infinis de bonheur, de tendresses soudaines qui l'irradiaient – révélations de poésie insoupçonnée – elle frémit d'un tel amollissement des nerfs et du cœur qu'elle pressa fort la main de l'homme, qui, à présent, la serrait contre lui ; elle ne le repoussait plus, n'y songeant pas.

Ils restèrent quelque temps ainsi. La femme se taisait, pénétrée de sensations très douces. La tête de Kassoumi reposait sur son épaule ; brusquement il lui baisa les lèvres. Elle eut une révolte furieuse, et, pour l'éviter, se jeta sur le dos. Il la culbuta. Mais elle rabattit vite son habit sur sa cuisse, voulut fuir. Il s'affala sur elle, la couvrant de tout son corps, griffé, tambouriné, harcelé par le cuir des seins et la poitrine orageuse de la femme. Il poursuivit longtemps cette bouche qui le fuyait, puis, la joignant, y noua la sienne. Alors, affolée, elle le caressa, lui rendit, lui labourant les reins, son baiser ; et, flancs gonflés, tout envahie d'un délicieux sentiment de défaite, sa résistance, elle la sentit, comme écrasée par un poids trop lourd, tomber…

Une brise molle glissa, soulevant un murmure de feuilles ; nus tous deux, parmi l'herbe haute, ils laissaient échapper leurs soupirs conjugués. Transfigurés et comme délirants, étendus là, sans conscience de rien que de leur possession, de leur pénétration profonde, ils s'étreignaient, sursaturés de l'emmêlement de leurs corps ; du grisement de leurs gestes ; la raison égarée ; râlant, divaguant, engourdis de la tête aux pieds dans une attente passionnée. La femme portait l'homme comme la mer un navire, d'un mouvement lent de bercement, avec des montées et des descentes, suggérant à peine la violence sous-jacente. Ils murmuraient, sanglotaient au cours de ce voyage, et leurs mouvements, avec insistance, s'accélérèrent au point de devenir d'une puissance insoutenable, et qui fusait d'eux. L'homme poussa un grognement, laissant son arme aller plus vite, plus loin, plus fort entre les cuisses de la femme. Le venin jaillit ; et soudain ils sentirent qu'ils manquaient d'air, qu'ils allaient exploser ou mourir ! Ce fut

une seconde d’un bonheur suraigu, idéal et charnel – affolant.

Ils s’en éveillèrent, vibrants, fous, muets ; las ; vidés ; oreilles bourdonnantes. Comblés, obsédés, tant ils se sentaient toujours possédés l’un par l’autre.

À partir de ce jour, ils se rencontrèrent le long des fossés, dans les champs creux, l’herbe haute sous le bananier, ou bien, au jour tombant, au bord du fleuve, alors qu’il rentrait avec les chevaux les peaux tannées, ou la viande des bœufs, et qu’elle ramenait du linge ou de l’eau chez les Saïfs.

Quoi d’étonnant qu’on en jasât parmi les esclaves… On les disait faits l’un pour l’autre. Saïf, informé, promit leur mariage pour le mois suivant, transformant en adoration la haine respectueuse que lui vouaient les serfs : la foule a de curieuses intermittences du cœur.

Les surveillants Wagouli, Kratonga, Sankolo, les agents Wampoulo, Yafolè multiplièrent, exhortés par Saïf, les corvées des domestiques. Ils les firent allégrement, ne se doutant guère que le mariage de Tambira et Kassoumi n’était qu’une manœuvre du rusé seigneur, lequel, s’arrogeant des airs paternalistes, s’en trouvait très largement récompensé. *Alif minpitjè !* – et exalté Le Glorieux…

À deux semaines de ce mariage, le commandement militaire de Krébbi-Katséna, qui contrôlait la colonie française du Nakem, invita Saïf à se rendre sur le mont Katséna, dans la cour d’honneur des bâtiments de l’administration coloniale, dont la construction venait de prendre fin. Une cérémonie d’ouverture y amassa notables et dignitaires indigènes, soldats et représentants français, dont les officiers reçurent en grande pompe le gouverneur, sa famille, quarante-trois arrivants français – dont sept missionnaires et l’abbé Henry –, quelques officiers, accompagnant dix épouses de colons, flanquées de trente hommes : aventuriers, affairistes, idéalistes ou employés d’administration.

Puis, l’après-midi, lorsque l’évêque Thomas de Saignac débarqua au Nakem, Saïf, le gouverneur et toute la population l’accueillirent avec une joie incroyable. Du fleuve Yamé à la capitale, donc sur une distance de trois milles, l’on fit aplanir et aménager les pistes, qu’on recouvrit de nattes, les populations ayant reçu l’instruction, chacune en particulier, de se charger d’un tronçon déterminé. Ainsi l’évêque ne poserait pas le pied sur un bout de sol qui ne fût orné.

Mais beaucoup plus admirable encore était de voir que les terrains bordant la

route, ainsi que les champs, les arbres et les éminences étaient recouverts d'hommes et de femmes accourus pour apercevoir l'évêque qu'ils tenaient pour un saint, envoyé de Dieu – tant cet homme avait un beau costume. On lui offrait, qui des agneaux, qui des chevreaux, celui-ci des poulets, celui-là perdrix, gibier, poissons et autres victuailles en telle abondance qu'il ne savait qu'en faire, et devait bien les laisser aux pauvres. En cela se connurent le grand zèle et l'obéissance de ces nouveaux chrétiens.

D'innombrables hommes et femmes, filles, garçons, vieillards venaient à sa rencontre, se mettaient en travers de sa route pour lui demander l'eau du saint baptême, manifestant des signes singuliers de véritable foi et refusant de le laisser passer avant de l'avoir reçue. Aussi l'évêque dut-il s'arrêter beaucoup plus souvent pour les contenter, et se munit-il, à cet effet, d'eau, de sel et autres choses nécessaires.

L'évêque fut conduit en procession à l'église ; après qu'il eut rendu grâces à Dieu, on le mena dans la demeure qui lui était destinée. Immédiatement, il commença à régler l'organisation de l'Église et du clergé : religieux et prêtres séculiers.

Il donna le rang de cathédrale à l'église Sainte-Croix, qui avait, à ce moment-là, dix-huit chanoines et leurs chapelains, avec un maître de chapelle et des chanteurs, un orgue, des cloches et tous les objets du culte.

Des discours vibrant d'« humanitarisme militant », de « mission civilisatrice », furent ensuite prononcés, et Saïf, impassible, entendit proclamer que, « désormais l'instruction serait obligatoire, que routes, chemins de fer, canaux, sillonneraient, pour le plus grand bien de tous, dans la liberté, l'égalité et la fraternité, la colonie ». Il fallut bien applaudir, et Saïf applaudit.

De retour chez lui, il fit secrètement appel à toutes les personnalités indigènes. C'était, prétendit-il aux autorités françaises informées par leurs agents, « uniquement afin de répéter aux grandes familles noires, le message de paix, de bonheur et de civilisation du peuple blanc ». On le laissa faire.

Cette Assemblée de notables eut lieu le premier mercredi des Cendres en l'an 1902, à la suite de la convocation ordonnée par Saïf ben Isaac El Héït, de splendeur redoutable.

Selon la coutume, les notables se tinrent assis en tailleur au second rang, devant les chefs régionaux, derrière les conseillers de Saïf, face au trône de l'empereur, fastueusement vêtu, encadré de ses dignitaires au nombre desquels on remarquait : son fils Madoubo, « homme si fort qu'il était capable d'un seul coup d'épée de fendre en deux un esclave ou de trancher la tête d'un taureau » ; le savant négro-juif Moïse ben Bez Toubaoui, « docte extrêmement versé dans le

Droit, le *Coran*, les Sourates et le Zohar » ; le copiste berbéro-peulh El Hadj Dial ; le soudanien Doumbouya, riche négrier au visage chevalin, « fort averti de la situation de la traite clandestine des esclaves ».

En cette mémorable assemblée, les maléfices filtraient de chacune des réponses, ponctuées, çà et là, du culte pharisaïque de la morale traditionnelle.

Sur une question de Saïf ben Isaac El Héït, relative à la politique de la notabilité et de l'aristocratie, compte tenu des événements, il se fit un flottement assez inévitable.

Et voici que le froid envahit les cœurs :

Car soudain l'on vit s'avancer à pas tricotants El Hadj Ali Gakoré, quinquagénaire idéaliste, ramassé sur lui-même tel un vautour en sommeil. Tout chevrotant sous son grand boubou, il se porte devant Saïf, devant qui il s'agenouille, non sans avoir jeté, en gage de soumission, trois pincées de poussière sur sa belle coiffure de soie enturbannée. « S'il est vrai, ergote-t-il d'une voix dialecticienne, s'il est vrai que le peuple de Cham dont parlent les Écritures est le peuple maudit, s'il est vrai que nous sommes partie de ce peuple nègre et juif, descendant de la reine de Saba, comment donc expliquez-vous que nous puissions lutter contre l'homme blanc ? » Puis, étranglé d'audace, le timbre tressaillant à chaque parole : « Nobles seigneurs, l'iman Mâhmoud, grand chérif de La Mecque, avait pourtant prédit qu'après Isaac El Héït, à la venue d'un autre khâlife, sang et larmes disparaîtraient du monde, hon… vrai ou faux ? Que serviteurs et maîtres, égaux, se dévoueraient ensemble au service de Dieu, que la puissance serait justement assise et que la grandeur sans cesse s'engendrerait elle-même comme… la mer ! Et aussi que l'Empire serait fort et les peuples unis, oh oui, par un amas de richesses, de puissance et de gloire, à… euh… à dépenser en choses agréables à Dieu, hon… vrai ou faux ? », interrogea-t-il, comme illuminé.

Enfin, de ses yeux chassieux, regardant timidement l'imposant Saïf ben Isaac El Héït :

« Ah ! Que penserait-on, noble khâlife, si vous alliez oublier comment s'éduque un peuple ? »

Les conséquences de pareille audace sont rapportées par Mahmoud Meknoud Traré, descendant de père en fils d'ancêtres griots, et griot lui-même de l'actuelle République africaine de Nakem-Ziuko :

« Depuis, Saïf décida que seuls les fils de condition servile seraient astreints à l'instruction française, aux messes de missionnaires, au baptême des pères blancs, tenue française et crâne rasé, ainsi que leurs parents à amende honorable

et au sceau du secret. Que les *Saintes Bibles* des missionnaires seraient mises à feu, sur un plein vent du Yamé alimentant des flammes qu'une main experte ferait lécher les cases de ces jésuites en soutane. Qu'ensuite, pour appeler à la sédition les notables des colonies voisines formant l'ex-Empire nakem, Tama, noirissime vipère aspic élevée chez Saïf, et venimeuse ô combien, serait envoyée à minuit, avec trois autres vipères aspics plus jeunes, mais non moins cruelles, dans la chambre où dormaient le gouverneur autoritaire et sa famille, hôtes de l'administrateur marié et indésirable. Qu'enfin, pour l'édification, serait soumis à la double épreuve ordalique des flammes et du poison, El Hadj Ali Gakoré, "homme de soumission fausse, hypocrite par trop expert en diffamations", qui mourut l'hiver 1902, explosant telle une machine infernale sitôt qu'il eut bu le poison résineux : les flammes de l'épreuve ordalique, incendiant ses intestins béants, en firent un brasier. » Un sanglot pour lui.

Qui peut dire combien de vies Saïf extermina ? Après l'autodafé d'El Hadj Ali Gakoré et la mort « accidentelle » du gouverneur, de sa femme, de l'administrateur, de son épouse et de sa fille, Saïf vint, accompagné de la cohorte des dignitaires, déplorer devant les autorités coloniales ces décédés, regretter leur incurie, se lamenter enfin au spectacle des incendies où avaient été calcinées six cent cinquante-trois bibles.

L'appel de Saïf, secrètement lancé aux colonies voisines, ne tomba pas en des oreilles sourdes : certains l'imitèrent, provoquant les incendies des logements de l'administration coloniale, enflammant, à la grande désolation des missionnaires, *Bibles* et *Vies de Jésus* par centaines. Et les *vipères du surnaturel* assassinèrent saisonnièrement colons et administrateurs indésirables. D'autres chefs indigènes, coopérants ou prudents, ou craintifs, ou serviles, se soumirent en silence au Blanc… Le lendemain, tout rentrait dans l'ordre : la mort et la demande de renouvellement du personnel administratif avaient été télégraphiées, ainsi que les commandes de *Bibles*. L'Afrique, pensa l'homme blanc, restant sauvage, quoi d'étonnant que des imprudents, brusquement catapultés du berceau européen de la civilisation, en Terre noire, faisant fi de tout conseil et laissant pousser trop d'herbes autour d'eux, attirâssent « des vipères chassées de la forêt par le feu » ? Non découvert donc, le crime, parfait, ne manqua pas de se répéter. *Maschallah ! oua bismillah !* Le nom d'Allah sur nous et autour de nous ! Et pardonnez-nous, Seigneur.

Le lendemain, Saïf – *ya atrash !* – devait marier Tambira et Kassoumi. Mais, s'étant réservé le droit de cuissage pour le premier mariage de ses serviteurs, il fit valoir « que la mariée devait être vierge ». Ce qui n'était pas le cas. Le mariage fut donc retardé d'un mois : car Saïf, après avoir offert une vache, trois moutons, quatre marmites, de l'argent, et divers récipients ménagers, envoya deux vieilles constater la non-virginité de la mariée.

La matrone fait asseoir Tambira, jambes écartées, sur un gros mortier que l'on avait roulé jusque dans sa chambre. Et, tandis que la première vieille maintient la femme immobile, la seconde, à l'aide d'un couteau plutôt sale – *bâ'al ma yallah !* – pratique l'ablation du clitoris, incise puis avive les deux lèvres, les rapproche et les maintient dans cette position en les agrafant avec des épines. Ménageant sous cette « couture » un petit orifice (pour les besoins naturels) elle y introduit un bâtonnet évidé, enduit de beurre noir, attache enfin, l'opération terminée, par un triangle de morceaux de canne de mil, le bas-ventre de la femme. Du genou à la hanche. Jusqu'à complète guérison, interdiction de tout mouvement. Faisant allonger Tambira sur une natte d'osier tressé, elle lui défendit toute visite masculine, lui portant elle-même ses repas, et faisant ses courses.

De son côté, Saïf s'était allié notables, serviteurs, voire même tirailleurs et interprètes au service des *Flençèssi*, en proclamant un droit coutumier qui faisait définitivement de la femme l'outil des hommes. Pour que la femme ne trompât point, la pratique de l'infibulation (lui coudre le sexe) – rarissime jusqu'alors – fit force de loi ; afin qu'une fois épousée elle ne se vengeât point en trompant, l'ablation du clitoris, la terreur du châtiment de tout adultère, apaisèrent fortement le tempérament des négresses, assagies du coup. Enfin, nombre d'hommes, vivant en concubinage avec le sexe faible, se trouvèrent heureux d'avoir à conquérir, à l'occasion du mariage, un plaisir nouveau, sadique, fait de volupté et de souffrance, quand ils défloraient, sexe picoté d'épines, flancs éclaboussés de sang, leur maîtresse, elle-même ravie, et morte plus qu'à moitié de plaisir et de peur.

Une femme adultère, dans ces conditions, encourait des sanctions impitoyables : elle était pour le moins mise nue, exposée en pleine cour royale, et, chargée d'un carcan aux chevilles, subissait – en vertu du droit coutumier – un lavement vaginal avec une décoction d'eau pimentée – où nageaient, *ouallahi !* des fourmis. Dans certains cas (si la fautive se trouvait en état de grossesse, avortait et mettait au monde un enfant mort-né) un autre supplice, institué par Saïf, « maintenait la femme cuisses ouvertes au-dessus d'un feu de

bois, qui lui roussissait les poils du sexe ». Une femme trompée en revanche ne pouvait rien contre son mari, sinon constater qu'elle avait été trompée, chercher sa rivale, puis, l'ayant trouvée, hi ! hi ! hi ! l'injurier et la battre.

Donc, c'était là que le premier vendredi du mois suivant, dans la fièvre des préparatifs, avait lieu le mariage tant attendu.

L'esclave Kassoumi, comme le veut la coutume, afin de s'assurer par la magie l'amour de Tambira, s'était muni d'une salamandre, d'une blatte et d'un vieux morceau de tissu avec lequel sa fiancée s'était essuyée du temps de leurs rapports. Séchant et pilant le tout, il le mélangea aux aliments qu'il devait servir à sa femme, après que Saïf eut exercé son droit. Brûlant ensuite, comme le conseillent les vieux, rognures d'ongles, trois cils, sept cheveux, sept poils de ses parties génitales et de ses aisselles, il fit du tout une poudre, qu'il assaisonna de piment, et en saupoudra les mets de noces de l'épousée. Enfin, pour être vigoureux pendant les sept jours du mariage, il écrasa trois verges de lion, des spermes de bouc, et trois testicules de coq, qu'il absorba avec des ignames, dans une sauce rouge d'épices fortes.

Le soir de ce premier vendredi du mois de mars, an 1902 (l'union religieuse avait été scellée le matin par les chefs autorisés), alors que de par les antichambres on brûlait l'encens, le camphre sublimé, l'aloès, le musc indien, le soullan et l'ambre gris, que les invitées se teignaient fraîchement les mains au henné et le visage au safran, et que les tambours, les flûtes, les fifres, les cymbales, les tympanons et les xylophones faisaient résonner l'air comme aux jours de grandes fêtes, Tambira, réconfortée, baignée, parfumée, reçut la visite de la matrone, qui vint constater que les coutures restaient toujours en place. Une heure après, Saïf, seigneurie magnifique dont chaque pas, disait-on, était une félicité, faisait voler la barrière des coutures qui étaient, heureusement pour Tambira, pourries.

Elle n'endura nulle souffrance à la grande colère de Saïf, qu'un stratagème de la femme combla néanmoins : la mariée, se crispant à dessein, avait placé sous elle un sachet empli de sang de mouton, qui s'exprima en éclaboussures que Saïf, sadique, crut avoir fait jaillir du tréfonds de la femme. Dès que le droit de cuissage fut consommé, la matrone porta au public le pagne ensanglanté, et immédiatement trois salves déchirèrent la nuit, saluant la nouvelle et provoquant parmi la nombreuse assistance chants, cris, hurlements et danses : *oye oye oye, gouzi-gouzi !*

Kassoumi alors se rendit auprès de son épouse, qu'il gifla symboliquement en même temps qu'il sortait. Il renouvela trois fois ce geste, et, finalement, la fit

manger. Tard dans la nuit, il consomma l'union sexuelle, qu'il fallait fréquente, disait-on « pendant les six autres jours, pour éviter que la plaie se fermât ».

Le même mois, mille six cent vingt-trois mariages se répétèrent de province en province, de canton en canton. Les notables passaient à l'attaque.

Le peuple, niais, applaudit ; cependant, les notables préparaient en réalité l'avenir. De tous ces nouveaux couples, légaux, naîtraient bientôt des enfants, que les notables – à la place des leurs – enverraient à l'école française et missionnaire. Puisqu'il fallait que la loi française fût faite pour quelqu'un, les notables la firent être pour le peuple, qu'ils levèrent en masse et expédièrent sur les chantiers des colons, le long des routes, voies ferrées et grands travaux. Et le Blanc les crut alliés ! Mais eux murmuraient au peuple *Azim bouré ké-karato warali* : « Que l'homme blanc, venu pour l'asservir par les travaux forcés, le condamnait à creuser voies et routes et chemins de fer, pour les seuls besoins du commerce colonial ». Le peuple crédule pactisa avec ces diables de notables, et l'aristocratie marqua un point : la masse indigène exécrait en un silence soumis les Blancs, ces demi-dieux qui furent jadis leurs sauveurs, alors tant adorés.

Nombre d'érudits indigènes chuchotèrent tout bas ce qu'ils appelaient « la vérité » : que Saïf n'était qu'un imposteur. Qu'il n'avait pas plus une goutte de sang juif qu'un nègre une goutte de sang vert. « Il se prétend Juif, ce mécréant, pour seulement se complaire à prouver que son ascendance le rend supérieur au Nègre, qu'il avait pour mission, comme l'homme blanc, de civiliser. Parce que, n'est-ce pas, les Nègres ne pouvaient se suffire à eux-mêmes, se diriger, se gouverner. »

D'ailleurs y a-t-il des Juifs noirs ? D'autres rétorquaient que Saïf disait vrai, et qu'il était négro-juif. Et de citer sa filiation d'avec les Gaonins de Kairouan, le Rabbih Enca Oua de Tlemcen, Yossef Lackkar, les Gabilou, Amram ben Merouas, Jacob Sasportés… Enfin, à bout d'argument, l'on rappelait la Reine de Saba… *Allahou Akbar !* : prions donc Dieu qu'Il nous veuille absoudre…

Quinze jours après ces événements, un câblogramme expédié de Paris arrivait au mont Katséna (trois kilomètres de la ville indigène de Tillabéri-Bentia) : Jean Chevalier, le sous-administrateur local, venait d'être promu au grade

d'administrateur et gouverneur intérimaire.

Craignant aussitôt pour sa vie, il fit convoquer Bourémi, le sorcier de Krebbi-Katséna, homme ambitieux ayant trahi les Gondaïtes et rallié Saïf, trahi Saïf pour rallier la France, trahi la France pour rallier les Gondaïtes, et, brouillé avec tous, il s'était fait – sorcier impénitent cultivant l'occultisme – tueur à gages. Chevalier interrogea Bourémi, se renseignant sur Saïf, ses espions et tueurs.

L'interprète, qui avait six doigts à la main gauche, est un esclave toucouleur, Karim Bâ, ayant participé à maintes rapines et escroqueries de tirailleur nègre pour se faire quelque argent : mais il restait, traducteur inégalé, le seul qui comprît bien le français, l'arabe et sept langues vernaculaires du Nakem.

CHEVALIER : Combien d'hommes forts as-tu ?

BOURÉMI : Vingt-huit.

CHEVALIER : Comment, vingt-huit ?

BOURÉMI : Je dis vingt-huit, y compris moi.

CHEVALIER : Chien, fils de chien ! Tu n'es qu'un menteur ! Des hommes de Saïf m'ont appris qu'ils en avaient recensé trois cents, et qu'ils n'étaient pas arrivés au bout.

BOURÉMI : Je dis la vérité. D'ailleurs la preuve est facile à faire, puisque leurs pirogues, attaquées et chavirées par Saïf, n'ont laissé aucun survivant : il n'y a qu'à compter les veuves du village.

CHEVALIER : Tais-toi, chien, tu es terrifié par le maudit Saïf (il le gifle). Alors je suis un menteur, moi, l'administrateur Chevalier ? Je te dis que vous êtes trois cents au moins. À qui feras-tu croire que vingt-huit hommes osent se rebeller contre Saïf ? Menus morceaux feront de vous ses hommes, menus morceaux !

BOURÉMI : …

CHEVALIER : Es-tu musulman ?

BOURÉMI : Non, par la grâce du Très-Haut et de Mahomet, son prophète.

CHEVALIER : C'est bien. Alors tu vas me servir. Tu m'apprendras la manière d'assassiner au moyen de vipères. En récompense je te donnerai or, femmes, chevaux, terres, tout ce que tu voudras.

BOURÉMI : Les vipères n'assassinent pas ; elles se contentent de mordre. Par hasard.

L'INTERPRÈTE, *s'interposant* : Si je traduis tes paroles, ta tête tombera…

BOURÉMI, *à l'interprète* : Cela m'est égal. Je ne peux pas lui dire la vérité. Saïf a tous les grands éleveurs de vipères. En élever, nous autres, c'est nous faire tuer par elles et livrer le secret à toutes les tribus – et aux Blancs.

CHEVALIER, *agacé* : Que dit-il ?

L'INTERPRÈTE, *à Bourémi* : Que le Dieu de la brousse prolonge tes jours… *À Chevalier* : Seigneur, il dit qu'il désire la nuit pour réfléchir.

CHEVALIER : C'est bien, emmène-le. Tu réponds de lui. Mais qu'il se décide, sinon gare !

Et Bourémi est reconduit. L'interprète Karim Bâ lui montre ses femmes, ses domestiques, ses chevaux, sa maison. Il l'engage à servir Chevalier, comme lui, pour jouir des mêmes faveurs et former, avec d'autres transfuges, l'avant-garde du contre-espionnage de l'homme blanc. Bourémi hésite, conscient du danger de sa position. Rallier de façon aussi ouverte les Français, c'était condamner sa famille à la mort occulte que lui assènerait Saïf.

Questionné de nouveau, Bourémi diffère sa réponse, prétendant qu'il lui faut la nuit pour réfléchir. En attendant, il demande à être conduit dans un buisson de lierres, pour y cueillir les herbes d'un breuvage secret. Ce désir exaucé, en sortant du fourré de lierres, il prie son gardien de lui permettre de satisfaire ses besoins naturels. Bourémi se glisse derrière les broussailles, dans un taillis épais, au bord d'un marigot où jacassent les crapauds. L'alarme est donnée. Les gens passent tout près de la cachette et cherchent plus loin. Soudain, le sorcier, sentant un mufle, une léchure visqueuse contre lui, et identifiant une – non ! – deux hyènes, hurla, fuyant le repaire de ces bêtes qui le talonnaient. Rattrapé, ligoté, il fut reconduit à Chevalier furieux, lequel fit mine de le condamner à mort, mais l'enrôla.

Un précieux collaborateur lui était acquis : puisse-t-il broyer des boyaux d'âne au pays des morts !

L'assassinat de Saïf fut décidé pour le mois suivant. La violence sournoise s'imposait, toute action ouverte risquant d'exploser en conséquences incalculables.

Mais la discrétion du projet fut desservie par la tentative de fuite du sorcier, laquelle parvint comme une traînée de poudre aux agents de Saïf, lesquels en informèrent leur maître, lequel, aussitôt, dépêcha un cavalier chez le chef de village de Krebbi-Katséna, qui envoya la même nuit Awa, splendide femme peulhe, à l'administrateur Chevalier, veuf.

Deux fois par semaine en effet, cet homme se faisait « livrer à domicile » par l'entremise de son interprète ou du chef de village de Krebbi-Katséna, une compagne de caresses.

Or, Awa, ignorait-on, n'était autre que la fiancée de Sankolo, agent de Saïf : par surcroît, elle parlait français.

Dès qu'il la vit, l'administrateur fut conquis par sa fraîcheur, le velouté de sa peau, qui avait l'ambre des berbéro-nomades, les yeux, luisant doucement comme des lucioles, les cheveux, soyeux – et le nez fin des femmes touareg. Elle était habillée d'une étoffe de satin à fleurs, façon d'Égypte, avec des pendants d'oreilles, un collier de grosses perles, des bracelets d'or sertis de rubis.

Ses boucles étaient de moire, ses yeux de charbon ardent, et elle n'avait pas de rivale pour la stature et la prestance.

Il la fit asseoir, et lui posa doucement la main sur le genou. La lampe à pression, amenée par un soldat, coupa d'une barre de lumière l'intérieur sombre de l'antichambre ; et Chevalier, apercevant le sourire d'attente de sa compagne, retira vivement sa main. Pas de gestes inconsidérés : il est si facile de faire naître un malentendu ; à pas feutrés, il la précéda dans la véranda qui menait au salon et autres pièces de la maison.

« J'habite ici tout seul, fit-il d'un air triste et un peu guindé, ma femme est morte. (Il craqua une allumette, introduisit la flamme dans une lampe à pétrole, et des murs blancs montèrent autour d'eux.) Prenez des oranges pendant que j'allume les autres lampes. »

Il s'agenouilla auprès de quatre autres appareils, et les douces flammes crépitèrent au bout de son allumette, avec un sifflement.

« C'est pas mal chez vous, susurra effrontément Awa. Ce que vous en avez, des livres !

– Ce sont tous ceux que j'ai écrits, mentit l'administrateur.

– Ce doit être merveilleux d'écrire.

– On tente de dire quelque chose. Euh… Aimeriez-vous visiter la maison ? Elle est d'excellent goût, n'est-ce pas ? Naturellement, ajouta Chevalier baissant la voix, il y manque le cachet féminin. »

Puis, évoluant de pièce en pièce, l'administrateur alluma les lampes ; et partout où il entrait, surgissaient – sentinelles au garde-à-vous : panneaux blancs, peintures sur verre, murs crème, plafonds vert de jade pâle…

Il ne regardait jamais autour de lui, sentant la muette approbation de la femme, dont le goût n'eût pu être plus heureux ; çà et là, en apparent désordre, outre un svelte salon Louis XVI, un riche tapis persan, quelques objets, rapportés d'Indochine et d'Afrique du Nord, qui rompaient la sévérité du salon ; argentier

et buffet Louis XVI, dans la salle à manger, trônaient non loin d'un vase d'albâtre, d'un bouddha d'opaline et d'un service de thé arabe.

L'homme poursuivait son chemin à pas menus, ne signalant rien à l'attention de Awa, comme s'il eût désiré faire de cette femme, l'humble gardienne de ses trésors. Sa tête se penchait, comme pour murmurer le désir qu'il avait de garder pour lui la courtisane, si belle, et l'orgueil que lui causait la perfection de son propre goût.

« Ma chambre à coucher », dit-il, s'éclipsant devant une porte rose, et promenant une lampe.

Awa eut le souffle coupé par le plaisir que provoquèrent en elle les tentures roses, le lit en demi-cercle, la courtepointe en soie, que l'on eût juré jonchée de pétales de roses.

« Oh ! dit-elle, apercevant une glace aux reflets profonds, qui la flattait mieux que tout homme aux paroles doucereuses. Aôôh ! gloussa-t-elle, à la vue du seul tableau accroché au mur. Comme elle est jolie ! Qui est-ce ?

– Ma femme », répondit Chevalier, sans la regarder.

Le portrait était juste face au lit. C'était le premier visage qui le frappait au réveil. Ce visage lui disait bonjour le matin, lui faisant don de sa beauté, de sa malignité, de sa vertu.

« Comme vous avez dû l'aimer ! hasarda Awa, fascinée par ce visage. »

Et pendant un moment, Chevalier eut envie de lui crier la vérité : que sa femme était là non parce qu'il l'adorait, mais parce que le tableau ne pouvait être ailleurs, parce qu'il lui rappelait l'unique créature qui avait lu clair en lui.

« Venez, que je vous montre la cuisine », se dépêcha-t-il d'éluder.

La cuisine évoquait un paysage de rêve, avec ses fenêtres blanches, son buffet blanc, son ensemble blanc, son four à charbon émaillé, ses murs et son plafond bleu pastel.

Par l'écartement des rideaux, Awa aperçut, dans la maison voisine, qui se brossait les cheveux, une splendide négresse, nue, devant un miroir : un vaste lit à deux personnes attendait ses abonnés. Une ordonnance mettait la table pour le petit déjeuner du lendemain ; ailleurs, le capitaine Vandame écrivait, devant un caporal au garde-à-vous.

« Ils font tous quelque chose de différent », murmura-t-elle, cependant que son regard revenait au grand lit, et ses pensées vers la courtepointe rose, dans la chambre de Chevalier, puis vers Saïf.

Chevalier avait senti que son coude touchait quelque chose, qui s'appuyait tendrement contre lui. Il se retourna, vaguement confus. Il avait toujours ce sourire aristocrate et doux, qui pouvait receler un peu de tout : courtoisie affectée ou simple embarras, entre autres. Il la regarda de nouveau, conscient que son coude touchait le sein de Awa et que la femme *savait vraiment* qu'il était en train de la toucher d'une manière aussi flagrante. Elle ne faisait aucun mouvement, sentant son sein pointu et raide se durcir graduellement contre le coude de l'homme.

Tous deux se turent, regardant les murs tapissés de dorures, de peaux de zèbres et de tableaux. L'air sentait le fauve et l'encens ; à leurs pieds, une peau de panthère.

L'administrateur offrit le champagne. D'une voix douce, alanguie, convaincu du consentement de la femme :

« Coucher avec une Négresse ! murmura-t-il, désignant le lit de ses yeux en délire – coucher avec une Négresse, c'est le plaisir des rois et des dieux de l'Olympe ! C'est le plaisir suprême ; la volupté inavouable. Viens, petite, je vais t'apprendre des choses. »

Caressant la coupe creuse du ventre de la femme, il baisa les longues ailes noires de sa nuque et sortit – revint avec deux setters, chiens beaux et robustes, et une camisole.

Les bêtes dardaient sur eux leurs prunelles avides. Leur maître siffla et Médor s'élança sur Awa, gueule humide et frémissante.

« Médor ! jappa-t-il, vas-y ! Quartier libre ! »

Avant que la femme pût réaliser quoi que ce fût, elle sentit le muffle du setter et ses crocs mettre en pièces ses vêtements, déchirant son pagne et sa camisole, la dénudant à coups de griffes et de pattes, sans érafler la peau. Il devait avoir une habitude peu commune de ce genre de travail, Médor.

Paralysée par une émotion à la fois terrifiée et consentante, Awa se vit dépouillée de ses habits en moins d'une seconde. Lorsqu'elle fut nue, Chevalier se courba vers elle, l'installant au milieu de fourrures recouvertes d'un châle de soie rose.

Il la coucha dessus, promenant sa langue légère sur ses lèvres rouges comme le cuivre, ses cheveux, bleu or comme le fer, ses yeux noirs comme l'argent, ses seins, tièdes et doux comme deux beaux corps de colombes de laine vivante – et soudain ce fut un gémissement, qui s'enfla, quitta les lèvres de la femme, monta, brusquement étouffé par la main de Chevalier.

Les doigts sous ses aisselles, redressée sur ses reins, elle criait, percevant contre ses lèvres la râpeuse âcreté de la gueule de Dick, tandis que Chevalier

ralentissait en grimaçant les caresses sur son bas-ventre, et qu'elle sentait toujours, la langue dure et tendue tel un gourdin gluant, Médor fouiller sa vulve.

Elle s'affola sous la fièvre étirante de ces morsures, et finit par lécher la langue parfumée de Chevalier, poussant des cris et se débattant. Ordonnant aux chiens de se retirer, l'homme laboura la femme comme une terre en friche, comme un océan frappé par la proue d'une nef. Et, quand il la sentit, râlant sous le coup de l'émotion de ce péché :

« Comment va ma petite négresse ? interrogea-t-il, engourdi comme une perdrix dans la bruyère. As-tu joui un peu ?

– Oh ! jamais je n'avais encore vu ça », gémit Awa qu'une claque de Chevalier fit aboyer, et elle se lova de plaisir, haletant sous la cruelle caresse, le branlant comme une reine ou une savante putain. Sa bouche semblait toujours affamée du mollusque rose et dodu de l'homme, et sa langue dans sa bouche la démangeait de suçoter la perle d'un orient somptueux, qui s'écoulait, écumante comme à regret, de la tige…

La paix profonde de la volupté noya toutes les craintes, toutes les perplexités de la journée ; et la femme avoua ne se sentir jamais aussi bien à sa place que dans un lit et dans les bras d'un homme.

Une coupe ruisselante – Awa – une table plantureuse ! Ève aux reins frénétiques, elle cajola l'homme, l'embrassa, le mordit, le gratta, le fouetta, lui suça nez oreilles gorge, aisselles nombril et sexe si voluptueusement, que l'administrateur, découvrant l'ardent pays de ce royaume féminin, la garda pour de bon, vécut une passion fanatique, effrénée, haletante, l'âme en extase.

Une semaine plus tard, Awa lui déliait la langue, et faisait communiquer à Saïf la confirmation d'un attentat.

« Oh ! Saïf… vous savez… heureusement que de toute façon, il n'en a pas pour longtemps. Et le peuple nous remerciera », avait dit textuellement l'imprudent Chevalier.

Informé donc, Saïf attendit.

Une invitation, en effet, trois semaines plus tard, tracée de la main de Chevalier, communiquait à Saïf que « par suite de la disparition du gouverneur et de l'administrateur, lui, Chevalier, était promu à titre définitif gouverneur et que le capitaine Vandame devenait commandant et administrateur. Une promotion touchait également l'état-major tout entier. »

Saïf, invité donc à dîner, après les cérémonies de décorations qui avaient occupé la journée, vint, suivi de son garde du corps : Hamed le borgne.

C’était par un soir de mai. Le soleil couchant, tout près d’enflammer la crête dentelée des collines lointaines du mont Katséna, allongeait en biais sur la route ocre, ensevelie sous un suaire de poussière, l’ombre interminable de Saïf, dont la chéchia enturbannée promenait contre le tronc des arbres voisins une large tache sombre, qui retombait ensuite par terre, où elle rampait entre les arbres.

Sous les pieds de l’homme, s’élevait, fumant autour de son vaste habit, un nuage petit de poussière impalpable, cependant que, dans le lointain indistinct, la prière du missionnaire s’élevait : « Venez à Jésus, disait la voix. Venez au Seigneur. »

Saïf marchait à grands pas lents, avec un air de force et de dignité. Il tâta, sourire aux lèvres, son coutelas, qui pendait à ses côtés, sous son boubou – et, calmé par une vague brise de la savane, épongea son front carré, couvert de cheveux grisonnants, courts et ras – front de guerrier bien plus que de chef religieux. Quand il fut à quelques enjambées du seuil, il ôta sa coiffure, découvrant, avec un air un peu théâtral, une tête aristocratique, crapuleuse et jolie, chauve sur le sommet du crâne – marque de fatigue ou de débauche précoce –, sentant, de même que les lèvres fortes et le nez busqué, le vice comme un bouc la bête.

Il empoigna la clochette et tira plusieurs fois sur la plaque ronde de métal. Un son, faible d’abord, s’en échappa, puis grandit, s’accentua, vibrant, aigu, suraigu, déchirant, horrible plainte de cuivre frappé.

L’ordonnance apparut. Elle avait une figure crispée et elle jetait des regards de timide colère sur Saïf, comme si elle eût pressenti, avec son instinct de chien de chasse, la boucherie augurée par cette visite.

La porte s’ouvrit, large – et Saïf, accompagné de Hamed, son garde du corps, fit son entrée.

Saïf fit un effet. Chevalier s’était élancé, confus et ravi :

« Mais, mon cher, c’était entre nous ; voyez, moi je suis en veston. »

Lui, répondit : « Je sais, vous me l’aviez fait dire, mais j’ai l’habitude de ne jamais sortir le soir sans mon habit. »

Il salua, la chéchia enturbannée sous le bras, un objet rare – d’or massif – à la boutonnière.

Chevalier lui présenta : « Mme Vandame, commandant Vandame, administrateur ; Mme Mossé, capitaine Mossé, leur fils Jean ; Mme Huyghe, lieutenant Huyghe, leur fille Isabelle, que nous appelons familièrement Isa. »

Tout le monde s’inclina. Chevalier reprit : « Nous allons passer au salon

prendre un apéritif. » Saïf répliqua : « C’est fort aimable à vous ! »

Puis on le débarrassa de sa coiffure, qu’il voulait garder, et il se mit aussitôt à chercher des yeux son garde du corps.

On s’était assis ; on le regardait de loin, à travers le trépied et on ne disait plus rien. Chevalier demanda : « Est-ce que vos voisins se tiennent tranquilles ? Moi, je trouve épouvantable de les voir vous compliquer ainsi la tâche. »

Saïf, d’un ton dégagé, répondit, suave : « Non. Mais de toute façon, avec votre aimable concours, tout sera possible. C’est une affaire fort compliquée, et qui nous donnera bien du mal. »

Chevalier crut devoir mettre les dames au courant, et, se tournant vers elles : « Toutes les questions difficiles entre indigènes, c’est Sa Majesté qui nous aide à les traiter. On peut dire qu’elle double le gouverneur et l’administrateur. »

L’ordonnance entra, poussant la porte du genou et tenant en l’air, des deux mains, verres et liqueurs. Alors Chevalier servit tout le monde.

Comme par mégarde, Saïf prit le verre de Mme Huyghe, qui allait porter à ses lèvres celui de Saïf, quand Chevalier aussitôt : « Vous vous trompez de verre, chère amie… »

Feignant l’étonnement, Saïf regarda le gouverneur, qui se hâta d’expliquer : « Euh… Mme Huyghe, je crois, a pris le vôtre… qui était plein… euh, alors qu’elle ne supporte pas bien l’alcool. »

La femme voulut nier, quand elle reçut – *nak gudwa !* – de sous la table un formidable coup de pied à la cheville, qui la fit hurler, cependant que son mari se confondait en excuses. Saïf sourit, faisait l’aimable, avec un petit air de suffisance, presque de condescendance, reprit le verre qui lui était destiné, rendit à la femme le sien – et il regardait de coin son garde du corps.

En un éclair, Saïf se rendit compte que les autres invités n’étaient au courant de rien : autrement la femme, tout à l’heure, aurait-elle voulu boire ? Et se seraient-ils accompagnés de leurs enfants pour les faire assister à *cela* ? Non… Toute l’affaire se tramait donc dans la tête du seul Chevalier.

Alors, le gouverneur cria : « Allons, à table ! Placez-vous là, Majesté, à ma droite, près de Mme Vandame et de Mme Mossé, face à Mlle Isabelle. Je pense que vous n’avez pas peur des dames. »

Et le dîner commença. Saïf n’avait rien bu. Chevalier se mettait en frais, conscient de ses propres intentions, et il soutenait la conversation banale accrochée à tous les lieux communs ; arborant une mine radieuse, il parlait haut, plaisantait, versait le champagne, servant les dames. « Un peu de ce fameux

Moët, Majesté, enchaînait Chevalier. Je ne vous dis pas qu'il soit extraordinaire, mais il est excellent, il a de la cave et il est naturel ; quant à ça, j'en réponds. J'ai, mentit-il, des amis en France qui m'en envoient régulièrement. »

Saïf, tout sourire, acquiesça du chef, et leva, comme pour trinquer, son verre à la hauteur de ses yeux. Il se fit un éclair dans son regard, qui se plissa. C'était donc *ça* ! que le sorcier Bourémi avait préparé : de la fine, imperceptible presque, poudre de *dabali*, mêlée au venin de vipère. La dose était suffisante pour le tuer, non sur place, mais le surlendemain, par une attaque au cœur. Crime parfait.

Reposant son verre, et contant quelque vague histoire de chasse, Saïf, grattant discrètement le dedans de la rognure de l'ongle de son pouce gauche, en déversa le contenu – venin de vipère aspic également, traité, séché et caché là – dans la flûte.

Le repas continua, interminable, magnifique, véritable banquet. Les plats suivaient les plats ; le champagne et le vin blanc fraternisaient dans les verres voisins et se mêlaient dans les estomacs des invités. Saïf, raclant du plat de son couteau de table la sauce qui recouvrait chaque mets, en éliminait ainsi les épices qui l'eussent assoiffé, puis mangeait, souriait, imperturbable. Le choc d'assiettes, les voix, et la musique qui jouait en sourdine, faisaient une rumeur continue, profonde, s'éparpillant dans le ciel clair – où volèrent les notes du clairon, sonnant le couvre-feu. Mme Vandame rajustait, fascinée par Saïf, son corsage où dansaient ses seins, et le commandant, excité, parlait politique cependant que Saïf mangeait mais ne buvait point. Il prenait et reprenait de tout, grattant la surface des plats, comme s'il venait de s'apercevoir qu'il était habile de feindre l'ignorance, de croire si doux de sentir son ventre s'emplir de bonnes choses, qui font plaisir d'abord en passant dans la bouche. Il avait rapproché adroitement son pied de celui de Mme Vandame, le caressant ; puis, silencieux, un peu inquiété par le frémissement qu'il sentait chez la femme, il la regardait fixement – tendre, attentif, studieux – car, à la minute même, il savait qu'il la violait avec lenteur, force et sérénité.

L'heure des toasts sonna. On les annonça très nombreux, dignes d'être applaudis. La soirée se prolongeait. Déjà flottaient non loin, des vapeurs fines et laiteuses – légers vêtements de nuit du calme et de l'inconnu.

Un minet, celui de Chevalier, vint se faufiler entre les pieds des invités. D'un revers de main qu'il voulut maladroit, Saïf, renversant la coupe empoisonnée qu'il gardait toujours, rattrapa à temps le verre, lequel ne se brisa pas ; puis il contempla, désolé, le liquide fatal épandu sur le plancher, que bientôt le chat vint

laper goulûment.

Cependant la conversation, tombée un moment, reprenait de plus belle. Mais un quart d'heure après, se tordant, le chat bava, griffant, sifflant, miaulant, quatre pattes en l'air. Expira enfin.

Alors Saïf joua une colère formidable. Diplomate, il prétendit que c'était, parfaitement ! qu'elle ne le nie pas ! l'ordonnance qui voulait l'empoisonner, le tuer, gâcher enfin une soirée si amicale, si fraternelle…

Anéanti par ce chef-d'œuvre d'horreur, le garde du corps de Saïf s'était rapproché de son maître, derrière la lampe à pression qui illuminait la pièce, tandis que l'ordonnance, insultée par un jappement de Chevalier furieux devant ses invités interdits, se tenait coite, abrutie, se hâtant de desservir Saïf et ramassant fourchette, assiettes et couteau.

Convaincu soudain que le moment opportun était venu, qu'il fallait faire croire à une tentative d'assassinat, Saïf, comme renversé par l'ordonnance, bouscula son garde du corps, lequel, culbuté, éteignit la lumière, écrasée aussitôt dans un bruit d'explosion. Immédiatement Saïf hurla, comme blessé, en même temps qu'il lançait quelque chose dans l'œil de Chevalier, où cela se ficha, dans un clapotement ponctué d'un cri.

La table roula ; brouhaha des invités. Plaintes. Gémissements. Pendant quelques secondes, une fine sonnerie de verres heurtés, d'assiettes brisées chanta dans l'ombre ; puis, au milieu de l'épouvante des femmes et des voix des hommes, ce fut une sorte de rampement de corps mou sur le plancher, et, plus rien.

Avec la lampe brisée, la nuit subite s'était répandue sur eux, si prompte, inattendue et profonde, qu'ils en furent stupéfaits comme d'un événement effrayant. Le commandant ordonna calme et immobilité. Sortit seul. Revint, au bout d'un quart d'heure avec une autre lampe à pression, prise chez lui, à cent cinquante mètres de là.

Silence et paix de tombe fermée, où rien ne semblait plus vivre ni respirer. Dès que Vandame eut ouvert la porte, il recula, épouvanté.

Saïf, blotti contre la table, ne remuait plus ; et Chevalier restait sous sa chaise. Puis les autres, tremblants, le cœur précipité, la voix haletante et basse, appelaient : « Majesté… Gouverneur… »

Personne ne répondit, et rien ne bougea.

« Mon Dieu, mon Dieu, murmura Isabelle, qu'est-ce qu'ils ont fait, qu'est-ce

qui est arrivé ? »

Ils n’osaient avancer, et une envie folle de crier au secours, de se sauver, de fuir et hurler les saisit, bien qu’ils se sentissent les jambes brisées à tomber sur place. Le commandant répétait : « Majesté… Gouverneur… »

Mais soudain, en militaire, malgré sa peur, un désir instinctif de secourir Saïf et Chevalier, une de ces bravoures de rude combattant qui rendent l’homme d’armes héroïque emplirent son sang d’audace terrifiée, et il retourna les corps. Tous virent d’abord Saïf, étendu contre la table, et qui dormait ou semblait dormir, puis la lampe fracassée, le garde du corps étendu dessus, nuque assommée, puis, sur le dos de Saïf, une large déchirure dans son somptueux habit. Palpitant d’effroi, les mains tremblantes, Vandame répétait :

« Mon Dieu, mon Dieu, qu’est-ce que c’est ? »

Et comme il s’avançait, – à petits pas, avec lenteur, il glissa dans quelque chose de gras et faillit tomber. Alors, s’étant penché, il s’aperçut que sur le plancher rouge un liquide rouge également coulait, s’étendant autour de ses pieds et courant vite vers la porte. Il comprit que c’était du sang.

Folle, Isabelle s’enfuit, jetant sa serviette de table, courant pour ne plus rien voir, et elle se précipita dans la brousse, dans le village. Elle allait, poursuivie de sa mère, heurtant les arbres, les yeux fixés vers les feux lointains, et hurlant. Sa voix aiguë s’envolait, suivie des appels de sa mère, tel un cri de bête qui clamait sans discontinuer : « Saïf… Saïf… Saïf… »

Lorsqu’elle atteignit les premières sentinelles, des hommes effarés sortirent en armes et l’entourèrent ; mais elle se débattait sans répondre, car elle avait perdu la raison.

On finit par comprendre, au travers des explications sanglotées de Mme Huyghe, qu’un malheur venait d’arriver chez le gouverneur, et une troupe courut aussitôt à son aide.

Bientôt, des feux volèrent au ras de terre, à travers les arbres, les bâtiments militaires et administratifs, allant vers la bâtisse de Chevalier. Ils promenaient sur l’herbe battue de poussière, de longues clartés jaunes ; et sous leurs éclats errants, les troncs tourmentés des arbres évoquaient des serpents enlacés et tordus. Soudain, surgit la maison sinistre – qui redevint rose, devant les lampes de camp. Des sergents, deux caporaux, sept soldats, armes au poing, entrèrent.

Devant la porte demeurée ouverte, effrayante, il y eut un moment d’hésitation. Puis les hommes entrèrent, saluant le commandant. Mme Huyghe n’avait pas menti.

Le sang, figé maintenant, couvrait le plancher comme un tapis. Il avait coulé jusqu'à Saïf, jusqu'à son garde du corps – baignant une des jambes du premier et l'avant-bras tout entier du second. Chevalier dormait, l'œil droit ouvert, rouge, évidé – et la prunelle, telle une poire sanglante, caillait, violette, gisant à terre, ronde, au bout d'un couteau de table.

Saïf dormait aussi, du sommeil hypocrite des assassins, et, retourné par les soldats, se réveilla, ainsi que son garde du corps, que sa chute sur la nuque et contre la lampe semblait avoir sérieusement assommé. Saïf se frotta les yeux, stupéfait, l'air abruti ; lorsqu'il vit le cadavre de Chevalier, il parut soudain bouleversé, terrifié, et ainsi que son garde du corps, ne rien comprendre.

Alors l'ordonnance, qui rôdait dans le vestibule, accusée d'assassinat et interpellée sur-le-champ, fuit. Une sommation lui fut lancée, en vain. La minute suivante, une sentinelle l'abattait, sur ordres, comme un chien. Il avait payé son crime.

Et tout le monde fut de cet avis, car l'idée ne serait venue à personne que Saïf était l'assassin, et que son garde du corps, peut-être, avait éventré à dessein le somptueux habit de son maître, pour faire croire qu'on avait voulu, le frappant dans le dos, lui donner la mort. (Dieu nous fasse miséricorde.)

« Majesté, écrivit à Saïf Vandame nommé gouverneur, je vous félicite de tout mon cœur de l'admirable secours dont vous nous êtes dans ce pays, et que vous avez déployé avec feu le gouverneur Chevalier, emporté dans de si tragiques circonstances. Soyez persuadé, que nul, plus que moi, n'admire la grande œuvre que vous nous aidez, si loyalement, au péril de votre vie, à mener à bien.

J'espère que le ministre, auquel j'ai transmis mon rapport, saura vous récompenser comme vous le méritez. Je vous envoie ci-inclus un ordre du jour de félicitations qui n'est certainement que le prélude des récompenses qui vous attendent, et dont la France se fait le plaisir et le devoir de vous honorer.

Daignez agréer, Majesté, mes salutations les plus hautement distinguées. »

Signé : Vandame.

Deux mois après – 14 juillet de l'an 1902 – Saïf, promu chevalier de la Légion d'honneur, vit ses fils invités, dès qu'ils en auraient l'âge, à poursuivre, aux frais du gouvernement français, leurs études à Paris. Gloire à Dieu tout-puissant.

Neuf mois plus tard, Tambira accouchait de quintuplés baptisés très chrétiennement : Raymond Spartacus Kassoumi, Jean Sans-Terre Kassoumi, Anne-Kadidia Kassoumi, René-Descartes Kassoumi, René-Caillé Kassoumi enfin – noms sonores, exigés par les parents et l’interprète Karim Bâ, manœuvrés par Saïf.

Ailleurs, dans les autres provinces, à la même période, la notabilité saluait d’autres heureux événements – futurs instruments de sa politique à venir. Le Maître des mondes est puissant et c’est vers Lui que nous devons revenir. Prions donc qu’Il nous veuille absoudre. Amen.

2

Et la tradition dit :

« Après les fiançailles du désert, Saïf avait utilisé, jour pour jour, sept siècles d'Histoire pour former au sein de son peuple un noyau de fidèles. Et le peuple appela Saïf "Sa Seigneurie royale" et le gouverneur "Altesse". Il y eut une pluie et il y eut une sécheresse : premier an. *Wakoul rabbi zidni ilman !* »

Et la tradition dit :

« Vous tous, baptisés dans la lumière de Saïf ben Isaac El Héït, vous avez revêtu Saïf Isaac El Héït ; il n'y a plus ni Juif ni Noir, vous ne faites qu'un dans la gloire de Sa Seigneurie. »

La dynastie avait ainsi le devoir de se faire connaître à travers les âges et par toutes les régions, afin que toutes les âmes de bonne volonté eussent le pouvoir de devenir enfants de Saïf. Allez, allez vers lui, bon peuple. *Alif minpitjè !* Il y eut une pluie et il y eut une sécheresse : deuxième an.

Et la tradition dit :

« Alors Saïf ben Isaac El Héït, descendant du lumineux et doux Saïf Isaac El Héït, et progéniture de la soif de Nakem, pouvait éclairer. Il éclaira en effet, venant habiter parmi nous pour accomplir la mission de son aïeul céleste – cette pensée sage qui désire que soient sauvés tous les hommes, et ramenés sous un seul chef – aidé de tous. *Allah hamdoulilai rabbi alamin !*

« Et Saïf envoya les enfants du peuple à l'école, française et missionnaire, les femmes au dispensaire, et Saïf vit qu'il était leur seigneur et maître. »

Saïf dit : « Que les missionnaires soulagent la misère des humbles, que mes biens aident ceux d'entre vous que je pourrai aider, que la loi française donne au pays des fruits contenant leur semence d'ordre et de calme » – et il en fut ainsi. Le pays produisit l'indigénat : les fonctionnaires noirs ainsi recrutés nourrirent

leurs familles selon les mérites, un dialogue germa selon la qualité de la semence – et Saïf vit que le Nakem s'ébranlait de l'avant. Il y eut une pluie et il y eut une sécheresse : troisième an.

Suspendant des bouquets au marteau des portes, Vandame, de son côté, jouant de diplomatie, institua – *tjok !* – l'École laïque des fils de chefs, que les nobles noirauds fréquenteraient, obligatoirement. Pris de court telle l'hyène sous un taillis de ronces, Saïf frémit d'une indignation qu'il avala fort proprement, comme calmé par la sereine laïcité de cette impénitente francophonie. Réactionnaire, il ne toléra à cette école, laïque certes, mais française, hélas ! que ceux-là seuls – orphelins ou enfants nobles nés de mères répudiées, voire de familles notables jugées frondeuses par la tradition. Eh quoi, que ces macaques à casques de Blancs aillent donc civiliser négraillons, moricauds et autres singes nègrement populaciers, qui, nageant dans l'eau trouble de la « mission civilisatrice », s'échinaient, crétins irrécupérables, à lécher les bottes du Blanc et à prier son Christ, tétant et biberonnant les sermons de l'abbé Henry, l'esprit des fils de l'Oratoire du divin amour à Rome, des Théatins, d'Auguste de Mérici et ses Ursulines, Thérèse d'Avila et le Carmel, et de tous les autres, que l'Histoire a consignés, qui appelèrent à l'Église des masses d'hommes hurlant de joie, cependant qu'un bonheur éternel transfigurait leurs visages.

« Paul, apôtre de Jésus – chantait la négraille mal blanchie par le baptême chrétien – par la volonté de Dieu, lui autrefois persécuteur ardent des chrétiens, la grâce de Damas l'a transformé en apôtre plus ardent encore. Le missionnaire donc, inlassable, a annoncé le message de salut à tous, petits et grands, riches et pauvres, hommes et femmes, sans distinction… Et un jour, il voit ce phénomène extraordinaire que des hommes viennent de loin, de régions à lui inconnues, et le supplient d'aller les visiter, car nombreux y sont ceux qui ont soif d'entendre la parole du Grand Dieu… »

Puis, souriants et soumis :

« Je ne cherche pas, entonnaient les serfs, de grands desseins, ni des splendeurs qui me dépassent ; mais bien plutôt, éclairé par mon maître, j'ai tenu mon âme dans le silence et la paix. »

Et donc, charpentiers, maçons, forgerons, tisserands, briquetiers, cultivateurs, gardes, agents, laptots, coursiers ou eunuques, maints serfs, lorgnés dans leur foi nouvelle par le mépris des notables, et aussi infâmes diffamateurs que diables en foire apitoyés par le chemin de croix du sauveur et très doux Jésus, assez lâches pour dénoncer à demi-mot Saïf, mais fort braves pour ne nommer que ses acolytes, caressant la *Sainte Bible* par laquelle ils juraient, révélèrent à Henry que Doumbouya, négrier soudanien, ne se contentait pas seulement de pratiquer le servage – fait social observé dans tout le Nakem – mais encore, droguant la négraille des cercles reculés, l'acheminait sur les pays côtiers, d'où il la vendait, abêtie et sans défense, aux trafiquants arabes et aux « pèlerins » en partance pour La Mecque. Ceux-là qui, fretin filant hors de ces mailles, n'avaient pas été vendus, gorgés d'aliments à base de drogue et de produits aphrodisiaques, travaillaient, ainsi conditionnés, sans gages, pour partager en récompense, cent nuits d'amour prodiguées par des filles publiques elles-mêmes sursaturées de *dabali*, visa pour les rêves colorés et l'érotisme inédit. *Djallé ! Djallé ! amoul bop ! makoul fallé !*

Les preuves dès lors accumulées, il fut avéré que Doumbouya avait vendu, la même année, en un semestre, peu avant la saison sèche, six mille hommes à l'Égypte et à La Mecque. Manifestement il n'était pas seul ; qui couvrait-il ? Nul ne voulut parler très chrétiennement, frappé soudain du maléfice de taciturnité. Averti par ses espions, Saïf décida de rappeler à Dieu Doumbouya, qui, assez jésuite en calomnies, serait capable de lui jeter la pierre. Afin de plonger proprettement cette âme dans la bienfaisante torpeur du sommeil éternel, Saïf fit appel à ses tueurs, Wampoulo et Kratonga, dépêchés auprès du forgeron Jean Barou.

Il devait (lui, Barou), ordonnèrent ces agents, tuer Doumbouya, négrier soudanien, « en laissant glisser, comme par *accident*, son canif sur la nuque offerte de son client ».

Barou se récrie. On l'achète. Il refuse. On s'obstine. Il s'entête. Hautain, digne. Veut-il marchander ? « Non. – Alors, tant pis. » Il reste impassible. On lui rappelle que Saïf ne sait guère pardonner un refus. Barou se tait. Toutefois… Non. Il refuse d'assassiner. Il refusait, c'était sa réponse. On s'était occupé de lui parce qu'il ne s'était pas, avec tout le zèle empressé du néophyte, assez vite converti. Il ne ferait plus jamais parler de lui. Au nom de sa dignité.

« Haha, hihi, haha ! Tuez ! Mais tuez donc ! s'exaspéra Wampoulo. Pourquoi ne tueriez-vous pas ? Hein ! Pourquoi ! Au nom de qui ou de quoi ? Faites-le pour Saïf. Une vie est dérisoire. On tue l'autre parce qu'il est solidaire, et que les

souvenirs sont lâchés. Que brusquement, à la seconde fatale, il devient quartier de viande sans cuirasse. C'est sale, ça pue, ça gêne, ça répugne, ça vous dérange. Vous décidez que cette pourriture n'est plus votre prochain. Alors une haine frémissante vous envahit soudain et vous guette. Vous tuez.

– Je tue !…

– Tu tues ! coupa Kratonga.

– Non mais, je trouve votre solution de violence d'un comique, mais d'un comique ! Regardez. J'en ris aux larmes, cria Barou, fixant sur les deux hommes l'éclat vitreux de son regard. Je peux bouziller comme vous le demandez ce marchand d'esclaves avant de claquer. J'aurais sauvé le pays peut-être. On prétendra aux Blancs que nous autres Nègres sommes civilisés. Que la traite des esclaves, c'est de la légende déjà. Un mythe dépassé. Mais tuer. Et aimer. Et tuer encore. Et me reposer. Puis recommencer. Drôle d'amour du pays…

– Mais on t'élèvera un monument, Barou, tu seras immortel, au paradis.

– Le paradis ! Ha, non… Monde mort. Impressionnant de silences et de désirs assouvis aussitôt que sentis avant même d'être exprimés. Inexistant.

– Mais présageant un Mieux-Être, attirant pour qui sait le comprendre, y découvrir la vie, celle de partout, plus méritoire peut-être, pour être à jamais précieuse étincelle immortelle. »

Iho yamoun ! Eyé yami !

Tandis que fiévreusement son acolyte débitait cette litanie, Kratonga, délaçant une gibecière, en extirpe – le Ciel nous préserve ! – la tête cornue d'une vipère…

Sur un signe de son dompteur, l'aspic a coulé tout entière, puis, à présent dressée à mi-corps, balance d'un air malfaisant sa langue vers Barou. Kratonga se baisse, et, tel l'hercule qui, jambes écartées, ramasse pour les brandir les lourdes haltères, il s'empare du câble de jais, l'élevant au-dessus de sa tête.

Mais un cri s'étrangle dans la gorge de Barou, car le câble, brusquement déroulé, ligote de son collier écailleux le cou du forgeron paralysé de peur. Les agents de Saïf se tiennent à distance, s'adressant suavement au serpent, qui émet alors durant son étrange embrassade un sifflement modulé et qui fuse de sa langue fourchue – plainte obstinée, sauvage, ruisselant le long du corps de Barou, où le reptile, comme englué, siffle, siffle toujours, yeux réduits à une fente minuscule, cependant que le dompteur Kratonga lui parle, gronde, plus rapide, plus terrible, plus lancinant, plus impérieux : et la bête criminelle, dénouant peu à peu son étreinte, glisse du cou de l'homme à son mollet, où elle rive la morsure de ses dents, avant de venir se couler dans la gibecière entrouverte, s'y enrouler enfin.

Kratonga a refermé la gibecière ; Wampoulo fait comprendre à Barou qu'il lui

appartient de décider s'il voulait : vivre et tuer Doumbouya ; refuser et mourir pour en avoir trop appris.

Et le dompteur ensuite :

« Nous avons toute la vie pour être malheureux, ironisa-t-il. Car, dit le conte, le Destin avait rendez-vous avec Dieu sur la Terre d'amour. En chemin, il voit sur un champ défriché, des hommes se battre. En vain, il les réconcilie. Puis, exaspéré : "Il n'est pas, leur dit-il, de justice sans amour ni d'injustice sans nécessité." Et au nom de la nécessité, le Destin massacra les hommes, puis, brandissant le flambeau de la raison laissé aux survivants – qu'il bénit – va, vole et arrive au rendez-vous. En retard. Dieu était absent. Le flambeau, aux mains des hommes, derrière lui, éteint. Dieu avait choisi. Le Destin aussi. L'homme de même ; tu comprends ? Barou…

– Que me voulez-vous ? bégaya faiblement le forgeron.

– La peau de Doumbouya. »

L'homme acquiesça du chef en signe d'obéissance. Wampoulo et Kratonga ricanèrent de voir Barou, épouvanté, les regarder s'approcher de lui, un poignard à la main. Ils allaient l'assassiner… Mais le dompteur :

« Navré, il faut que je te saigne. Rien qu'une égratignure. »

Alors il lui fit au mollet une entaille sur la morsure du serpent, puis pratiqua des scarifications sur le crâne rasé du forgeron, à l'endroit de la fontanelle. Sur les deux parties ainsi que dans les narines, il étendit une poudre médicamenteuse, laquelle ne tarda pas à le faire éternuer, à faire couler du sang violet du corps de l'homme, peu à peu vidé de tout venin, et sombrant sans résistance dans une torpeur, une extase terrifiée, seulement troublée par sa respiration sifflante et hoquetante.

« Je perds mon sang, chuchota-t-il, l'esprit englué d'une boue noire de douleur.

– Le forgeron a donc besoin de sang. Il devrait magnifiquement assassiner.

– Je le ferai dès que je pourrai.

– Sûr ?

– Oui, maîtres.

– Asseyez-vous.

– Oui, maîtres.

– Nous voudrions vous parler.

– Oui, maîtres.

– C'est capital.

– Oui, maîtres. »

Et il en fut ainsi.

Doumbouya offrit sa tête à Barou pour qu'il la rasât, et sa nuque aussi, où le couteau tremblant du forgeron s'enfonça, tranchant le fil des jours de l'homme « lui-même assassin de plus de six cents esclaves », à l'âge d'or où ce commerce sordide autorisait tous les crimes. Un encens pour le regretté négrier.

Or, chef-d'œuvre d'horreur : Saïf, pour « remercier » Barou, lui adressa une cartouchière dont ce dernier devait rajuster les courroies.

Le fils de Kassoumi et de Tambira, Raymond Spartacus Kassoumi, alors âgé de cinq ans, la porta en mains propres dans l'atelier du forgeron. Wampoulo, bientôt mandé pour chercher Raymond, et faire mine de régler à Barou le prix du sang, laissa choir, en cachette, une cartouche dans les cendres chaudes où s'enfonçaient les soufflets de forge – puis sortit avec l'enfant.

Avant même qu'ils n'arrivassent chez Saïf, à deux cents mètres de là, déchirant les soufflets, une détonation défonçait la poitrine de Barou, tué sur le coup. Une larme pour lui.

Le jour même, l'abbé Henry vint à Saïf, lequel, « malade », ne put le recevoir. Il revint le lendemain et le surlendemain encore – et ne fut reçu que le jour quinzième après ces événements, quand tout le monde s'accordait déjà à reconnaître que la cartouche qui manquait à la cartouchière au cuir fort lâche, avait été fatale au forgeron « combien inattentif, mais si estimé pourtant, de tous, à commencer par Saïf ». L'abbé, dont le témoin principal était mort, resta sans preuve. Nulle trace de l'or qui devait payer le crime, Wampoulo ayant repris en sortant, cet or.

Renard, Saïf, comme pour dire à l'abbé de se mêler de ses oignons, après avoir rappelé le fondement théologique des missions, montra que le mystère d'Israël réside dans le refus d'Israël d'accepter l'Évangile. Mais il ne s'agit pas, dit-il, de juger. Car l'Église, avec sa hiérarchie et ses credos, pourrait bien être rejetée comme hypocrite : les premiers arriveront les derniers.

Saïf épilogua quelque peu sur son ascendance juive, et sous-entendit avec ruse qu'« Israël était là pour appeler l'Église à la vigilance »…

Puis, s'assurant que l'abbé avait saisi, il se hâta de développer, brouillant les pistes :

« Vigilance sur la nécessité de la conversion individuelle : on parle à tort, s'enflamma-t-il, du rejet en masse. Il n'y a pas plus de rejet en masse qu'il n'y a d'adhésion en masse à Jésus-Christ. C'est essentiellement affaire individuelle. Se

méfier, indiqua-t-il, des expressions : rejet, conversion d’Israël ; ce sont des généralisations hâtives, sinon abusives.

« Vigilance également devant les dangers de l’Église de se prendre pour une fin.

« Vigilance enfin à l’endroit de l’idée du “reste”. Elle pourrait laisser supposer que la fidélité de l’homme joue un rôle dans la venue du royaume de Dieu. Non, Dieu agit seul dans Sa grâce. Mais ce “reste”, présent dans l’Ancien Testament, se retrouve dans le Nouveau Testament et dans l’Église. Il constitue un lien entre l’Ancien Testament et le Nouveau, marque leur unité et demeure l’élément unificateur entre l’Église pré-chrétienne et l’Église post-chrétienne.

« La mission, acheva Saïf, parmi le Nakem – fétichiste musulman et négro-juif – pose à l’Église la question toujours actuelle de sa raison d’être et de son existence. » *Alif lam !*

3

L’emmêlement de l’action missionnaire et de l’autorité indigène fut lourd de conséquences, et 1909 en fut l’année décisive.

Voici donc :

« Que sachent tous ceux qui verront cet instrument public donné par mandat et autorité de justice émanant du très puissant et très pieux Saïf ben Isaac El Héït, roi par sa sainte grâce, que l’an mil neuf cent neuf, le dix du mois d’avril de la présente année, dans cette cité de Tillabéri-Bentia, dans le palais de Sa Seigneurie royale, il fut ordonné par ledit seigneur à l’auditeur et proviseur, monsieur le gouverneur Vandame, en présence de moi-même, greffier, de lui faire passer le présent acte, avec la copie de l’enquête et de l’audition des témoins – qui eut lieu au sujet de la félonie ourdie contre elle par l’évêque Thomas de Saignac. Sa Seigneurie royale voulant que, dans le pays nakem, le gouverneur blanc, son frère, soit informé de la vérité, il donna l’ordre de faire passer le présent acte.

« Moi, Karim Bâ, tabellion public, interprète pour le gouverneur Notre Altesse ; nommé greffier par la suite de Sa Seigneurie royale Saïf ben Isaac El Héït, je transcrivis entièrement, mot à mot, ci-dessous :

« Acte et enquête que Sa Seigneurie royale fit adresser à l’auditeur et gouverneur M. Vandame, au sujet des agissements dirigés contre Sa Seigneurie royale par l’évêque Thomas de Saignac.

« An mil neuf cent huit, le dix du mois de juin de la précédente année, dans la cité de Tillabéri-Bentia, dans le palais de Sa Seigneurie royale. Il fut donc dit par Sa Seigneurie royale, en présence de toute la notabilité indigène, en présence de moi-même, greffier nommé ci-dessus, que soient interrogés certains témoins, et

qu'ils enquêtent sur la façon dont l'évêque Thomas de Saignac trahissait le pacte conclu entre le gouverneur, Notre Altesse, et Sa Seigneurie royale, en voulant faire enlever cette dernière, accaparer ses terres riches au profit de son diocèse, de l'évêché et des paroisses, en même temps que ledit évêque convertirait au christianisme tout le commun du peuple.

« Sa Seigneurie royale Saïf ben Isaac El Héït m'ordonna, à moi, Karim Bâ, greffier, de faire cet acte, et d'interroger tous les témoins auxquels Sa Seigneurie royale demanda de se présenter – à quoi il fut satisfait entièrement.

« Et j'écrivis ceci :

« Item. Kassoumi, serviteur de Sa Seigneurie, marié et père de famille, témoin ayant prêté serment sur les Saintes Écritures, sur lesquelles il a posé la main droite, et qui lui furent données par le docte Moïse ben Bez Toubaoui, reconnaît avoir vu, à plusieurs reprises, le sorcier Bourémi et l'évêque Thomas de Saignac en conversation. Le témoin affirme, par ailleurs, savoir qu'il y avait entre eux beaucoup de relations et d'amitié, parce qu'ils ne conversaient qu'en tête à tête. Mais il ajoute ne rien savoir d'autre. Cependant, le témoin déclare, sur la foi du serment qu'il avait prêté, avoir vu El Hadj Hassan, grand marabout, entrer dans l'église et parler avec l'évêque Thomas de Saignac : tant qu'ils étaient là, certifie le témoin, ils entraient dans la sacristie et fermaient les portes. Toutefois, précise le témoin, il ne savait pas, encore une fois, de quoi ils traitaient. Enfin, pour attestation de la vérité, il signa ici sa déposition enregistrée par moi, Karim Bâ, interprète et greffier.

« Item. Moïse ben Bez Toubaoui, témoin ayant prêté serment sur les Écritures, reconnaît que ledit évêque Thomas de Saignac l'avait appelé un jour que lui, témoin, passait à une portée d'arc de l'Église. L'évêque lui avait dit, à lui témoin, qu'il voulait l'entretenir en secret. Il demanda alors à Moïse ben Bez Toubaoui, docte de réputation notoire, de jurer, car il voulait, prétendait-il, lui confier un très grand secret. Le témoin affirme avoir discuté opiniâtrement avec lui, protestant qu'il ne jurerait pas, que l'évêque Thomas de Saignac pouvait parler, qu'il ne divulguerait rien de ce que l'autre lui avouerait.

« Et ledit évêque de Saignac le pria de nouveau de prêter serment ; le témoin alors jura de ne rien dire. Alors l'évêque lui murmura avoir décidé, en accord avec les autorités gouvernementales, d'enlever Sa Seigneurie royale Saïf ben Isaac El Héït, sous le prétexte de lui faire, accompagnant son fils qui étudierait en France, visiter l'Europe. L'évêque de Saignac avait dit au témoin Moïse ben Bez Toubaoui qu'il ne devait pas craindre d'accompagner Sa Seigneurie royale – de prétendre du moins l'accompagner – pour donner confiance à celle-ci ; et que la majeure partie des fidèles de Sa Seigneurie royale irait avec elle. Bien

entendu, on se chargerait du retour de ces derniers. Le témoin nie avoir répondu quoi que ce fût à l'évêque Thomas de Saignac.

« Et lorsque ledit évêque vit que le témoin ne lui répondait rien, il lui proposa de l'or, que le témoin refusa. Alors il fit venir El Hadj Hassan, puis le sorcier Bourémi, lesquels l'aviseraient de la manière dont le témoin devait agir. Mais le témoin affirme n'avoir rien voulu entendre, et être sorti de l'église. Et donc l'autre jour au matin, ledit évêque de Saignac les fit appeler, lui, témoin, et le marabout El Hadj Hassan, et leur lut que le président de la République française ordonnait que Saïf ben Isaac El Héït partît pour la côte Atlantique, d'où il s'embarquerait pour l'Europe et la France. De tels propos ne pouvaient être que pure hypocrisie, abus de faux, car il s'agissait de se débarrasser de Sa Seigneurie royale, et de confisquer partie ou totalité de ses terres au profit de l'Église.

« Item. Or quatre ans auparavant, au premier baptême chrétien que les missionnaires firent dans le Nakem, le jour de Pâques, trois avril mil neuf cent cinq, en présence de plus de huit cents hommes, domestiques, anciens vassaux de Sa Seigneurie royale Saïf ben Isaac El Héït, Sa Seigneurie royale leur avait envoyé ses grâces, et y joignit, selon l'usage, une donation de dix-huit lieues le long de ses champs, et de quatre lieues le long de ses vergers, pour témoigner de sa bonne volonté. Négligeant cette marque de consentement que Sa Seigneurie royale donnait, l'évêque de Saignac osa faire ce que des commerçants blancs lui conseillaient : amasser dans un acte solennel toutes les idoles des convertis. Mais on ne brûla de ces masques-idoles que les plus inexpressifs, les moins anciens. Or, des soldats – anciens serviteurs de Sa Seigneurie, recrutés en 1906 par Mangin, colonel des fantassins et cavaliers qu'il avait fait marcher jusqu'au Maroc – venus en France, eurent la surprise de constater que ces mêmes masques, ces mêmes idoles, étaient, non point brûlés à ce que prétendait l'évêque de Saignac, mais trafiqués, vendus à prix d'or aux antiquaires, collectionneurs, musées, boutiques. Le bénéfice en revenait à l'Église, laquelle se disait ruinée au Nakem par l'afflux des miséreux, leur grande indigence, et la modicité des crédits de l'Église, insuffisante à satisfaire tant de besoins.

« Item. Maints agents de Sa Seigneurie royale rapportent que l'évêque de Saignac aurait accusé Sa Seigneurie royale de ne favoriser la ruée du commun peuple vers le Christ, que pour acculer l'Église dans d'inextricables difficultés matérielles, et la discréditer habilement. Rien de l'attitude de Sa Seigneurie royale n'autorise pareille diffamation. La preuve en est que Sa Seigneurie portait une si grande attention à la mission de l'Église, que, constatant que certains de ses serviteurs raillaient et invectivaient les nouveaux convertis, n'avaient plus d'estime pour ceux-ci et voulaient même les poursuivre, faisant du tumulte

jusques aux portes de l’église, elle les aurait fait tuer, si le respect qu’elle avait pour Votre Majesté ne l’en avait empêchée, en même temps que le souci d’éviter de provoquer des troubles parmi le peuple, car les coupables étaient parmi certains principaux personnages du pays.

« Item. Cependant, après l’échec du complot de l’évêque de Saignac, Sa Seigneurie, qui avait voyagé dans le Gagol-Gosso, revint au bout de quinze jours, pour trouver que quinze de ses enfants, âgés de huit ans chacun, empoisonnés, mouraient, dysentériques. On nomma le sorcier Bourémi ; et pendant que l’on travaillait à amasser les preuves, le seizième enfant de Sa Seigneurie (âgé de huit ans également, Hassim, qui dormait un soir sur une des terrasses du palais) se trouva, quelque temps après, tout couvert de pustules purulentes : de pian – parce qu’un liquide mauvais avait été aspergé sur son corps durant son sommeil. Ayant contracté de grosses fièvres en plus de l’extrême lassitude née de son zèle de vouloir gagner son âme à Dieu, après deux aubes d’agonie, son sang se glaça dans ses veines ; et la mort, sans qu’il fût possible de l’arrêter, lui creva le cœur de ses mains, après l’avoir fait beaucoup souffrir. Un jet de sang lui jaillit du nez et de la bouche. Celui que la mort attaque si cruellement ne peut lui résister. De sorte que ce fils béni rendit son âme au Créateur, pour en recevoir la récompense de si glorieuses peines qu’il avait supportées pour Lui. Il fut tristement gardé, causant une grande perte et un grand chagrin chez tous ceux qui l’aimaient, et qui étaient avec lui.

« Et ce ne fut pas tout. Le prince Madoubo, fils aîné de Sa Seigneurie royale, et qui fut il y a huit ans l’invité de la France, au crépuscule du troisième jour, se trouva brusquement indisposé : son cœur battait très vite ; son corps devint brûlant ; son sang se troubla ; il changea de couleur ; il devint noir ; puis bleu, puis pâle, puis envahi des pustules fatales qui venaient d’emporter son frère cadet. Se présentant ce matin même au roi dans la cour du palais, il dit franchement : “Je comprends bien que l’on ne m’aime pas comme m’aime la Mort, comme m’aime mon père. Vous, il y a seulement huit ans, vous m’avez reconnu solennellement comme prince ; mon père m’a honoré de ce titre, et ensuite vous m’avez reconnu digne de sa gloire. Vous et mon père vous m’avez promis la royauté, sans que moi j’y prétende. Puisque vous voulez maintenant me l’enlever et me jeter à la mort, vous le pouvez, mais Dieu me suffit, et mon droit.”

« Cette brève harangue émut la Cour et la confondit à un tel point que l’origine du mal ne tarda pas à se vêtir du nom du sorcier Bourémi (mais il n’y avait nulle preuve tangible) et de celui de l’évêque de Saignac contre qui pesaient toutes les accusations, sans compter celles, par ailleurs, formulées par

les familles, d’avoir engrossé trois Négresses.

« Majesté, vous le voyez, les choses qui se passent ici, et les propriétés de ces choses sont innombrables, et il n’y a pas de patience à les supporter. Nous ne vous en disons que ce qui est de raison – et c’est que les pères de la Société de Jésus qui furent envoyés ici sont certainement vertueux, de bon exemple. S’ils n’ont pas été respectés autant à la fin qu’au début, c’est qu’ils avaient envié les terres de Sa Seigneurie, qu’ils avaient comploté contre elle, s’immisçant dans la vie politique indigène, dérobant masques et portes anciennes des cases les plus artistiquement décorées, et ce, sans scrupule.

« Outre cela, l’évêque de Saignac, étant en chaire, diffama les notables de Sa Seigneurie, les traitant d’exploitateurs, d’esclavagistes, d’hommes de peu de savoir, et, quand il descendit de la chaire, il a précisé : “Jusqu’ici, j’ai parlé, mais pas assez de Saïf ben Isaac El Héït, ce Juif ; maintenant, c’est de lui que je parle et que j’ai à parler.” Il a dit cela, étant sur la dernière marche et ayant la barrette sur la tête. Cela fâcha tout le monde de voir Sa Seigneurie royale ainsi nommée. Que Votre Altesse fasse témoigner ledit Kassoumi, sous la foi du serment : c’est un homme honnête, il ne peut nier la vérité.

« Voilà la principale cause du déplaisir que Sa Seigneurie ainsi que les notables, et bonne partie du peuple connaissent, qu’on ait manqué si publiquement de respect à Sa Seigneurie royale : car Dieu n’admet pas que soient diffamés des infidèles ni des Juifs, comme on le voit par Élie : parce que celui-ci avait consenti à ce que ses enfants déshonorent les tribus d’Israël, Dieu a permis qu’il meure subitement, et qu’expirent ses fils par le fer, et ses brus, en couches. Votre Altesse ne devrait pas non plus agréer cela. Et ce religieux aussi, en chaire même, nous dit de souhaiter qu’il plaise à Dieu que nous le fassions tuer là, et ne regretter qu’une chose, c’est que nous ne le fassions pas faire.

« Mêmement, ledit évêque de Saignac, étant dans le Goro Foto Zinko, parla avec le commandant, et poussa les religieux à ne pas venir ici. Et en fait, certains furent navrés de n’y pas venir. Ainsi, Votre Altesse devrait lui faire demander les lettres qu’il écrivit de Goro Foto Zinko, et le faire interroger sur ses intentions et ses raisons, et Votre Altesse verra qu’il en est comme nous le disons.

« Item. Un ami de Kassoumi, converti au christianisme, ledit Jean-Pierre Dogo, demanda audit évêque de Saignac : “Monseigneur, il faut que vous vous procuriez de l’argent. Voici que seize des enfants de Sa Seigneurie sont morts, et que l’aîné est gravement malade ; il serait juste qu’à un homme si puissant, on fît tant d’honneurs que toutes ses gens emportassent quelque chose de lui, car il n’a plus besoin d’autre chose que de votre appui, de votre aide. Il convient qu’il en soit ainsi.”

« L’évêque de Saignac répondit aussitôt : “Dogo, je n’ai pas un de ces centimes.” Dogo reprit bonnement : “Monseigneur, si vous n’en avez pas des siens, vous en avez beaucoup des vôtres, que vous avez amassé sur les terres qu’il a bien voulu vous céder ; vous avez sans cesse reçu de lui richesses et honneurs. – Dogo, c’est inutile ; je n’ai ni des siens ni des miens dont je puisse me souvenir ; d’ailleurs je ne suis pas banquier ; vous pouvez vous en tenir là.”

« Il arriva donc que l’argent manqua à celui qui avait tout possédé ; malgré l’aide personnelle de Votre Altesse, de votre épouse, de vos subordonnés blancs, les besoins de Sa Seigneurie royale ne purent être satisfaits, et, en dépit de tout, l’évêque Thomas de Saignac ne voulait rien entendre ; et les pauvres accourus de toutes parts, à travers le Nakem, au nombre d’au moins quarante mille six cents, présenter leurs condoléances, n’eurent rien que leur vaine attente. Ils avaient été trompés par l’usage ; car on a l’habitude de faire, à la mort des parents royaux, des distributions et de grandes aumônes.

« Que Votre Altesse nous veuille faire la grâce d’envoyer quelqu’un qui l’informe dans la vérité. Que la coopération, que la vie et l’état royal de Sa Seigneurie, son amitié pour Votre Altesse et la France, que la Grandeur du Très-Haut, par Sa bénigne clémence, vous aient toujours en leur sainte garde.

« En cette cité de Tillabéri-Bentia, le dixième jour du mois d’avril, an mil neuf cent neuf.

« Roi Saïf ben Isaac El Héït. »

Dans le courant de la même semaine – en même temps que les médicaments mandés à Saïf par Vandame arrivaient à Tillabéri-Bentia, sauvant ainsi Madoubo – se répandirent la nouvelle du départ de l’évêque de Saignac, la décision d’un traitement mensuel alloué à Saïf – outre un geste personnel de M. et de Mme Vandame – et enfin le bruit de la folie du sorcier Bourémi.

Des doutes s’élevèrent sur son innocence. La rumeur d’un crime crapuleux dont il aurait été l’instigateur contre la personne de Saïf (lequel l’en aurait puni), de jour en jour, se confirma. Saïf, plus que jamais, connut un regain de popularité, cependant que Bourémi, lui, brusquement, s’était vautré dans une débauche enragée.

Non qu’il violât quiconque ou s’enivrât, mais plutôt qu’il se livrât à une suite d’inconduites, d’inconséquences qui le salissaient. Il s’agissait, disait-on, de… d’actes de violence, de sadisme désœuvré, de sauvagerie : empoisonnements de puits privés ; voisins par lui rendus gravement malades au moyen d’élixirs à base

de sang d'homme et de pus de lépreux ; breuvages grâce auxquels il peuplait le quartier d'hystériques ; morts ordaliques ; propagation de maladies diverses, du pian et de la terrible peste noire ; dame mariée à un notable, avec laquelle il entretint jadis une liaison orageuse, qu'il avait sournoisement, par la suite, rendue épileptique, avant de la laisser se suicider.

Il se conduisait tel un révolté, un bretteur, accusant Saïf, cherchant querelle à tous, fidèle à ses caprices, aimant jusques à ses crises et leur permanence, en appréhendant surtout les variations, et, pour le seul plaisir de provoquer ou d'insulter – insultant.

Ceux qui pensaient le connaître voyaient en lui un idéaliste, illuminé, l'espace d'un éclair, par quelque immense idée sous le coup de laquelle il restait comme ébloui, souvent trop longtemps. Il ne parvenait pas, disait-on, à dominer son idée, y croyait fermement, passionnément, mais, dès lors, toute son existence ne devenait plus qu'une lente agonie sous la pierre qui l'avait à demi écrasé. Révolté ? Cynique ? Ignoble ? Mythe vivant d'une colère ambulante à la merci de sa légende névrosée ? Sorcier raté ? Non. Pas exclusivement. On lui trouva un autre qualificatif : celui de criminel en retraite.

La semaine dernière, en effet, sa femme fut sur le point d'aller à Saïf avouer et implorer pardon, elle tomba malade la veille de son départ. Puis mourut. Lui, continua à prétendre, délaissant sa seconde femme – qui fit enterrer la première –, que Saïf se livrait au trafic des esclaves, qu'il l'avait fait droguer, lui, Bourémi, par ses agents, par la horde de ses empoisonneurs, pour se venger, pour le rendre fou, le tuer à petit feu, l'assassiner ! Parce que Saïf voulait rester avec les Blancs, l'homme fort. Et l'on vit Bourémi criailler ces paroles, les hurler, les chanter de par les rues, arrêtant les passants, ne cessant de promener sur eux un regard délavé, comme s'il se fût méfié, à chaque seconde, des lois, des gens, de l'ordre, du monde conformiste. « Le monde et sa bêtise, je parie ! Avant de raisonner cet animal, il faut d'abord le lier ! Un simulateur ! Un dément que la méchanceté à force de hanter, habitait ! », persiflait à son passage quelque partisan de Saïf, dégoûté par Bourémi, par son regard aussi inexpressif que des huîtres entrouvertes. Bourémi s'en moquait ; cela lui était, criaillait-il, « extérieur », et il n'avait d'oreilles que pour « sa vérité » : à savoir que « Saïf était une crapule incendiaire, un trafiquant d'esclaves, faux chef, faux Nègre et faux Juif, l'assassin de Chevalier, et le meurtrier de combien d'autres !… »

« Dès que ma folie paraît, criait Bourémi, je ne suis plus homme, je suis être imaginaire. L'être du diable, c'est de n'être pas. S'il existait, ce ne serait qu'un pauvre diable… Ce qui rend un homme diabolique, c'est le fait qu'il ait perdu son âme. On guette, on sent venir l'événement tragique mais il n'est jamais

présent. Il en est de même de Saïf.

« Le sentiment du tragique est un sentiment sans prévision. On sent s'avancer le tragique qui se produit avant même qu'on puisse le savoir, à une vitesse infinie…

« Je me veux fou. C'est vrai, je suis né au fond d'un cimetière, et cent mille étoiles à ma naissance jaillirent de mes narines, éclaboussant la nuit de déchirures d'étincelles. Je… haaa, Saïf !… J'ai froid et je tremble et mes dents claquent ? Non, même pas ! J'ai perdu toutes mes dents au cours du long combat où la vie m'a terrassé, et j'offre à l'azur le rire idiot de mes gencives minées par la carie de vingt siècles d'Histoire. Depuis longtemps déjà, j'ai voulu parler, mais les guerres, les ruptures, les traités, les tensions politiques entre tous pays m'ont retenu et voilà qu'aujourd'hui je parle et le silence s'étonne qu'après tant de siècles d'inhumanité galopante j'arrive à garder quelque espoir… Mais, d'ailleurs, qui dit à ces silences, à ces hommes, à ces créatures, à toute cette existence qui m'enrobe et d'où je m'arracherai ! qui leur dit à ces mégots d'humanité de quatre sous que je parle pour prendre parti peut-être que tout simplement je parle, car le silence est à la longue insupportable… Nul ici ne voit Saïf en mes paroles, mais quand vous tous saurez voir, l'écho de la mer aux vagues en vous houleuses et lasses pourtant, en flux de fluides pierreries le long de vos joues croulées, sourdra de vos yeux mal lavés, et vous pleurerez – pleurerez mes frères. Mais suffit.

« Ouverts !

« J'ai dit : ouverts !

« Ouverts, mes yeux !

« J'ai la nuque lourde… Je ne sais si vous m'avez compris mais c'est beau une folie, c'est un merveilleux alibi, c'est doux et terrible, vous jouez, vous vous *rendez compte* et brusquement hurlez ! J'ai le droit de devenir fou, qui m'en empêche ? Je n'ai ni père ni mère ni dieu ni diable. Contre Saïf je choisis la folie, d'autres appellent ça être quelqu'un de spécial, d'original et si mon originalité à moi c'est ma folie hein ? »

Et le sorcier bramait des paroles philosophantes sur la misère de la condition humaine, hélait des auditeurs, mendiait, suppliait qu'on l'écoutât, la voix hérissée de colère et les lèvres embouteillées de mots terribles, crachant en tumulte qu'il en avait assez des diffamations dont on le souillait, qu'il avait « certes tué plus de cent vingt innocents », mais que c'étaient des « accidents ». *Puisque* quelque chose en lui l'a révolté, saisi, torturé, fait griffer et jurer et hurler et se débattre, pestant que c'étaient des accidents. Des accidents ! Des

accidents ! Des accid… Qu’on lui fiche la paix ! Mais qu’on le laisse donc ! Tranquille ! Il veut être tranquille… Ce n’étaient que des accidents ! hurlait-il, visage terreux tiré et terrifié. Saïf ? Ses enfants ?… Leur mort ? Il n’avait pas perdu la tête… Mais enfin, puisqu’on le trouvait agité, ayant dit toute la vérité, marchant, ici, là, revenant sur ses pas, avec ce pas de fuite qu’il reprenait soudain, c’est que les lieux l’épouvantaient, l’horrifiaient, qu’il criait, qu’il voulait en finir, mais que par comme diablerie, *par diablerie*, il revenait tremblant et hagard invectiver, insulter la félonie de Saïf. Quoi ? Le gouverneur la sait, la vérité ! Ils n’avaient pas de preuves. On a interrogé des témoins. Il n’a pas voulu tuer Saïf ! Il était donc innocent !… Il la proclamait son innocence !… Saïf a renversé le verre soudain… et le chat… ses enfants sont morts parce que le chat avait bu peut-être, ou qu’une seconde d’inattention… On n’avait pas de preuves ! Il était innocent ! On a entendu les gémissements des pleureuses monter du palais de Saïf endeuillé et voilà tout ! Mais qu’on le laisse donc tranquille ! Il y a bien des accidents qui…

« Des accidents ?

– Ou des coups du sort ! Attendez ! Écoutez-moi ! Il faut que je vous dise ! Que je vous explique… »

Mais Bourémi n’expliquait rien du tout, car tous fuyaient. Cependant, un courant d’opinion avait commencé à naître parmi les autorités françaises, puis une partie du public, troublés par les divagations de Bourémi, qui n’étaient pas toutes, semblait-il, sans fondement. Peut-être. Un acte du sorcier acheva de ruiner le maigre crédit nouvellement accordé à ces propos, le faisant exécrer de tous.

En rentrant chez lui, en effet, Bourémi, bavant de colère et d’épuisement, trouva sa seconde et dernière femme Bintou. Il devait avoir une expression terrible, car, lorsque Bintou lui demanda de se corriger pour honorer son enfant, il jappa :

« Quoi ?

– Ton enfant !

– Qui ? Qui ! Moi ? Moi ?

– Toi.

– Moi ?

– C’est notre enfant, grâce au Ciel… notre enfant, répète-t-elle, touchant son ventre d’une paume fiévreuse et prudente, posée bien à plat. Il vit, mon amour ; il vit, Bourémi, je le sens, là, qui remue, notre… notre bébé, Bourémi… Notre bébé… respecte-le… Les voisins…

– Hein, quoi ? Un bébé ! tu es enceinte de ce serpent ? Haha, voilà donc

pourquoi depuis quelque temps tu es tout enflée, que tu portes des vêtements amples ! Et moi qui croyais à un caprice, à un embonpoint ! Tu voulais le dissimuler, hein, ce marmot, cet avorton ?

– Bourémi ! Non, non ! Non ! Ne fais pas ça ! Pas ça, Bourémi ! Bourémi ! Bourémi ! non ! ah ! ââââ… »

Un, deux, trois, sept coups de pied au ventre. Sept coups de pied que cette brute lui avait envoyés ! De plein fouet. C'est peu, disait-il. Il lui en aurait donné cent. Gratis. Mais elle ne bougeait plus déjà, et serait morte, si des voisins n'avaient ceinturé le mari. La colère flamba aussitôt autour de la case du sorcier, et tout le quartier, ameuté soudain, insulta Bourémi, le saisit, l'agrippa, l'éleva au-dessus des foules, le lança dans les airs – le laissant se fracasser contre terre tel un sac de pâte molle. Puis ils recommencèrent par trois fois, mais l'homme, soudain raidi, tapa la terre, s'étrangla en insultes, menaçant de tuer, prit enfin la fuite, poursuivi par ses justiciers : et, fou pour de bon cette fois, se jeta dans le fleuve Yamé. Un cri, des interpellations, une houleuse horreur écrasèrent la foule, car, déchiquetant d'un claquement puissant de leur queue le sorcier, immédiatement fendu en deux, trois crocodiles le happèrent.

Le lendemain, la femme de Bourémi mourait en couches, donnant le jour à un prématuré, lequel ne pesait qu'un kilogramme, et fut baptisé David Bourémi. Magnanime et politique, Saïf l'adopta. Un hymne pour lui. *Al hamdoulilaï rabbi alamin !*

4

C’était un an et trois mois plus tard – 13 juillet 1910. Arrivés depuis cinq jours au Nakem, trois étrangers, une famille d’Allemands – Fritz Shrobénius, sa femme Hildegaard, leur fille Sonia – quittant bientôt Vandame à Krébbi-Katséna, se rendirent en camionnette à Tillabéri-Bentia, encombrés de malles et caisses, pantalons bouffants, chemises courtes et casques coloniaux, fusils en bandoulière.

Lorsque ses agents, puis les émissaires du gouvernement apprirent à Saïf que ces explorateurs-touristes étaient ethnologues et voulaient acheter trois tonnes de vieux bois à prix d’or, amassant masques nègres à profusion, il leur fit un splendide accueil.

Il dépêcha, à mi-chemin de Tillabéri-Bentia, sur la route du palais, le docte Moïse ben Bez Toubaoui qui chevaucha à leur rencontre, accompagné de nombreuses gens. À l’heure de leur entrée dans la ville, à une lieue de celle-ci, il se présenta aux étrangers roulant au pas de marche, trois délégations indigènes à cheval, suivies d’une plus grande troupe de griots et de domestiques.

Elles arrivaient, somptueuses, en détachements harnachés d’or, de cuir et d’airain, à grands fracas de timbales, de cornes et autres instruments sonores – caracolant en file, et de telle façon qu’ils semblaient évoluer dans l’ordre des processions de jadis – fêtant les victoires guerrières. Trois ou quatre groupes de piétons psalmodiaient des versets, et la masse du chœur leur répondait ; puis, de temps à autre, tous poussaient des cris qui semblaient percer l’air, meublé des paroles d’élogieuses litanies à l’adresse du gouverneur, de Sa Seigneurie royale Saïf ben Isaac El Héït ou encore des étrangers allemands, « pour les exploits dont ils avaient honoré le Nakem ».

Tous les hommes de Saïf firent le chemin du retour dans l’ordre où ils étaient

partis.

Arrivés au palais, Fritz, Hildegaard, puis Sonia, quittant la camionnette, s’avancèrent devant Saïf, qui les attendait dans la grande cour des Acacias. Ce lieu était si noir de monde qu’à grand-peine ils purent se frayer un chemin.

Trônant à côté du prince Madoubo, son père, sur une estrade très haute, de partout on pouvait le voir. Son siège, fait d’or et d’ivoire, et de quelques pièces de bois fort bien ouvragées, à la façon du pays, s’harmonisait avec son splendide boubou de velours ocre, veiné de lamelles d’argent sous lesquelles transparaissait la blouse, pièce de damas. Sur sa tête, une couronne d’or finement ciselé ; et, telles celles de son fils, ses mains maniaient nonchalamment un éventail oriental, aux bigarrures de nacre. Un pantalon et des babouches mauresques parachevaient cet habillement.

Arrivé auprès de Saïf, Fritz Shrobénius fit une révérence, imité de sa femme et de sa fille ; les personnages royaux leur rendirent le salut, leur offrant en bienvenue la gorgée d’eau traditionnelle. Puis on les pria de s’asseoir.

Ces courtoisies d’arrivée terminées, l’ethnologue, en présence du peuple attentif, exposa – Karim Bâ avait été son interprète – le but de sa visite ; bientôt il tira sur la portière de la camionnette, et un domestique sortit diverses pièces de tissus, l’ethnologue montrant, avec force révérence et respect, pièces d’argent, monnaie courante, habits, joyaux. D’un geste magnifique, Saïf ordonna que cessât cet inventaire, pressant le docte Moïse ben Bez Toubaoui de distribuer au peuple les biens ci-devant étalés. Et la foule à genoux baisa la terre dans un délire de fidèle gratitude – laissant la prière lui couler entre la lèvre – litanie frémissant en paroles mourantes, qui se ranimaient par moments comme la flamme d’un incendie presque éteint.

Cependant, Saïf, plus populaire que jamais, se faisait de nouveau montrer, loin de la négraille, en présence de ses femmes et des gentilshommes les plus estimés, le restant des objets – très lentement cette fois.

Shrobénius offrait, outre nombreuses gracieusetés destinées aux épouses de notables, deux kilogrammes d’or en barres à Sa Seigneurie royale. Le marché fut conclu.

Dès le lendemain, l’ethnologue transcrivit les dires d’informateurs mandés par Saïf ; sa femme, à petits pas, marchait continuellement dans les couloirs, harcelant Karim Bâ de questions interminables. Elle s’était flanquée de sa fille et de Madoubo, qui parla de quantité de symboles, tout autant que son père, lequel ne cessa de moissonner, huit jours durant, des mythes. « La nuit de la civilisation nakem et celle de l’Histoire africaine, serinait le prince, avaient pour cause un vent funeste, émané de la volonté du Très-Haut. »

Saïf, approuvant du chef, gardait l'air grave. Les idées, dès lors, emplirent la cervelle de Shrobénius, et tous, vendant de la spiritualité au mètre, se promenaient, sourcil inquiet, dans la cour des Acacias où Hildegaard prenait des clichés – sèche, haute sur jambes : petits échassiers en croissance – marchant sur les talons de l'ethnologue, grand, gros, bel Allemand, avec des favoris roux, le teint fleuri, l'œil bleu, tendre et sérieux, le ventre apparent déjà, *wèrèguè wèrèguè* !

Saïf fabula et l'interprète traduisit, Madoubo répéta en français, raffinant les subtilités qui faisaient le bonheur de Shrobénius, écrevisse humaine frappée de la manie tâtonnante de vouloir ressusciter, sous couleur d'autonomie culturelle, un univers africain qui ne correspondait à plus rien de vivant ; habillé avec une élégance tapageuse de colon en fête, riant souvent, il voulait trouver un sens métaphysique à tout, jusques à la forme de l'arbre à palabres où devisaient les notables. Gesticulant à tout propos, il étalait son « amitié » pour l'Afrique et son savoir orageux avec une assurance de bachelier repêché. Il considérait que la vie africaine était art pur, symbolisme effroyablement religieux, civilisation jadis grandiose – hélas victime des vicissitudes de l'homme blanc – puis, sitôt qu'il lui fallait constater l'aridité spirituelle de certaines manifestations de la vie sociale, il tombait dans une sorte de somnolence hébétée, étant même incapable de tristesse. À court d'inspiration, accompagné de Sonia, il se consolait en allant au Yamé en camionnette, filmer hippopotames et caïmans. Là, à l'affût, il les attendait durant les chaudes heures de la sieste, bientôt relayé par sa fille, opulente blondine de vingt ans, belle, dents au vent, et qui faisait penser, cachée aux aguets parmi les herbes hautes et la verdure, avec sa fraîcheur exquise, son long cou blanc, ses yeux verts en amande, ses cils bleus passés au rimmel, ses lèvres roses et fermes, aux couleurs délicates des écailles nacrées, rares, des poissons sillonnant les profondeurs inconnues du Yamé.

Madoubo venait souvent lui tenir compagnie, adossé à la camionnette, écoutant la musique lente de son phonographe, ou murmurant pourquoi l'île des Zobos du Yamé était intéressante pour les pièces d'art ancien, comment ces pièces avaient été conservées, à quelles époques elles remontaient environ : et il inventait comme s'il eût assisté à tout ce qu'il racontait.

Sonia avait une manière si drôle de mettre en confiance, de se jeter à la besogne, de ne cesser de prendre des notes pour interpréter, deviner et se faire

comprendre, de sourire, de dire *ya* ou *nein* entre ses phrases saupoudrées de germanismes, que Madoubo serait resté un temps infini à l'écouter et à la regarder.

Un jour qu'ils se promenaient, pas à pas, à l'écart du palais, suivis à leur insu de Sankolo, tout à coup elle murmura : « Vous êtes très gentil. »

Ses grands yeux brillaient comme deux lampes très douces ; un sourire tout lumière écartait ses lèvres, et le fils de Saïf fut agacé de désir.

Ils descendaient, marchant lentement, vers les berges ombreuses du Yamé, puis, bientôt, distinguaient, qui avait mugi, le bruit léger, singulier, continu, de l'onde courant vers la rive avec une prodigieuse célérité – glissant, miaulant, se soulevant, japant, s'allongeant enfin comme une tache démesurée.

Ils restèrent à deviser, longtemps, la main dans la main, regardant, entre les troncs d'arbres morts, charriés par le Yamé, l'eau jaune du fleuve, qui s'épaississait, tournait, semblait bouillonner, jouer sur les débris à fleur d'eau, où s'ébrouaient des hippopotames en ébriété.

Sonia s'était blottie contre l'épaule de Madoubo – et la douceur du silence leur était délicieuse tel un baiser.

Appel d'étrangeté ? de jeunesse ? de jouissance ? Les jeunes gens, sans savoir, sans comprendre, se baisèrent à pleine bouche leurs dents dures à la saveur d'algues douces, longuement – et si langoureuse était leur fièvre…

Ils ne se disaient rien et restaient l'un en face de l'autre, la tête baissée, le regard indécis, comme perdus en une difficile méditation, sentant du nouveau dans l'air, respirant de l'invisible – avertissement mystérieux qui les prévint de leurs intentions secrètes, les paralysait dans une sorte d'ardeur frémissante, de soulèvement –, en cette brusque tension qui court au bout des doigts, surexcite à les exaspérer toutes les facultés de sensation physique, jusqu'à cet innommable besoin de commettre des sottises.

Enfin, n'y tenant plus, et cherchant un lieu écarté, sûr, les deux jeunes gens se mirent en marche.

Sonia avait pris les devants, et courait vers le talus du Yamé.

« C'est loin encore ? demanda Madoubo.

– C'est la camionnette, là-bas.

– Ça ne va pas pour nous.

– Oh ! vous verrez, c'est très grand. Hier encore à l'affût, j'y filmais des hippopotames. »

Elle ouvrit vivement la portière, grimpa sur le siège arrière, bousculant quelques objets. Sa voix douce appela de l'intérieur de l'auto :

« Venez donc. »

Madoubo promena un regard circulaire et ne vit pas Sankolo s'aplatir parmi les roseaux. Il entra, posant résolument ses mains sur le corsage de la femme, dont les lèvres s'entrouvrirent sous les siennes.

« Une seconde. Ma jupe. »

Lorsqu'il la lâcha, elle ne fit que se pencher pour saisir le bas de sa jupe, et la fit passer par-dessus sa tête. Le jupon de Sonia évoquait le *rhim*, mais le col du rhim n'a pas les colliers qui ornent le sien. Elle se figea sur place, le dévisageait, tout à la fois fière et effrayée.

Son soutien-gorge et ses frou-frous, du tissu le plus fin, aussi lisse que la soie, apparaissaient en bandes suaves au-dessus du corps.

« Vous voulez que j'ôte mes bas et mon corset, ou bien… est-ce que ça vous excite… »

Il acquiesça. Un phonographe jouait en sourdine une musique. La femme a les mains jointes devant la tache de ses cuisses, et tout son corps se balance doucement au rythme des ondes. Ses seins opulents se trémoussant au même rythme, spectacle qui rendrait de la vigueur au plus mutilé.

« C'est extraordinaire, cette musique, fit-elle, au bord de l'extase.

– C'est… espagnol, répondit Madoubo.

– C'est fonctionnel ? questionna la femme, intéressée.

– J'ai l'impression que ce doit être fait pour faire l'amour, au rythme des guitares.

– Excellente idée, acquiesça Sonia avec une sincérité passionnée. »

Rampant à moins de vingt mètres, Sankolo vit la femme exécuter un demi-tour lent et suggestif, les bras au-dessus de la tête, et frappant dans ses mains à la cadence des guitares.

« Mais dites donc, entendit-il jeter d'une voix impatiente. Quel genre de type êtes-vous ? »

En une enjambée, Madoubo la trouva à portée de main, et sa main ne se priva pas.

Sankolo sentit sur son visage la caresse humide du Yamé. Battement de son cœur harcelé comme une boussole affolée. Des gémissements fusèrent de la camionnette. Ils s'embrassaient. Brusquement Sankolo voulut courir se jeter sur la femme. Mais une douleur hébétée le rivait à sa place. Il vit Madoubo renifler, étriller, happer d'une lèvre gourmande et nerveuse, triturer, fouiller du bout de sa

langue, du bout de ses doigts, les seins de Sonia. Elle se tenait dans une étrange immobilité. Allongée. La tête droite. Les sourcils légèrement froncés et plongés dans le même engourdissement. Elle caressait l'homme. Sankolo voulut avancer un bras hésitant. Son bras, ses doigts, refusèrent d'obéir. Brutalement, il se déplaça de côté, de manière à suivre dans le rétroviseur l'enlacement du couple. Il tira sur la corde de son *touba*, et immédiatement fut dévêtu. Il s'étendit sur son boubou, et, les yeux exorbités de désir et d'angoisse, devant les splendeurs de la chair de Sonia, empoigna ses propres seins, ses lèvres, se renversa sur son propre corps, yeux rivés sur l'accouplement. Un rire de gorge, chaud et sensuel, qui l'enivrait, faisait haleter ses flancs nerveusement empêtrés dans le boubou de coton, qu'il déchira. Soudain, il eut un ricanement, et, crachant dans sa paume droite puis se saisissant de sa verge pointée vers le couple :

« Jamais je n'ai connu ça ! Je ferai souffrir mon ventre, je veux aimer à plein. Dis, ma verge, as-tu vu les deux tourterelles blanches dans ce pigeonnier. Tiens, entre dedans, vois miroiter contre toi ce petit trésor boisé en haut de la frise de ces jambes blanches. Viens, happe de tes bonnes lèvres gourmandes l'arc tendu de leur bosquet blond parfumé et touffu, où tu dors, mon trésor. Encore ! haletait-il se cabrant dans les airs. Oh ! encore, je t'en supplie, embrasse là ! Bécote, lèche, foudre qui foudroie mes entrailles et révèle l'auréole de mon ventre. Tiens mes doudounes, tu les aimes, mon petit mongoli. Continue… là… oui, là, goûte à sa chair réelle, fais-moi vomir les délices de son orgasme. Ça te plaît, dis. Tu veux bien, n'est-ce pas ? »

Et il ronronnait sous ses propres caresses, se lovant en tous sens, frottant ses jambes l'une contre l'autre – et toute sa chair vibrait comme la corde d'une harpe adroitement pincée, joliment caressée. Il n'était que plaisir lancinant, laissait courir, gambader ses doigts sur le petit lutin bandeur et querelleur de sa verge, accueillant sur ses doigts une rosée chaude et abondante qui le fit râler et gémir de plaisir, en un superbe tohu-bohu de toute sa jouissance. Puis il lécha de sa langue râpeuse sa main, enduisant ensuite son corps de salive, regardant dans le rétroviseur les lèvres sanglantes de la vulve. Il se mit doucement à sangloter…

Il sentit derrière lui une présence. Il se retourna : Awa, sa fiancée, l'observait.

Sankolo abaissa les yeux vers elle. Il sut immédiatement que la femme l'exécrait. Tendant toutes ses forces pour faire mal, il ferma ses oreilles à tous les bruits inutiles, à la respiration du couple qui s'enlaçait dans la camionnette, à la goutte de salive qui chuintait au coin de sa bouche – riva son regard sur celui de sa fiancée, afin de s'imprégner de toute cette jalousie haineuse.

La courtisane se détachait sur le Yamé houleux, d'où volaient, en banderoles blanches, les cigognes ; il la savait désorientée, désespérée – qu'elle avait besoin

de lui – qu'il allait faire souffrir.

Elle le regardait avec horreur, lui, le premier des hommes qu'elle sentait agoniser en elle. Un petit souffle s'étrangla dans la gorge d'Awa. Geste hideux et banal, il appuya son pouce sur sa verge, qu'il secoua agressivement. Puis il se leva, nu.

Ce fut une grande fraîcheur dans son corps, la sensation que quelque chose valsait dans ses narines, le goût du sang contre sa gorge qui s'enflait d'air sec.

Sankolo ne sut jamais qu'il avait ricané en dépit de son asphyxie ; mais, parce que son cœur battait jusque sous ses paupières et qu'elle allait mourir, la conscience lui revint une fraction de seconde, comme si son cerveau eût été un miroir fracassé, captant une lumière fugitive. Sa résolution gicla sous la forme d'une douleur intolérable. Comme s'il devait accoucher de cette douleur telle la mère de son enfant, il émit un sanglot. Puis, brusquement, faisant un pas, il se délivra de l'effort et suivit son enfant dans une solitude désolée.

Il frappa Awa à la joue, d'un coup léger. Les mains de sa fiancée se levèrent en défense. Aussitôt il cogna en pleine bouche, tout en regardant ailleurs, d'un seul œil, le couple qui s'ébattait dans la camionnette. Cela lui donnait un air de détachement terrible, comme s'il n'avait besoin, pour détruire Awa, que d'une moitié de volonté.

Il continua d'envoyer ses coups, à la volée, absent – moins déterminé à administrer une correction qu'à faire couler du sang et infliger de la souffrance. Les mains d'Awa lui étaient inutiles ; elle ne tentait pas de rendre les coups, elle l'aimait, torturée par l'horreur et l'avilissement de cette lutte physique. Un poing s'assena sur le nez de la femme, qui la fit s'écrouler. Elle ne disait mot, pensant avec désespoir : « Il s'arrêtera, il m'aime, il ne veut pas d'un meurtre. »

Sankolo attendit qu'elle se fût relevée, et, avec un sourire sardonique, se caressa le sexe. La femme lui fonça dans le ventre. Il chancela – souche noire – dans la boue et la crotte des oiseaux de la rive. Une voix gémissante se tut, tandis que Sankolo luttait pour retrouver l'usage de la fureur. Non qu'il eût reconnu cette voix : ce n'était pas plus la voix de sa fiancée que celle de n'importe quelle femme s'éternisant en un désespoir, une souffrance et un reproche infinis.

« Non !… Non… » murmura Awa.

Il frappa à la nuque, enfonçant la vase dans la bouche d'Awa, cognant toujours. La femme essaya de crier. Sankolo écouta. Ce n'était qu'un grognement sourd, qui ne lui donna nulle satisfaction. L'autre pleurait ; la douleur était un rapace affermissant frénétiquement son vol, et qui volette d'une veine à l'autre, dans le corps qui l'emprisonne. Awa ouvrit la bouche comme pour laisser l'oiseau s'en échapper, elle l'ouvrit toute grande, mais les serres

raclaient ses boyaux, les y retournaient, meurtries, blessées, jamais lasses.

« Si je pouvais m'évanouir, pensa-t-elle, si je pouvais crier. » Et sa main griffait le petit filet d'eau noire qui s'écoulait vers le Yamé, avec du sang qui s'y mêlait, épais, violâtre.

L'oiseau cessa de tournoyer dans son cerveau ; il s'était résigné, restant blotti dans un coin de sa prison. Les mots que disait Sankolo, lentement, dans cette douleur, dégouttaient. Elle sentait chacun d'eux quitter les lèvres de l'homme, et son corps se crispait de terreur dans l'attente du son qui la transpercerait comme une sagaie, à la racine du crâne. Quand Sankolo s'approcha, l'oiseau se réveilla ; les murailles du cerveau d'Awa vibrèrent, et le léger contact du souffle de son amant la brûla comme du fumier sur une plaie ouverte.

Sankolo saisit Awa à la gorge. Son couteau tournoya, qu'il planta deux fois dans le sein gauche, dégagea de haut en bas dans le ventre. Brusquement expulsées, des viscères rosâtres craquelèrent. Il ne sut même pas si la femme avait hurlé. Il lécha la lame. Rangea l'arme à son ceinturon. Recouvrit le cadavre d'un mur de boue.

Une silhouette s'enfonça dans la savane : Kassoumi, qui revenait de sous son bananier, et qui avait tout vu. *Alif minptjè !*

5

Dénoncé par Kassoumi, renié par les notables, emprisonné par Vandame, Sankolo fut banni par Saïf, qui, habile idéologue (par haine du scandale occasionné par le meurtre d'Awa), rehaussa le cours de la spéculation sur la bourse de l'art nègre, fabulant, à la sauce de la tradition et de ses « valeurs humaines », une cuisine d'art symbolique, religieux, pur, qu'il exporta à Vandame, lequel la rapporta à ses correspondants, lesquels (Dieu bénisse leur innocence) la colportèrent aux curieux, touristes, étrangers, colons, ethnologues, sociologues affluant en masse au Nakem. Trêve de redondances inféconde et anachroniques, voilà l'art nègre baptisé « esthétique » et marchandé – *oye !* – dans l'univers imaginaire des « échanges vivifiants » !

« Bien souvent, inventa Saïf, les outils qui servent à sculpter le masque ont reçu, par septante-sept fois, la bénédiction du prêtre se flagellant jusqu'au jour troisième à dater de l'an septième du choix de l'arbre abattu, lors d'expressions révélant la conception du monde. »

« La plante, poursuivait Shrobénius, germe, porte son fruit, meurt, et renaît quand la semence germe. La lune se lève, croît jusqu'à être pleine, pâlit, décroît et disparaît, pour reparaître à nouveau. Le destin de l'homme, tout ainsi que celui de l'art nègre, n'est pas différent : comme la graine et l'astre, le jeu symbolique de cet art est dévoré par la terre et renaît, sanctifié – doué maintenant de la force nécessaire à l'accomplissement – sur les hauteurs sublimes du drame et de la tragédie du jeu cosmique des astres. » L'art nègre se forgeait ses lettres de noblesse au folklore de la spiritualité mercantiliste, *oye oye oye*…

Mais l'audience du Tout-Puissant est infinie, qui, comblant les vœux de tout ce monde, souffla à Shrobénius l'intuition lunatiquement géniale de clamer, parlant du Nakem, de sa civilisation et de son passé : « Mais ces gens sont

policés, civilisés jusqu'aux os ! Partout, avenues larges, calmes, paisibles, où l'on respire la grandeur d'un peuple, son génie humain… Il a fallu que l'impérialisme blanc s'infiltrât là, avec sa violence, son matérialisme colonisateur, pour que ce peuple si civilisé, brusquement dégringolât à l'état sauvage, se vît taxé de cannibalisme, de primitivisme, alors qu'au contraire – témoin : la splendeur de son art –, la grandeur des empires du Moyen Âge constituait le visage vrai de l'Afrique, sage, belle, riche, ordonnée, non violente et puissante tout autant qu'humaniste – berceau même de la civilisation égyptienne. »

Salivant ainsi, Shrobénius, de retour au bercail, en tira un double profit : d'une part, il mystifia son pays, qui, enchanté, le jucha sur une haute chair sorbonicale, et, d'autre part, il exploita la sentimentalité négrillarde – par trop heureuse de s'entendre dire par un Blanc que « l'Afrique était ventre du monde et berceau de civilisation ».

La négraille offrit par tonnes, conséquemment et gratis, masques et trésors artistiques aux acolytes de la « shrobéniusologie ». Ah… Seigneur, une larme pour la mentalité si célèbrement bon enfant de la négraille ! Seigneur… par pitié !… *Makari ! makari !*

Sécrétant son propre mythe, Shrobénius se fit génial mais désinvolte, malicieux mais pessimiste, soucieux de sa publicité – mais se gaussant d'une société qui lui avait tout donné.

Ce marchand-confectionneur d'idéologie prit alors des allures de sphinx pour imposer ses rébus, justifier ses revirements passés et ses boutades. De même, ethnologue rusé, avec la collection achetée à Saïf et celles que ses disciples avaient ramenées gratuitement du Nakem, il vendit plus de mille trois cents pièces aux tiroirs-caisses suivants : musée de l'Homme à Paris ; Musées de Londres, de Bâle, de Munich, de Hambourg, de New York – louant des centaines d'autres pièces pour divers droits : de reproduction, d'exposition, etc. « On parle d'univers de telle ou telle ethnie nakem, pérorait-il dans le château que l'art nègre lui avait rapporté. L'univers du Nakem, c'est un décor familier, le paysage intime que le peuple porte constamment en lui, où il se trouve, où il se retrempe. Ainsi, l'artiste nakem n'a point d'univers. Ou, plutôt, son univers, c'est une vaste solitude ; non : une suite de solitudes… »

À peine faisait-on remarquer la contradiction de ladite solitude et l'affirmation de la religiosité cosmologique des symboles dont Fritz pétrissait l'artiste noir, que l'ethnologue laissait entendre que « l'on n'avait pas saisi son intention », se hâtant, d'ailleurs, de la faire changer de forme…

Une école africaniste ainsi accrochée aux nues du symbolisme magico-religieux, cosmologique et mythique, était née : tant et si bien que durant trois ans, des hommes – et quels hommes ! : des fantoches, des aventuriers, des apprentis banquiers, des politiciens, des voyageurs, des conspirateurs, des chercheurs – « scientifiques », dit-on, en vérité sentinelles asservies, montant la garde devant le monument « shrobéniusologique » du pseudo-symbolisme nègre, accoururent au Nakem.

Déjà, l'acquisition des masques anciens était devenue problématique depuis que Shrobénius et les missionnaires connurent le bonheur d'en acquérir en quantité. Saïf donc – et la pratique est courante de nos jours encore – fit enterrer des quintaux de masques hâtivement exécutés à la ressemblance des originaux, les engloutissant dans des mares, marais, étangs, marécages, lacs, limons – quitte à les exhumer quelque temps après, les vendant aux curieux et profanes à prix d'or. Ils étaient, ces masques, vieux de trois ans, *chargés*, disait-on, *du poids de quatre siècles de civilisation.* Et l'on arguait, devant la crédulité de l'acheteur, les injures du temps, les vers mauvais qui avaient rongé ces chefs-d'œuvre en péril depuis un temps ô combien immémorial, témoin : le mauvais état préfabriqué des statuettes. *Alif lam ! Amba, koubo oumo agoum.*

6

Il y a deux jours – *ouassalam !* – Sankolo est sorti de prison. Il n'avait revu Saïf depuis trois ans. Il a retrouvé en ce premier jour de février de l'an de grâce 1913 le docte Moïse ben Bez Toubaoui, qu'il a salué avec l'innocence de la bête sauvage et la placidité de l'arbre. Sankolo le sait maintenant, Saïf a choisi la plus belle part : il fait retraite dans son palais, dont il lui défend l'entrée.

Sankolo, Kratonga, Wampoulo ont renoué, parlé. Ils se sont reconnus à ces haltes de silence, si précieuses, que connaissent les fervents de la brousse.

Pendant une semaine, ils ont emprunté le même sentier en zig-zag, qui longe le Yamé, tailladant l'arène encombrée d'éclats de pierres, où serpentent de rares filets d'eau. Bouleversement du ciel – chaud d'exhalaisons sulfureuses, et sous lequel les trois corps, mordus de soleil, allaient, devisant.

… Et puis un jour, au petit matin, Sankolo mourut. On l'enterra le soir venu.

Les masses humaines grouillent. Et cent serfs moururent au petit matin, puis furent, le soir venu, enterrés. *Alif minpitjè !*

Ordre, calme, où serfs, domestiques, manœuvres aussi, tout comme maints bras robustes du bas peuple, mouraient. Une larme sur leurs tombes.

Six mois plus tard, veille du 14 Juillet, à vingt heures, il se présenta à Vandame un prétexte d'homme, maigre, sale, tressautant par petits bonds, hoquetant presque de tout son corps à mesure qu'il parlait.

Il prétendit se nommer Sankolo et s'être enfui. Vandame interrogea du coin de l'œil sa femme, et fit signe à l'inconnu de ne pas bouger. Il fit venir, sous le sceau du secret, Kouyati, une sentinelle, qui reconnut en cette loque Sankolo. Ainsi donc n'était-il pas mort ! N'avait-il pas été enterré !

« Bien sûr que oui.

– Alors, qu’est-ce que cette plaisanterie ? »

Sankolo se tordait, en cadence toutefois, visiblement « habité ». Quelques secondes plus tard, il roulait, maugréant, à terre : piétinements, cris incessants, rauques – vertigineux, venus de sa gorge. Il demandait à boire. On lui donna un verre d’eau, qu’il vida.

Alors, comme par enchantement, il sombra dans le bien-être, la raison venue, mais resta comme fasciné. Et il expliqua à Vandame – Karim Bâ avait été son interprète – qu’il avait été enterré vivant, puis exhumé de son tombeau, drogué ensuite et expédié à l’Est, travailler pour le compte d’un *Flençèssi*, Dalbard Jean-Luc, lequel, l’éduquant à force femmes et drogues, le fit passer pour mort, le renvoyant enfin au Sud, chez Tall Idriss, ami de Saïf, auquel Tall, en échange, enverrait ses *morts-vivants*. D’ailleurs, révéla Sankolo, tous les « morts » des six derniers mois étaient, comme lui-même, *zombies* : morts-vivants, asservis et utilisés comme main-d’œuvre gratuite par Blancs et Noirs, vendus enfin à l’Arabie comme esclaves aux moments déficitaires du commerce :

« Je suis atteint d’une maladie incurable. Plus rien ne peut me sauver. Chaque fois que je bois, c’est la douceur de la paix lucide, et la délicieuse torture de la drogue. Mon angoisse frétille en mon corps telle à ses lèvres la cigarette du condamné à mort. Mon visage se tourmente. Je me reprends à hurler. Tous m’écoutent en silence ; chacun semble perdu en soi-même. Nous assistons au rapprochement de nos races par la musique et la drogue. Quelques Noirs. Quelques Blancs ; à l’arrière-fond, des ombres. Des métis. Des joueurs, un coq ; un sorcier. Il distribue des bouffées d’encens.

« Mon visage se crispe, parcouru de contractions, où craquèle la musique, violente et douce. Nous nous reconnaissons dans cette musique. Dalbard Jean-Luc, Huot-Marchand, Eugène Blanchard et Jean Martinon, ses amis, s’approprient notre sensibilité. Ils ont peur. En ce cercle où le sexe est péché et paradis, ils semblent craindre de se reconnaître en infériorité. Aussi jouent-ils quand l’angoisse devient intolérable. Ils tiennent des Noires par les seins. Dans une expression à la fois romantique et désabusée. Ils semblent vouloir revenir à un mode de vie élémentaire, où tout serait réduit à la jouissance de quelques plaisirs essentiels.

« Mon visage s’étire. Je ne vois plus rien. Je crie. Je tombe. Tous m’écoutent en silence. Je suis pris de transes. Rampe vers le coq et le dévore vivant, lui rompant le cou d’un claquement de dents. Je profère des mots inaudibles. Des instants naissent, où mon corps se ride tout entier. Une étrange et douce

sensation m’envahit : je voudrais fuir des bruits en moi, dont je me sens étrangement détaché. Échapper au néant. Mais comment ? La force me manque ; j’aime l’engourdissement qui peu à peu m’enveloppe. Le vide me gagne. Mon corps perd toute pesanteur. La terre, la salle, les gens, les visages tournent ; leurs images me pénètrent comme la pluie dans la terre fraîchement remuée. De vieilles habitudes viennent me prendre par le sexe. Une femme s’avance, noire, belle, nue – et ses seins sont deux vastes fleurs renversées sur sa poitrine, et dont la queue coupée nourrit une sève laiteuse. Son ventre, doux de voluptueuse mollesse, valse vers moi. Je la possède, couchée sur des braises fumantes. Insensible à la douleur, elle me mordille, semant ses regards sur moi des mouvements de ses cils. Elle halète. Me griffe et jouit, la voix rauque. Se love à terre, cependant que, dressé en elle, nous croquons des vertèbres de vipères, un tesson de bouteille. Mâchonnements dont le bruit se confond avec les claquements des mains et des pieds de l’assistance. Elle disparaît. Transes. Je me lève, enfant né des frissons de ses formes fermes, fais quelques pas et m’arrête, surpris de sentir le poids de mon corps sur la terre battue. Écrabouiller sans voir si la tête ricane ou aime. Tuer sans s’inquiéter si c’est hargne ou vérité. Saïf, je t’arracherai ton idole.

« Lassitude. Mon regard inattentif se pelotonne voluptueusement sur le vide, comme un défi. Une dictée intérieure me parle. La musique sourd, goutte à goutte, du cuir du tambour. Elle se roule dans le silence. Inconsciemment mes membres miment la musique, obéissent à sa dictée intérieure, connue de tous. Entrer dans la pièce, à côté. Me fondre en elle et fuir avec elle. Aller au-delà du connu, découvrir la caresse des algues. Avec mon âme qui rêverait au silence flamboyant, à un soleil vert qui se coucherait sur une mer violette, longeant des rives dorées, endormeuses. M’en aller rejoindre les autres, dont les visages, parcourus de contractions, s’étaient tourmentés et crispés comme le mien, avant de disparaître dans la pièce, à côté. Ne rien voir. Plus jamais. Oublier. Ou choisir. Mais pourquoi ?

« Lentement, mes doigts jouent sur mon visage ; ils l’effleurent comme une caresse un corps de femme. Une lueur vient toucher les ombres de mon visage. C’est le feu de bois. La fin. J’entre dans la pièce. À côté. Cimetière des heures d’inconscience…

« Il y a tout à coup un grand claquement de porte qui me fait me retourner. Un faisceau de lumière blanche me crève les yeux. Quelqu’un se courbe au-dessus de moi, une voix bourdonne dans ma tête, je me rappelle des angoisses qui se répondent dans de lointains corridors. La lumière s’éteint dans un déclic. J’aspire du noir par la bouche, par les narines, un noir peuplé de cris.

« Loin des paillottes frêles et des grands feux fumants, ma vie reprend : mais j’ai usé mes forces à supporter le malheur. Je nais soudain du désespoir, me renverse, m’arrache les cheveux, puis, debout, je verse lentement sur le sol des grains de chapelet, qui me rendent la force de recommencer… Recommencer, pendant trois jours de suite. Ma vie reprend. Mon combat est silencieux. Il mord toujours le silence. La nuit. Le silence. Puis la nuit.

« … Aujourd’hui enfin c’est la troisième nuit. La dernière. J’attends. J’écoute. Des pas. Lointains. Qui approchent. Arrivent. Entrent. Clair-obscur dans la pièce. Je ne bouge pas. L’homme s’approche. Je sais. Je me laisse faire. On brûle du bois. On prend un taureau sculpté dans du bois. Il y a sept personnes, à présent, dans la pièce. Le sorcier tient le taureau dans ses mains. Le taureau est Dieu. L’homme s’approche, me zèbre poignets, pouls, avant-bras tout entier avec la corne pointue. Le sang se fait rare sur la peau. Le sang perle. Une veinule est percée. Le sang gicle, gicle… Il dégoutte dans les braises purificatrices, crépite, éclate comme un sanglot dans une prière. J’ai la tête hurlante, une irritante sonnerie dans les oreilles, et qui me défonce le tympan. La douleur vient se concentrer en un seul point, derrière ma tête. Je sens qu’on me déplace, qu’on me traîne. Mes narines sont ivres de l’odeur de mon sang brûlé. Mes mains sont voraces de l’air, tel un jet de flamme qui m’assèche le sang. Je ne souffre plus. Des murmures coulent, où tout danse, flotte, vacille, s’illumine soudain comme un brasier, fait naufrage… Mon esprit s’englue.

« Je viens d’obtenir, seulement à cette heure-là, le droit de vivre. Saïf, je t’arracherai ton idole !

« Je me déshabille. Je m’asperge d’eau que prennent mes deux mains. Tremblantes. Creuses. Affamées. J’agis lentement, calmement presque. À un certain degré d’usure, être abattu, sale ou propre, c’est la même chose. Je me lave. Par rite. Un homme me surveille. Je le sais sans même y réfléchir. Je resterai encore une heure ici, puis partirai. Ce sera fini. Des témoins jureront. On les aura payés, auparavant. Ils jureront m’avoir vu mourir, avoir été si éplorés quand la mort me creva l’âme de ses mains, après la cérémonie rituelle et orgiaque dont on m’avait honoré. Et pour la deuxième fois je serai mort. Il faut de la main-d’œuvre à bon marché. Vendu sans avoir été acheté, puisque je suis *mort*, je travaillerai sans rémunération. Ailleurs. Chez l’ami de Saïf, Tall Idriss, lequel enverra son *mort* ici, travailler. On nous aura proprement vendus. C’est un

échange. Voilà tout. Un échange de bons offices, où nous finissons tous fous, avec cette musique obsédante à nos heures de repos, avec cette rage de travailler pour posséder ces soixante femmes sensuelles à volonté, avec cette drogue qui use nos dernières fibres… Les naïfs, qui permettent et justifient la ruse des hommes, croient avoir affaire uniquement à du fétichisme. Vaudou. Ou je ne sais quelle autre aberration. Fou. Mort. Je serai absent du monde. On m’aura proprement vendu.

« L’eau est tiède. Je demande du savon, d’un geste de la main. Je l’émiette. C’est du savon du pays ; noir, friable, fait avec des produits locaux, gras. Je m’enduis de savon. Le miroir de l’eau dans le seau de fer blanc me renvoie mon image. Maigre. Mal rasé. Moins humain que jamais. Avec des lèvres enflées.

« Je brouille l’image. Je soulève le seau. Plus haut. Au-dessus de ma tête. L’eau dégouline. Le savon, la crasse, cette odeur onctueuse, me quittent. L’eau ruisselle. Ma peau vit, revit. Je m’essuie les membres avec mes doigts incurvés. J’attends. L’eau sèche. Le soleil boit les dernières gouttelettes éparses sur mon corps. Je suis propre à présent. J’enfile une blouse de toile blanche qu’on me donne. Je fais craquer les jointures de mes orteils. Marche. Les pieds nerveux. Nus. Gercés. Bien à plat sur le sol.

« Je quitte le monticule argileux où je m’étais lavé. Je descends vers l’homme. Impassible. Il me donne une hache. Une gibecière. Avec du mil écrasé dedans. Des cordes. Une fine toile. Blanche. Carrée : un mouchoir. Il servira à tamiser l’eau que je boirai en cours de route. Le tissu m’empêchera d’absorber trop de saletés. Je n’ai pas de couteau. Mais un canif.

« L’homme s’éloigne. Il donne un ordre. On m’apporte à manger. Je veux m’installer à terre mais m’entends dire que je dois m’éloigner. À cent mètres. Plus au Sud. Je mangerai, puis abandonnerai les calebasses. Un domestique ira les chercher. On m’explique qu’ensuite je dois marcher. Toujours, vers le sud. Le long du fleuve. Dans trois nuits j’arriverai. On m’attend…

« Je pense le mot : vendu. Et mes idées cheminent vers une explication que je ne veux point admettre. Vendu… Et si je m’échappe ! Je suis seul.

« À cent mètres de là, je me suis assis. Je défaille de faim. Je mange. Lentement. Je ne veux pas abdiquer, manquer de forces. Je ne veux pas finir. Non… J’avale une bouchée. Me surprends à douter de ce qui m’est arrivé. Drogué. Séquestré. Moi… il n’y a pas de loi. Il y a l’argent que les gens veulent

à tout prix. Saïf, ah ! ma hargne sarcastique rage et te raille, quand se vautrent en mon âme mes narines, quand se dresse, nu, ton fardeau de crimes.

« Je mâche. Je pense : *drogué*. Le piment avive mon appétit. Ma soif. Je bois. Mange, pétrissant le riz entre mes doigts tremblants, gourds. Mes doigts retrouvent de vieilles habitudes. Mon ventre se décongestionne. Un singe me regarde. Il pousse de petits cris. Je ne puis l'écouter. J'ai faim. Je me saoule de reprendre des forces, de me sentir renaître de la faim. Mes doigts agiles me nourrissent. Je bois une longue rasade de vin de palme. Pause. Je me remets à boire. Puis la gourde est vide. Je me rince les gencives à l'aide de l'index et d'une gorgée d'eau. Une autre gorgée : mon repas est terminé. Je me lève. Le domestique vient chercher les plats vides.

« Le Sud. Je tiens la hache. Je marche. Le long du fleuve…

« Toujours ce même paysage, que je semble reconnaître, avec ses troncs de bois flottants, ses cris de bêtes, ses couleurs, ses lumières qui sont un égarement pour le regard qui s'étonne. Il faut se heurter aux preuves de la marche, de la forêt déprimante où dansent les vapeurs de chaleur et d'humidité. L'écoulement de l'eau se trouve être la mélopée d'un sommeil de somnambule. De longues heures durant, mes bras ont donné des coups de hache dans les lianes. Je marche. Aveuglément vers le sud. Comme fasciné, hypnotisé.

« Mon repas a été drogué à la *dabali*. Mais quelle importance ? Je vis. Je marche, c'est tout. J'obéis à une mécanique intérieure, à une dictée impérieuse. Le Sud. Le Sud. On m'attend. J'ai soif. La terre tourne. Ma langue est une baudruche. Ma soif est intolérable. Je boirai tout à l'heure. Juste ce qu'il faut pour ne pas engourdir mon corps. Il y a de l'eau. Il y a le fleuve sur des kilomètres. Je boirai quand je voudrai. Il faut que je marche. Les fruits sauvages me rappellent la verdure, la verdure me parle de l'eau, l'eau assoiffe ma soif. Je boirai tout à l'heure. Il faut que je marche. Autant que l'eau, ce que veut mon corps, c'est mon mil drogué, mon calmant à moi. Le Sud. Je dois obéir. Tout à l'heure, j'aurai le droit de boire après avoir dépassé cette liane. Là. J'y suis. Un effort. Là. Je puis enfin boire. Je sors mon mouchoir. Je l'applique sur mes lèvres. J'aspire et savoure l'eau, en petites gorgées. Je mâche mon mil, bois… C'est bon, c'est frais et doux comme une caresse de fleur…

« Je me lève. Le Sud. Le Sud. Mon corps flotte. Mes jambes pédalent. Mes bras s'agitent. Mais ce n'est pas moi. Je suis bien. Un ange me porte. Je suis

bien. Les arbres sont bleus, l'eau est du mercure, je suis joailler. Je fabrique des bijoux avec les rayons du soleil. Je les offre aux oiseaux aux plumes blanches, aux yeux verts, jonchés d'étoiles, et les oiseaux me suivent ; ils font de la musique pour le plaisir de mes sens. J'ai à mes pieds, au milieu d'un cortège de tympanons sonores et de flûtes amoureuses, des femmes, à demi vêtues, couvertes d'un châle de soie qui cache leurs cuisses. Il y a des brunes, trois – enveloppées de laine blanche ; des blondes, deux – se vêtant de leurs mains d'or ; une rousse – qui s'affuble de fleurs de feuilles vertes et de raisins ; des noires en ronde, sans robe ni bijou ni sandale ; des Asiatiques aux yeux félins dont les boucles – noires de leur noir – et les bouches – roses de leur rose – flottent autour de moi, libres et rondes comme des plumes… Leur sourire provocant griffe mon sexe qui se tend, se dresse vers l'une d'elles, fourche écartée balançant mes pieds dans le vide – et je les possède toutes. Mes bras vont, viennent, parlent au vent, je vole et plane à ras d'un tapis d'herbes acajou, douces comme un duvet sous la caresse de la brise. Des étoiles, des planètes fusent de mes doigts. Un coup de vent, une saute soudaine m'enlèvent haut dans les airs : et je vois des villes, des peuples entiers surgis des quatre coins du monde s'allonger démesurément, avoir des pieds de cigognes et des visages humains, sculptés par moi. Je vois brusquement l'homme blanc qui m'a vendu et fait droguer, et je parle à mes frères asservis. Ils sont tout petits, tout noirs, avec des traits indiscernables. Je leur parle, leur dis que je vais travailler pour rien, mort sur l'état civil, chien drogué par la pourriture du monde – et je vois qu'ils regardent vers Saïf et pleurent. Je tiens soudain un sceptre. Je fais cesser la guerre secrète autour de l'argent. Saïf est anéanti sous les laves. L'argent est mort. Je fais cesser tout. Je lève mon sceptre : des lions avancent, agitent leurs crinières où se pavanent toutes les femmes que j'ai possédées, tous les hommes que j'ai dominés. Les Nègres ressuscitent. Les Juifs ressuscitent. En ressuscitant, tous les opprimés ont sauvé l'essentiel d'eux-mêmes. Le vent les regarde, le silence les écoute. Le ciel est noir indigo, et je me découpe sur un fond d'azur tombé des nuages. Je donne des ordres, ma parole a la puissance du Verbe. On me descend à terre. Je marche. Je m'avance. Je souris sans bouger les lèvres. Le fleuve me suit. L'onde me suit. Le soleil valse avec mes pas. Mes pas sont légers, ils tricotent dans le paysage et forment sous mon ombre immense des dessins, des ogives, des Lieux saints, des énigmes que moi seul déchiffre devant la forêt médusée. Les arbres arrêtent de parler, et leurs branches s'écartent à mon passage. Ma hache est sans pitié, et cogne les jaloux. Un lion halète tant il a marché : il est devant moi. Il rugit, tire la langue, avance à reculons et se perd à l'horizon. Il se juche au haut d'un arbre, devient une superbe panthère rose à la gueule en feu, rougeoyante sous une léchure de flamme :

« C’est le soleil qui se couche.

« Ma tête.

« Ma tête.

« Mon Dieu, j’ai mal. Je suis fatigué. Qu’y a-t-il au Sud ? Ma langue me pèse. C’est un gigantesque cube de glace. Je jouis douloureusement de ma langue de glace et de mes membres excités par son froid. Mon corps est noir. Mon corps est un caveau où gèle une avalanche de frissons froids, accrochés à des lambeaux de bruits. La nature parle ; elle a chaud. Je suis roi, je vis en privilégié. Les grillons crient à cause de la chaleur, je suis une glace de plaisir aigu. J’ai mal. Je ne veux pas être victime de mes obsessions. Je suis un champ invalide. Ma tête roule dans la terre juteuse de sperme à la suite des lianes. Mon regard continue son travail de défrichement. Dans le paysage, quelques arbres refusent de stationner : ils se couchent en tranchées multiples, dérivent, glissent, s’arrêtent un instant au mur de l’horizon comme un papillon à une lampe.

« Mes yeux visent l’infini. Le soleil s’endort. Il reste loin. Il a peur de tomber. C’est une panthère timide et rose, qui tremble derrière les dunes et les vallons bleus. Mon mal de tête est une basse-cour. Sauvage. Avec ses cris, ses allures connues ; ses battements d’ailes soudains, ses piaillements. Devant cette basse-cour commence un désert de verdure, rêche jusqu’aux muqueuses. Tout est insolite brusquement, et monotone.

« Je demande à la terre de rester tranquille afin que je repose sans angoisse, sans que mon corps figure un poing ramassé dans la plaie béante du coucher du soleil. À tout instant, j’y tombe en ruine, à chaque pas, chaque mouvement, avec du soleil dans la tête, avec les vagues de mon corps croulant l’une après l’autre. Au fond de cette dégringolade, j’avance, silencieux, jarrets las, bras nerveux. Le sentier devient un immense vagin. Ma disparition le néant ; mon corps supprime le jour si complètement que je n’existe qu’en sursis, grâce seulement à des sensations qui jamais ne m’expriment et toujours me sauvent. La forêt ressemble à des membres abandonnés. Un arbre à caoutchouc tire sur ses racines pour s’en aller. Je suis une bête reniflante. Je hume du vin, et la présence d’un palmier. J’y fais une entaille, bois le vin de palme, mâche mon mil drogué, qui me donne soif. Je bois, l’effet de la drogue reprend. Et je marche dans le noir, taillant, frappant, yeux dilatés. Je ne vois rien. Ni route ni sentier. C’est la nuit. Je n’aime pas ces pistes ; elles sont indifférentes et sans caractère ; fusil en bandoulière,

elles marchent d'une façon spéciale, jambes tendues, torse en planche, la tête, là-bas, en route temporaire. Le silence dort en rêvant au ciel, où jalouse les nuages la lune. Voici le bord du fleuve Yamé, avec ses roulis noirs, son humidité. Le fleuve. Le Sud. Le Sud. Je dois. On m'attend. Pourquoi dormir, je suis arrivé peut-être. Je m'élance pour me saisir, je me suis au trot. Je m'arrête, corps dressé, les bras tendus en avant. Je ressemble à un citron sans jus. Je ne me vois plus. Ni la main ni les membres. Dormir. J'ai peur des serpents. Dormir. Rêver. Dormir. J'ai peur des fourmis rouges. Je ne veux pas être mangé. Je voudrais devenir une bête et survivre à cette forêt de menaces, à ses moustiques, à ses mouches, à ses choses noires sorties de son ventre à la faveur du noir. Du feu. Je veux du feu. Je ne craindrai rien avec du feu. Les serpents fuiront. Les lapins fuiront. Les singes jacasseront. Les bêtes me croiront armé. Je serai sauvé. J'attendrai le jour ; je dormirai seulement alors.

« La nuit m'écrase tant, avec son cortège de sensations indéfinissables, que je *deviens* le vent, le silence de la nature, ses peurs, son noir, son attente. Je cherche à mieux devenir la nature pour me fondre en elle, ne faire qu'un avec elle et ne plus craindre son noir intolérable. Mon feu pétille et craque. Des étincelles jettent autour de moi un vacillement jaunâtre. Des insectes fredonnent autour du feu. Des regards clignotent, phosphorescents. Ce sont des lucioles, peut-être. Ou des prunelles de félins. Les feuillages parlent, ululent, se cachent derrière mon dos. J'ai peur. Je tiens ma hache à la main. Je me lève pour ne pas dormir. Je marche autour de mon feu de bois, ma hache à la main. Je tourne. Je fais les cent pas, jambes souples. Jambes spongieuses, où mon corps s'enlise, d'où, à grands efforts, je tâche de m'arracher. Sous mes talons, la terre à présent devient dure, chaude, friable. Ma respiration est rauque. Mes yeux sont deux boules d'oignons. Des larmes y dansent sans jamais rouler sur mes joues. Insomnie intolérable mais nécessaire. Je veux vivre.

« Le paysage valse. Mes cils le peignent, le découpent en aiguilles, en granit, en éperons érodés par le vent, en amas de feuillage d'où s'évade, vers le ciel, une vapeur. Quelque volée d'étincelles clignotantes s'effondre dans un trou de nuages endoloris, culbutés et gesticulants, puis raidis de fatigue, ankylosés.

« La lune est mauvaise. Terne. Trompeuse. Je pressens quelque chose. Une présence, vivante : et qui se cache. Craquement de branches. Non. Rien. C'est le

vent. Cinq minutes. Un bruit. Dans le noir, une forme, veloutée, massive, tapie, là, à trois mètres de moi. Je hurle, la frappe de mes cordes et bondis. La forme roule sur le côté. M'évite, jure. Je m'affale sur elle, cherchant à tâtons ma hache. Un violent coup de reins me désarçonne et, l'espace d'un éclair, surgit devant moi une face : large, plate, luisante. Avec des yeux farouches sous la visière broussailleuse de cheveux en étoupe, une bouche que déchire une rangée inégale de dents. Acérées. Jaunes et canines.

« L'homme, un Nakémien, a sur le visage les mêmes balafres que moi, régulières et bien enfoncées sur le front. Nous sommes de la même tribu. Je lui parle. Il me parle. Il me dit mon nom : Sankolo. Puis le sien : Tandou. Silence.

« Il s'assied près du feu. Lui aussi a une hache, des cordes, une gibecière, tout comme moi. Mais il va vers le nord. Il mâchonne son mil drogué à la *dabali*. Il en prend en grandes quantités. Il me demande une poignée de mon mil. Pour faire la comparaison, dit-il. Je proteste et me prétends démuni. L'homme marchande. Je lui cède un peu de mil, moyennant quelques renseignements. Sur mon futur patron. Sur les conditions de travail. Sur la vie au Sud, d'où il venait. “Vous verrez, m'expliqua-t-il, ils ne vous demanderont rien. Travaillez, mangez, travaillez : ne dites rien. Ne protestez pas. Bonjour, bonsoir : c'est tout. Vous aurez vos femmes et votre drogue.”

« L'homme ricane. Il pleure. Longtemps, en silence. C'était comme si, par ses larmes, il cherchait à se remettre de son épuisement, de cette anesthésie cérébrale qui le rendait pareil à une bête. Il avait besoin de renouer avec l'essentiel de lui-même. Il parle, songeur. Il m'explique ; il s'écoute parler :

« On ne passera pas.

– Hein ?

– Ce mur.

– Quel mur ?

– Ce mur… là… là, divagua-t-il. Comprenez, comprenez, un Nègre, c'est zéro ; une Négresse bonne à pourfendre. Nous n'avons pas la force ; nous n'avons pas le droit pour nous. Il y a Saïf, et le pays compte peu de témoins : alors on nous vend. On nous vend. Ô désespoir ! sanglota l'homme. (Et brusquement) « Mais tu verras, fit-il avec une douce résignation ; tu oublieras tout avec la *dabali*. Oui… toi aussi, tu oublieras.

– Je serai seul. On pense quand on est seul. Jamais je ne pourrai oublier… Jamais !

– Tu es mort. *Mort*, t'entends ?! Tu n'as pas de preuves, pas d'état civil, rien !

– Et les visites ?

– Quelles visites ?

– Le recensement, la police.

– Et alors ?

– Il reste un espoir.

– Tu es *mort*, ne comprends-tu pas ? Tu vas travailler au Sud pendant deux ans. Deux ans et trois mois. Pendant le recensement et les descentes de police on t'enverra à l'Est. Tu seras si bien drogué que tu ne pourras répondre, avec des allures de bête tu hurleras, tes yeux agrandis voudront des femmes, et les gens te fuiront. Tu n'auras plus en tête que deux mots : *dabali*-travail, travail-*dabali*. De temps en temps une putain te fera l'amour. Et puis… tu connais la fin : la folie… Bah… On ne meurt qu'une fois. Donne-moi un peu de mil.

« Je lui en donnai. Me tuer. À quoi bon ?… Peut-être est-ce un peu cela, une vie de Nègre. Esclave. Vendu. Acheté, revendu, instruit. Jeté aux quatre vents… Il faut de la main-d'œuvre à bon marché.

« L'homme se lève. Nous éteignons le feu. En silence. L'aube pointe. Nous longeons le fleuve, miroir sale où se profilent nos ombres, agrandies et lasses. L'homme part vers le nord ; c'est un peu moi-même qui meurs. Je marche vers le sud, sans me retourner. »

Vandame, par mesure de sécurité, garda Sankolo à domicile, l'installant dans une pièce contiguë à son cabinet de travail, où lui-même veilla. De retour de chez Vandame, l'interprète Karim Bâ dîna en hâte, se dirigeant à Tillabéri-Bentia informer Saïf.

Vingt-trois heures. Saïf fit appeler Kratonga et Wampoulo, puis, se tournant vers eux :

« Bousculez-le un peu », ordonna-t-il.

Karim Bâ s'alarma :

« Mais nous avions conclu un marché, protesta-t-il.

– Et si c'était un piège ? » insinua Saïf d'une voix sans timbre.

Karim se mit à geindre doucement, et sa plainte tremblait dans le silence du vent ; les larmes brillaient dans ses yeux. Il eut un coassement d'angoisse et se préparait à éviter le premier coup, songeant que Kratonga manquerait de vitesse.

L’attaque prit Karim par surprise. Kratonga frappait avec une rapidité et une précision déroutantes. L’interprète s’effondra, aussitôt soulevé par un coup de pied. Et, tandis que Kratonga immobilisait Karim, Wampoulo, tassé sur lui-même prit son élan, évalua la distance, lançant son talon droit en avant. L’interprète poussa un hurlement, visage ravagé de souffrance, agrippant à pleines mains son ventre. Les deux hommes lui tapèrent dessus comme sur une bourrique, faisant jaillir le sang de son nez, de sa bouche, de ses oreilles. Saïf appuya son pied sur le front de Karim, et les agents s’écartèrent : il fit mine d’écraser l’homme de toutes ses forces, puis l’ayant terrifié, recula doucement :

« Vous n’aviez pas le choix, de toute façon, observa Saïf. Vandame ne pouvait rien apprendre sans son cher interprète, n’est-ce pas ? Bien sûr, vous auriez pu ne pas venir, Karim. Mais je vois combien vous veillez sur votre famille en venant me dire bonjour. Alors, en ce moment, tu dois t’amuser, non ? fit Saïf. Je voudrais te voir sourire. Et t’entendre rire. Allez ! »

Karim commença à pouffer doucement, d’une manière crispée, hésitante, comme s’il s’était agi d’une tâche difficile, et qu’il accomplissait pour la première fois. Mais puisque Saïf l’approuvait du regard, il se sentit encouragé et son rire s’enfla de notes hilares – jusqu’à devenir une sorte de beuglement poussif. Saïf souriait, se limant les ongles. Seuls Wampoulo et Kratonga gardaient un air sérieux. Finalement, Karim s’arrêta pour reprendre son souffle. Toujours tassé et à genoux par terre, il aspirait l’air avidement. Le visage de Saïf se fit soudain froid et impassible.

Dans la pièce, la vérité éclata exactement comme tenait à s’en assurer Saïf. Karim Bâ, lamentablement affalé devant le poignard de Kratonga, qui l’immobilisait, baissait les yeux comme s’il eût craint de rencontrer l’éclat fascinant de l’arme.

« Vas-y, ordonna Saïf, et répète ce que Sankolo a dit.

– Je vous en prie, gémit Karim Bâ, je vous en supplie… »

Kratonga fit siffler le poignard, qui jeta un éclair, raclant un glaviot de sang qui caillait au coin de la bouche de l’interprète :

« C’est vrai, c’est pas un piège, hurle Karim hystérique, c’est vrai, Vandame veille dans son cabinet de travail. Il faut me croire ! C’est pas un piège… »

Sa phrase s’acheva dans un sanglot : il crachait son repas.

« Maintenant, dis-nous ce qu’il faut faire. »

Lentement, l’interprète releva la tête, regarda Saïf satisfait, vit Kratonga ranger son poignard, et, comme s’il sortait d’un cauchemar, fut consterné à l’idée d’avoir signé l’arrêt de mort du gouverneur. Et Saïf :

« Tiens ! lâcha-t-il, lui jetant deux liasses de billets. »

Wampoulo avait endormi avec de la viande droguée le chien de la sentinelle, laquelle ronflait à son poste de garde, à quelque cinq cents mètres de la résidence du gouverneur.

Kratonga ramassa une poignée de graviers, la projetant contre la fenêtre de Vandame. Cliquetis des cailloux. Rien.

Wampoulo vint en courant rejoindre son acolyte, puis, tous deux tapis contre le seuil, ils attendirent. Toujours rien : Vandame était trop malin.

Alors Kratonga se releva, et, à reculons, se cacha derrière un arbre. De là braqua sa torche contre la fenêtre où dormait Sankolo. On entendit immédiatement un bruit de chaises : Sankolo, prenant peur, ouvrait la porte pour se réfugier auprès de Vandame. Wampoulo le happa au passage, le bâillonnant. Vandame sortit. Pistolet au poing. Personne. Il fit le tour de la maison. Quelque chose le frappa à la nuque : il perdit connaissance.

Il revint à lui, un peu plus tard, ligoté sur un cheval cheminant non loin du Yamé, le long de quelque sentier de pierrailles : une piste, à peine. Les chevaux avançaient en cahotant pour contourner une cataracte entièrement invisible de la route. Kratonga ordonna à Wampoulo de faire descendre Vandame. Puis il attacha lui-même les chevaux à un arbre, et, déposant le pistolet du gouverneur sur un roc, s’assit.

Le bourdonnement des eaux tombant en lourds plis d’ivoire les enveloppa soudain, et ils étaient à des milliers d’années de civilisation. Des chauves-souris tournaient en cercles dans la pénombre, légère rumeur rendue plus troublante par la lune, qui couvrait le Yamé de draps de lait.

Vandame se frotta la nuque et grimaça. Il portait des pantoufles chinoises à épaisses semelles de feutre ; ses jambes emplissaient un pyjama de satin noir, et son buste était revêtu d’une tunique chinoise brodée – au plastron blanc. Il se tenait très droit, genoux serrés. Son corps observait une pose militaire ; au-dessus de son menton haut, ses dents luisaient entre ses lèvres. Ses yeux étaient

grands ouverts, et la couleur ardoise foncée de ses pupilles semblait manger ses iris. C'étaient les yeux de la folie. Elle semblait inconsciente, mais elle n'avait pas l'attitude de l'inconscience. D'une voix qui trahissait sa propre nervosité, Vandame :

« Je ne savais pas Saïf si indigne de la France », explosa-t-il.

Kratonga, s'efforçant de sourire :

« Sa Seigneurie royale règne ici-bas en Dieu tout-puissant. Ses édits sont inscrits dans le ciel. Malheur à qui désobéit : un matin, on le réveille rappelé au Très-Haut. »

À sa grande surprise, Vandame constata que les agents de Saïf parlaient bien français. Saïf lui-même, devait-il apprendre, s'y exprimait à merveille. Mais il se refusait à le faire savoir, tenant avant tout à utiliser (jouant ainsi à leur propre insu le jeu des colons) Karim Bâ. Et brusquement, Wampoulo :

« Je croyais que vous autres Blancs, vous étiez très forts. Excusez-moi.

– Je ne comprends pas, détacha le gouverneur.

– Explique-nous, Vandame, ce que tu ne comprends pas », rétorqua Wampoulo, s'approchant doucement du gouverneur. Sa langue sortait un peu de ses dents. Visiblement Vandame fit un effort pour se ressaisir. Son sourire s'élargit :

« Je suppose que vous travaillez pour de l'argent, que vous ne voudriez pas un jour subir le sort de votre confrère…

– Quel confrère ?

– Sankolo.

– Tu enquêtes sur Sankolo, Vandame ?

– Oh ! Vous savez ce que c'est…

– Mais non, pas du tout. Mais pas du tout alors, Vandame. »

Le gouverneur transperça les deux hommes du regard :

« Vous êtes complètement fous, constata-t-il d'une voix lente, et qui distillait ses mots. Vous êtes furieux d'être colonisés, d'être, avec Saïf, une espèce de garçons de courses de l'œuvre que nous menons au Nakem. C'est pour ça que vous nous portez de tels coups, et si bassement. (Kratonga parut frappé.) Vous avez débuté comme fils d'esclaves, comme des captifs que mon pays s'efforce de libérer, de civiliser – et maintenant vous voilà avec la crapule… Et vous êtes encore à souhaiter que cette insolence dure, à craindre de tomber en disgrâce !

– C'est la faute à dame Fortune, expliqua Wampoulo d'un air qu'il voulut détaché. Cette sorcière est rarement de notre côté. Notre métier court derrière elle, et aux dés nous faisons toujours nénette.

– Vous traînez autour de Saïf par goût, dit mollement Vandame. Cette vie vous plaît, mais vous ne voulez pas le reconnaître.

– Voilà une attitude mesquine, mon petit. Comment ? Tu joues les moralistes quand tu as justement l'occasion de t'amuser un peu ?

– M'amuser !

– Nous sommes tes nouveaux amis, mec. Traite tes amis comme il faut, Vandame.

– D'accord, fit-il, ayant l'air de prendre sa mésaventure avec philosophie. Ça peut être une causerie amicale, si vous voulez. »

Depuis un moment, il se rapprochait insensiblement du pistolet. Kratonga l'avait remarqué, et Wampoulo aussi, sans doute. Soudain il pivota et plongea tête la première sur le roc pour se saisir de l'arme. Il la prit, la braqua sur les deux hommes, appuya sur la gâchette, tira, appuya encore, tira, trois fois de suite. Puis ses mains ralentirent leurs mouvements et s'immobilisèrent. Il demeura un instant à moitié couché sur le roc, comme épuisé. On l'entendit haleter. Puis il se redressa lentement, avec une espèce de sombre désespoir, et adressa aux deux hommes un sourire bien pénible à voir.

« Voilà qui était fort discourtois, gouverneur », opina Kratonga, ramassant le pistolet, où il glissa le chargeur, qu'il exhiba à Vandame ahuri.

Une hyène, très loin dans la brousse, fit entendre une plainte assourdie. Vandame demeurait planté dans la plaque d'ombre de son propre corps. Il transpirait abondamment. La situation était en train d'évoluer. C'était lui qui en avait déclenché la brusque accélération.

Kratonga se dirigea vers l'un des chevaux, tirant de son harnais une grosse flûte de bambou et une outre. Le gouverneur se retourna, le vit et lui intima, avec une autorité toute machinale :

« Finissons-en, voulez-vous. »

D'un jet puissant, Kratonga balança la flûte devant lui : elle décrivit un demi-cercle, tournoya, sifflant dans la lumière lunaire et frappa le roc dans un fracas de bois brisé, éclatant sous le choc. Des feuillets s'en échappèrent : le rapport que Vandame venait de rédiger contre Saïf.

« Je peux vous le marquer par écrit. La libération de Sankolo et les témoignages de ma femme. Nous n'avons rien vu, nous ne savons rien. Comme ça vous aurez une preuve. (Vandame était verdâtre et ses lèvres remuaient sans arrêt.) Je croyais faire mon devoir. Je peux vous signer ce que vous voudrez. »

Mais Kratonga prit l'outre, en défit l'ouverture, avala une rasade, puis offrit le reste à Wampoulo, qui en goûta.

« Donne-la à Vandame. Il est nerveux, ce petit.

– Je n'ai pas soif, protesta le gouverneur d'une voix faible.

– Jusqu'à la dernière goutte, papa ! Cul sec ! Sinon !… Bois, papa. Le lait, c'est bon. »

Il regarda les hommes tour à tour, et finit par s'exécuter. Levant l'outre ; yeux fermés, comme pour mieux endurer le supplice. On voyait déglutir sa gorge molle. L'outre s'affaissait. Il faillit réussir. Mais son estomac se révolta. Il vacilla et tomba à genoux. L'outre lui échappa ; le lait se répandit. Vandame vomit sur le sable avide, puis se redressa lentement, s'appuyant sur le coude. Son visage avait pris une teinte d'un gris jaunâtre.

« Tu n'es pas en forme, observa Kratonga. T'as besoin de te remonter, pas vrai ? Bois un peu, rien qu'une goutte.

– Je ne crois pas que…

– Tu vas avoir des ennuis, Vandame. Allons, bois. »

Kratonga se rapprochait de lui. Vandame souleva donc l'outre. Il se lécha les lèvres, et entrouvrit la bouche. Une coulée noire, visqueuse, lentement glissa du cuir de l'outre, à terre. Doucement, laborieusement, Vandame cherchait une goutte de lait, quand soudain, il perçut un sifflement, un contact froid contre son mollet gauche. Baissant les yeux, il vit, horrifié, une vipère aspic. Il s'immobilisa, cramoisi, devant le reptile à présent enroulé contre son pied tout entier, et, comme il oscillait sur lui-même plein de terreur, près de Kratonga, ce dernier siffla. « Dafa… »

Et la vipère se déroula, venant se tenir à un mètre de Vandame. Wampoulo ordonna au gouverneur hébété, ne comprenant pas, de lécher la tête du reptile. Cependant qu'il hésitait à se décider, Kratonga lui expédia un coup de pied dans le derrière. Il culbuta si vite que lorsqu'il se trouva debout, il titubait encore pour recouvrer son équilibre, le serpent à ses trousses. Kratonga siffla, et le serpent s'immobilisa, laissant bruire ses écailles.

« Vas-y, lèche ! »

Et le gouverneur s'approcha, recula, épouvanté, mais se mit, craignant le pire, à lécher la tête triangulaire, cornue, tandis que la langue fourchue de Dafa, vipère née de Tama, lui zébrait le visage d'éclairs visqueux.

– Fais ça tous les jours et tu vivras plus vieux, déclara Kratonga. Tu feras ça tous les jours ?

– Oui, monsieur », fit Vandame.

Toute résistance l'avait abandonné. Il avait accepté l'humiliation ; il ne lui restait plus grand-chose, hormis un désir aveugle d'être agréable à ses bourreaux, et de tenir le coup. La terreur croissante qu'avaient réussi à éveiller en lui les agents de Saïf l'avait dérouté dès la seconde même où il vit que son

pistolet avait été déchargé.

« Je peux vous faire une attestation », reprit Vandame.

Cette phrase était une sorte de talisman, et il la psalmodiait comme une prière, sans grand espoir.

« Je peux vous mettre tout ça par écrit. »

Brusquement Kratonga saisit Dafa et la lança sur Vandame. La vipère lui rebondit contre la poitrine avant de tomber à terre, d'où elle enlaça le gouverneur.

« Défais le nœud, Vandame. Parfait. Je t'adore, Vandame. Tu es le juste du colonialisme. Écarte-toi de cet honnête Wampoulo. Plus loin. Bravo, mon chou. T'es épatant, mec. Nous allons jouer à Guillaume Tell. Il est une heure du matin. Allons enfants de la patrie. C'est le 14 juillet, gouverneur. Prends ton rapport sur Sa Seigneurie royale. Plus vite que ça. Chouette. Fais-en une boule, Vandame. Pose-la sur ta tête, commandant. »

Les yeux de Vandame semblèrent lui jaillir de la tête :

« Vous ne pouvez pas…

– Du calme, du calme, excité ! Je tire comme un chef, mec. Allez, sur la tête ! Je t'adore, Vandame. Humaniste, gouverneur, ami de la libération des Noirs, civilisateur du Nakem, marié et républicain ! »

Vandame restait les yeux fermés, bras ballants. Son corps se dérobait sous lui. Contre son genou, Dafa.

Kratonga fit crisser ses dents. Le canon de l'automatique décrivit des cercles minuscules. Kratonga le tenait à bout de bras et visait avec minutie.

Le pistolet émit un claquement sec, étouffé par le grondement de la cataracte. Vandame tressauta tel un forcené, et le rapport s'embrasa. Wampoulo l'éteignit, puis le lui fit remettre sur la tête. Kratonga visa de nouveau. Le pistolet aboya. Un petit trou, rond, apparut sur le front du gouverneur, près du sourcil droit, à la naissance de la racine nasale. Ses yeux s'entrouvrirent, le rapport glissa à terre, il fit un pas pour se relever, comme s'il voulait tenter de s'enfuir. Puis il s'affala doucement, et, un instant raide, tournoya sur lui-même, bavant contre le sable et tombant à la renverse, sur le ventre. Ses pieds raclèrent le roc, on entendit des borborygmes sortir du fond de sa gorge, puis ses poumons se vidèrent en un long râle saccadé. C'était un juste.

Toujours selon les instructions de Saïf, en même temps que ce qu'il restait du rapport de Vandame contre Saïf, Kratonga et Wampoulo ramenèrent le corps du gouverneur dans son cabinet de travail, où ils l'installèrent.

Lorsque Sankolo, encadré par Kratonga et Wampoulo se trouva en présence de Saïf, il comprit qu'on allait le sacrifier. Sous la menace de frapper de mort (par un refus ou la moindre incartade) Bineta, fille naturelle qui lui était née de Awa, sa fiancée, on fit chanter le serf, qui revint à la résidence du gouverneur.

La sentinelle Kouyati fit mine de ne pas le voir : Kratonga et Wampoulo l'avaient achetée, menaçant de tuer sa famille s'il trahissait.

Tout alla comme prévu. Sankolo fit mine de voler l'argent du gouverneur, de dérober les habits et bijoux de Mme Vandame, devant lesquels il s'extasiait bruyamment, arpentant la chambre à coucher de la femme qui, réveillée en sursaut, hurla au secours. Atterré, Sankolo prit la fuite, laissant tomber le pistolet, sur lequel se précipita Mme Vandame au moment précis où lui-même rebroussait chemin et se ruait sur l'arme. Lutte, cris, appels : le coup partit. Mme Vandame s'écroula. Sankolo fuit, pistolet au poing, non sans flanquer sens dessus dessous le cabinet de Vandame, laissant ainsi croire au meurtre. Il brisa la fenêtre, s'échappant : Kouyati fit feu sur Sankolo, lui criblant le crâne de balles. Le pistolet de Vandame à terre, accusait l'assassin, méconnaissable.

Le capitaine Mossé, sa femme, leur fils Jean, le lieutenant Huygue, son épouse, le gros des soldats, se réveillèrent, accourant de toutes parts, effarés.

Et Kouyati de leur préciser qu'« il n'avait pas failli à sa faction, qu'il ne dormait point, qu'il avait tiré sur le maraudeur inconnu, hébergé pour un soir par le gouverneur lui-même apitoyé par sa misère… » Pardonnez-nous, Seigneur. *Atchou hackè !*

Les dépouilles mortelles de Vandame et de son épouse furent exposées en grande pompe pendant trois jours – et devant elles défilèrent quelque quatre-vingt mille personnes, venues rendre un dernier hommage aux justes qui, du fait même de leur pureté, vivaient en marge de la politique nakem, mais s'étaient acquis, parmi les affranchis et l'administration, une notoriété sans ombre.

Les cercueils du couple, avec leurs ornements d'argent, étaient superbes : les anges finement ciselés qui l'ornaient à chaque extrémité, baignaient dans la lumière dorée des cierges. Au-dessous, on pouvait lire, gravée sur une plaque de marbre, l'inscription : *Honneur et Patrie.*

L'enterrement, qui se fit au cimetière du mont Katséna, fut le plus fastueux

que l'on eût jamais vu au Nakem. Il y eut vingt-six fourgons de fleurs, dont la moitié offertes par Saïf ben Isaac El Héït. *Wakoul rabbi zidni ilman !*

De retour chez lui, Saïf apprit que la famille du lieutenant Huygue, dont la fille était internée à Sainte-Anne, en France, quittait définitivement le Nakem, portant en elle la haine de l'Afrique.

Saïf dit : « Notre Père qui êtes aux Cieux », et le pépiement des oiseaux lui répondit.

7

Les Blancs campèrent au milieu des troupes de tirailleurs, au milieu de la fausseté et des lamentations. Ce fut à force de discipline, coups et vociférations que les officiers *flençèssi* se firent entendre. Dans le désordre qui s'ouvrit sur l'an 1914, beaucoup de tirailleurs désertèrent, furent portés disparus ou périrent fusillés ; on perdit en outre une grande quantité de vivres, de biens, de richesses à la faveur d'un désarroi où éclatait – chaos dansant parmi la colère du monde – la Grande Guerre.

Esprit désespérant de son autorité, non point débile, mais désarmée, Mossé, successeur de Vandame, eut avec Saïf ben Isaac El Héït de longs entretiens au cours desquels il lui témoigna les plus grands égards et la plus haute considération. On accorda à Sa Seigneurie royale faveurs et conditions inespérées. Elle promit de gagner la négraille à la cause de l'armée.

Quand donc l'exaltation populaire parvint à son comble – *ya atrash !* – Saïf ben Isaac El Héït, flanqué de Madoubo et suivi de sorciers, se présenta à la foule, s'écriant avoir dit adieu à son propre corps, et être devenu muet devant les commandements divins dont le seul esprit soufflait par sa bouche ; céleste, il annonça aux tirailleurs que s'ils succombaient, jouets de la sagesse de l'invisible Maître des mondes, ils s'en iraient revivre dans leurs anciennes tribus, « l'âme sept fois plus pure que l'aurore à la prière du matin ».

Alors des cris se propagèrent au loin dans les bois, les chants et le sombre tam-tam émirent des messages tambourinés, les milans volèrent, missives aux serres, et Saïf, mage dont les paroles s'envolaient telles de saintes bulles papales, pour fondre sur le troupeau de la négraille extatique comme autant de séraphins, négocia, obtint des Blancs qu'on ne toucherait pas à un seul cheveu des fils de notables, sauvés dès lors de l'enrôlement.

Pour appâter les tirailleurs, gourmands des splendeurs du Saint Paradis, la noblesse s'insurgea en salvatrice d'âmes martiales : soldats, gardes, fantassins et combattants, embrassant leurs moitiés aux pagnes criards, affublèrent dès lors leurs bras de talismans, et, serrant à leur cou les lourds gris-gris sur lesquels tombaient leurs sourires dorés, ils se ruèrent à l'armée, s'y ralliant ! Des troubles graves naquirent, des séditions aussi, fomentés par des esprits lucides bien que populaciers – le pal les attend ! – criaillant : « N'étaient-ils pas, les tirailleurs, à ces moments-là comparables aux martyrs du christianisme primitif, qui s'en allaient affronter la gueule des lions dans les cirques, bramant leur foi en la résurrection éternelle ? »

Mais, Commandeur des croyants, Saïf fit voir au peuple illuminé combien penser au lieu de croire était misérable ; il envoya donc à Mossé des sanguinaires bravachement tirailleurs, leva une multitude d'hommes robustes armés qui de couteaux, qui de houes, qui de bâtons ferrés, de frondes ou de rares fusils, et, fanatisés par les sorciers, tous coururent à la mort avec gaieté, s'imaginant qu'ils ressusciteraient, et brandissant de la main gauche une queue de taureau.

Plus d'un disparu, « vendu à la Mecque », rapporte la chronique, happé dans le brouhaha de masses extatiques où l'on vit (le Ciel nous protège !) des hommes s'emparer de pièces de canons, les tenir embrassées et se faire tuer sans lâcher prise, dans leur hâte de s'asseoir tout contre le Père éternel dont la terre est poussière d'or – et le fleuve, une bénédiction ; on en vit d'autres fourrer le bras dans l'intérieur des canons pour en arracher les boulets. L'armée des officiers dut céder et se débanda, impuissante, convoquant Saïf, qui apaisa la négraille, maintint l'ordre et le respect du commandement, interdisant tout pillage, tout excès, « sous peine de se voir refuser les portes du frais Royaume là-haut ». « Puissions-nous un jour, psalmodia-t-il, être ensemble réunis à l'ombre du trône du très-doux Seigneur, dans les sphères de l'Éden. C'est cette grâce que je Lui demande. *Amina yarabi !* »

Il eût été facile de prêcher dévotement la contre-révolution au Nakem, et ensanglanter le pouvoir de « ces macaques à casques ». Mais la négraille avait déjà été affranchie, la notabilité passablement dédommagée, et, faisait remarquer Saïf, combattre les Blancs dans une conjoncture de guerre mondiale demeurait problématique : tout retour à une quelconque société féodale fondée sur l'esclavage, source de prospérité des notables, restait chargé de guerre civile.

Saïf donc, miraculeux autant que miraculé, décoré grand officier de la Légion d'honneur, « sauveur de la France au Nakem », obtint pensions royales pour lui et ses fidèles. En grande contrition, les notables prièrent bruyamment pour les tirailleurs, la résurrection des saints, s'insurgeant en « gardiens de leurs âmes et

de celles de leurs épouses laissées au foyer ».

« Ne vous pressez pas de rejoindre le Très-Haut, leur dit Saïf, autrement Il vous punirait : on peut mourir d'être immortel. Restez donc à vos places de soldats, bataillez et attendez, car le Ciel ne viendra pas à vous tant que Dieu n'aura pas répandu sur vous le salut et accordé Sa bénédiction. Louons, mes doux agneaux, le Seigneur pour les abondantes faveurs et bienfaits dont Il nous comble en faisant de nous ses adorateurs dévoués, nous préservant ainsi du mal. *Allahou akbar ! wakoul rabbi zidni ilman !* »

Ensuite Saïf marchait à pas compassés, précédé d'une musique de tambours, de balafons, de tam-tams, lambis et trompettes, et ses sorciers chantaient qu'il était invulnérable. Sa garde portait de longues queues de taureaux, qui, disait-on, détournaient les balles. Kratonga et Wampoulo, couverts de fétiches tout ainsi que Yafolè, tenant des coqs à la main, avançaient à côté de Madoubo, derrière Sa Seigneurie royale murmurant les prières du sacrifice.

… Les soldats vinrent donc à Mossé, organisés en clans, combattant les Allemands, et, divisés par tribus précédées de leurs sorciers et des emblèmes de leurs superstitions, lesquels harnachaient leurs bras et leurs crânes, ils chiquaient du tabac « monté » c'est-à-dire préparé par le Grand Esprit : et leurs fusils aussi, assurait-on, étaient un talisman. Soit. Demandons au Maître des mondes santé et protection dans l'ici-bas et l'au-delà. *Allanéou.*

Et la tradition dit :

« Homme, baisse le ton de ta voix. Ne sais-tu donc pas que Sa Seigneurie royale Saïf ben Isaac El Héït est présente partout à qui ne récite sa louange ? »

Et donc :

Comment, tenace et courageuse, la résistance allemande face aux troupes fanatisées par Saïf, se replia sur les centres de Ruandé et de Gnoundéré, où elle ne fut brisée qu'en 1916 par les troupes franco-britanniques des généraux Dobell et Aymerich ; pourquoi les cimetières militaires qui jalonnent encore la vieille route tracée à travers la jungle, entre Buanda Félé et Ruandé, attestent l'âpreté et l'obstination d'une lutte sans espoir ; comment Taruatt se rendit en juin 1915, Gnoundéré quelque temps après et Ruandé en janvier 1916 ; comment à Zora, tout à l'est du Nakem, dernier avant-poste de Fousséri, le major Von Rabben, assiégé depuis plus de dix-huit mois, ne se rendit que quand il apprit la nouvelle de l'évacuation du territoire par le gouverneur Ebermayer ; pourquoi les

honneurs de la guerre lui furent accordés ; comment le colonel Zimmermann réussit à percer les lignes françaises du sud Nakem et s'en échappa avec les débris de son armée catapultée en Guinée espagnole ; pourquoi dans cette guerre impitoyable l'adversaire armé était souvent moins dangereux que la forêt, les fièvres, le climat et l'isolement : autant de points dont le développement ne présenterait rien de fameux.

Durant toute cette période, le doyen Henry – folie confuse du devoir d'amour, pauvrement beau comme le désespoir d'une âme chrétienne – était allé, bossu concerné par le drame nègre, de village en village, de case en case, prêtre ouvrier déjà, piochant la terre des paysans, prodiguant soins et médicaments, et, le soir venu, lisant la Vie des apôtres.

Pendant les quatre années de la guerre, années d'affolement, de terreur, de joies qui font rire, de rires qui font peur, il sema la bonne parole du très doux Seigneur Jésus parmi les indigènes frappés de panique au bruit des explosions des obus et des éclats de grenades, cependant que, non loin, le cortège en goguette d'une fête de notables saluait la violence, chantant les louanges de Saïf l'invulnérable.

Les obus avaient incendié la forêt, aurore sanglante éclairant le ciel, et les façades grises des cases.

Pour la première fois de mémoire d'Africain, le soleil ardent du mois d'avril, par la folie des hommes, avait peine à percer la couche épaisse de fumée de l'incendie. Jusqu'à dix kilomètres de Tillabéri-Bentia, tout était noir : impression d'apocalypse…

S'arrachant aux cris et aux regrets des familles, inlassablement Henry aidait le peuple, mendiant sa vie de par le Nakem. Il prenait à Krébbi-Katséna diverses médecines, pansements, vieux habits de colons et de tirailleurs, les chargeant sur un âne et les distribuant dans les hameaux les plus éprouvés par la guerre.

Il tendait la main aux soldats sur les pistes, avec des génuflexions s'approchait des cultivateurs, ou, restant immobile devant le clos des champs, il se louait ; et son visage était si las, et son corps bossu si frappant, que jamais aumône ne lui fut refusée.

Par esprit de charité, il donnait, en pauvre, ce qu'on lui avait donné aux veuves et aux orphelins, pilait le mil de plus vieux que lui, et remplaçait, à l'occasion, dans les écoles, un missionnaire malade ou rapatrié.

Un soir à la veillée du village de Toula, il dit par humilité avoir laissé mourir Sankolo, avoir tué Barou venu se confesser à lui ; alors tous le prirent pour fou et s'enfuirent, jurant par Saïf. Dans les hameaux où il avait déjà passé, sitôt qu'il était reconnu, les enfants couraient à leurs mères, lesquelles, claquant les portes des cases, lui criaillaient des infamies. Les moins hargneux posaient une écuelle de mil au seuil de leur demeure, puis tiraient le loquet pour s'isoler de lui.

Repoussé de partout, il continuait à donner des médicaments, dont nul indigène ne voulait plus désormais, venus de sa main ; alors Henry se nourrit d'ignames, de patates, de fruits perdus, de racines diverses, restes laissés par les troupes en guerre. De loin en loin, il descendait dans les villages.

Or, un des fils de Savadogo, chef du village de Toula, tomba malade. Ni les herbes des sorciers, ni les impositions de mains des mages, ni les prières des notables ne furent d'un grand secours. L'enfant était frappé de pian : Henry, par une asepsie appropriée, le sauva, et le mur d'antipathie jadis levé, disparut.

Et donc, de par Toula, descendue des bourgs environnants – canevas d'images d'angoisse, de désespoir – parmi les moutons errants, au col ceint de gris-gris, parmi les cotonnades vertigineusement bariolées, et qui offraient au vent leurs dessins naïfs de palmiers, de portraits de Saïf, de masques, de rhinocéros ou de navires, la foule des rues, mêlée à celle des parents et amis, fit avancer, trébuchant sur des pierres, entre l'eau croupie des rigoles, un troupeau d'adultes et d'enfants aux yeux rougeoyants, aux nez rongés, lépreux ; d'autres, maculés de taches jaunes, croûtés, morveux, tendaient leurs mains noires tachées de rose, privées de doigts vers Henry : encore des lépreux ; qui, tenant à bout de bras une poterie de terre servant aussi pour les canards, et y raclant une maigre nourriture ; qui, varioliques, chiquaient la *dabali*, drogue enflant leurs lèvres ; qui, apeurés, tentaient déjà des mouvements de fuite ; qui, énormes négresses aux lèvres lourdes, anneaux d'ambre aux oreilles, n'avaient pour tout habit qu'un pagne élimé, et, le visage teint d'une mélancolie assez noble, murmuraient être frappées de syphilis ; qui, se disant envoûtés de sorciers, de sorcières, ou menacés de mort à distance, se jetaient à terre, bavant aux genoux d'Henry ; qui, tuberculeux, toussotaient des gracieusetés à Henry, parlaient, crachaient du sang, s'obstinaient tout de même, tentant désespérément de franchir la barrière des mots.

Henry se fit un cilice avec des pointes de fer. Il rampa sur les deux genoux dans chaque maison qui comptait plus de quatre greniers : maison de notable polygame. Il y obtint vivres et habits, vêtit les loqueteux et nourrit les affamés. Il lava les pieds de ce petit peuple de déshérités, dont la peau, couverte de pustules écailleuses, était plus froide qu'un serpent, et rude comme une lime.

Puis, à dos de mules offertes par les riches, s'arrêtant dans les infirmeries, il leur prodigua les premiers soins, se mit en route, avec les malades, pour l'hôpital de Krebbi-Katséna.

Son visage était si ravagé, d'un aspect si lamentable que les siens ne pouvaient retenir leur pitié. Ils priaient et pleuraient, avançant pieusement parmi la terreur que semait la guerre.

Le soir, entassés dans quelque hutte abandonnée, qui dégageait une haleine épaisse comme un brouillard, et nauséabonde, ils dormaient ; Henry partageait leur couche, vigilant plus que jamais : Saïf, qui en raison de l'état de guerre, recevait irrégulièrement sa pension, vendait comme esclaves des porteurs dirigés sur Kartoum, Zanzibar et le monde arabe.

Le désert lybien, mal contrôlé par les Italiens, maîtres des côtes, servit de couloir d'infiltration à nombre de ses acolytes prêchant la *habbo*[1] sainte contre Anglais et Français.

… Mais les luttes des hommes ont leurs conséquences assez vagues à l'époque de leur déroulement ; avec le recul de l'Histoire, il devient aisé de les saisir.

Voici donc :

« Par l'accord de Paris du 8 septembre 1919, rapporte la chronique, et la convention de Londres, la presque totalité de l'est Nakem, à partir de Fousséri, est accordée à l'Angleterre, la France gagnant deux cents kilomètres de frontières. Le Ziuko – annexé au Nakem, y compris Taria, Souia dans le Sud, Riboa dans le Nord – achève de tracer les frontières définitives de la future République africaine de Nakem-Ziuko. »

Et depuis, chantent au Nakem-Ziuko les écoliers gondaïtes, peulhs, n'godos, radingués et zobos, outre *La Marseillaise* (Soit), Jaurès assassiné (Dieu lui fasse miséricorde), la Marne (Et exaucée), Verdun (L'Éternel), l'Europe en furie (Sur elle le salut), la défaite italienne de Caporetto (Amen), le recul, la victoire (Gloire au Très-Haut), et treize millions de morts (Dieu rafraîchisse leur couche) parmi lesquels l'anonyme négraille traînée sur vingt-neuf mille kilomètres, et tombée pour l'injustifiable. Pardonnez-nous, Seigneur. Puisse votre sainte garde nous préserver de pareille calamité. *Amina yarabi.*

Note

1. La guerre.

8

Parmi les décombres de la guerre, Kassoumi rêvassait sous son bananier, promenant, au-delà des feuillettes grisâtres des fruits bourgeonnants, son pauvre regard sur la rive du Yamé, empestée par l'odeur saumâtre de carcasses de squelettes que les pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau, dans leurs filets, cadavre d'Allemand décomposé dans son uniforme, tué d'un coup de lance ou de sabre, la tête écrasée par une pierre, ou flanqué à l'eau du haut d'un pont. Les vases du fleuve ensevelissaient ces vengeances obscures, sauvages héroïsmes inconnus, attaques muettes, plus périlleuses que les batailles au grand jour, et sans le retentissement de la gloire.

Ses idées pieuses d'antan, ardeur apaisée de sa foi première, revinrent au cœur de Kassoumi, tout doucement. L'instruction, qui lui était apparue comme un refuge contre le servage, lui apparaissait à présent comme un noble gagne-pain dont vivraient ses enfants à l'abri de l'existence inconnue, trompeuse et torturante qu'avait été la sienne.

Songeant à Henry, qui donnait aux écoliers les habitudes de la prière et de l'étude, il y attacha son chagrin, et, se levant immédiatement, alla s'agenouiller, passé le Yamé, dans l'église assombrie où brillait, au fond du chœur, le point de feu d'une lampe à huile, gardienne sacrée de la présence divine.

Il se confessa à Henry, lui confia sa peine, lui dit toute sa misère. Il lui demandait conseil, pitié, secours et, les jours suivants, dans son oraison répétée, chaque fois plus fervente, il mit sans cesse une émotion plus forte. Son cœur meurtri, rongé par l'inquiétude, restait avide d'abreuver ses enfants de culture blanche pour mieux les élever parmi les Noirs ; peu à peu, à force de vivre avec des habitudes de piété grandissante, de s'abandonner à cette communication secrète des âmes dévotes avec le Sauveur qui console et attire les misérables, il

reçut comme une bénédiction de voir Henry accepter à l'école, française et missionnaire, ses cinq enfants : Anne-Kadidia, la fille, svelte et gambadant partout comme un lapin ; Raymond-Spartacus, le premier-né, petit, au nez plat où chevauchaient toujours des gouttelettes de sueur ; Jean Sans-Terre, à la démarche dévote de chat en gage ; René-Descartes, au front vaste ; René-Caillé, aux allures de fauve et au regard de lynx.

Chacun de ces enfants portait à son cou une amulette, hormis Kadidia : la sienne lui ceignait la taille. Quand vint l'âge d'aller en classe, le chemin des écoliers fut pour la sœur celui d'une agréable excursion, par trop brève : elle se fit renvoyer dès la première année ; pour René-Caillé, l'occasion de valses de liane en liane ; et pour René-Descartes, le chemin de la retraite (l'enfant restait plongé dans une rêverie qu'il se hâtait de continuer sur les bancs de l'école). Seul Raymond-Spartacus devait avoir le culte fanatique des études, en faisant l'arme de son émancipation ; il réussit mieux que tous.

… Dès son enfance, l'étoile de la chance devait le suivre tout au long de ses études, venue, dit-on, de son amulette qui était, non point noire, telle celles des autres, mais de cuir rouge (par droit d'aînesse), brillant comme le feu, et possédant la vertu des philtres : si elle ne ressuscitait pas les morts, il n'était, assurait Saïf, « nulle blessure ni maladie qu'elle ne guérît ».

Pendant le jour jusqu'au soir Raymond-Spartacus la caressait de ses doigts petits, puis la portait à sa bouche.

Des années durant, au moment où la nuit et le jour allaient se séparer, Tambira, aux ongles fins comme des ailes de cigale, préparait à manger pour ses enfants, rarement rassasiés à la cuisine commune des domestiques. À peine avaient-ils entamé deux tartines que déjà le plat était vide et raclé.

« N'aie pas peur, mère, disaient les fils ; nous irons à l'école, nous saurons étudier pour honorer père et toi, vous faisant une vieillesse heureuse. »

Leur père Kassoumi leur dit :

« Vous irez, certes ; ce dont j'ai peur, c'est que vous n'en reveniez pas. »

Tout engourdis de sommeil, les enfants mangeaient dès l'aube, puis se recouchaient, attendant le lever de la maisonnée.

Ou encore, armés de frondes, au petit matin, ils allaient au bord du Yamé et ramenaient quelques tourterelles, levaient perdrix ou pigeons ramiers, que Tambira enrobait de glaise, laissée cuire à la braise. La glaise une fois cuite et dure, quand elle était brisée, tapissée des plumes décollées du corps des oiseaux, découvrait la chair rôtie – juteuse saveur ! – de la volaille.

Vêtue d'un simple pagne, la mère les regardait manger ; sur son visage riaient des soleils et sur son sein pointaient des lunes. Mais l'heure d'aller en classe venait, et Tambira, se levant de son escabeau, accompagnait jusqu'au seuil de la cour ses fils, sept fois plus belle que jamais d'orgueil.

Leur père Kassoumi la suivait, et ils formaient un couple aussi harmonieux que l'est, au ciel, celui du soleil et de la lune.

Ils vécurent ainsi des jours, des semaines, des mois, des années ; mais en 1920, le dernier lundi de la saison sèche, se souvenant que ses fils devaient passer le certificat d'études primaires, Tambira s'affligea et dit :

« Il n'est pas convenable que je reste ici. Je dois aller retrouver le sorcier Dougouli, et offrir un sacrifice pour le succès des enfants. »

Kassoumi se réjouit :

« Si tu as quelque temps, vas-y vite ; il n'est guère non plus convenable que je m'attarde ici. »

Quand ses préparatifs furent achevés, Tambira arracha trois de ses cheveux de moire, les offrit au vent, puis se dirigea vers la maison de Dougouli, cependant que son époux gagnait les champs et le Yamé.

À huit cents mètres de la place des Flamboyants, à l'opposé du fleuve, se trouvait la demeure de Dougouli. Tambira était si préoccupée qu'elle ne vit pas l'homme.

« Honte à toi ! fit le sorcier. Ne me connais-tu pas ? Toute une année pourtant, j'ai prié pour que vivent les fruits de ta grossesse. »

Tambira connut qu'elle avait devant elle Dougouli.

« Femme, lança-t-il de nouveau de sa voix suraiguë, femme ! »

Elle regarda le sorcier et surprit sur son visage tous les signes d'une religiosité délirante. Ses petits yeux noirs n'exprimaient nulle indignation, elle n'avait pas droit à l'indignation ; la bouche de Tambira se tordit en un sourire humble, hébété ; comme si cette marque de faiblesse avait donné au sorcier toute la licence qui lui manquait, l'autre se mit à piailler sans se gêner :

« Par Dieu, Tambira, je sais ce qui t'amène. Viens à moi, rends-toi Dougouli favorable, lui faisant du bien. »

Ils entrèrent dans une case sombre, éclairée par une petite fenêtre à lucarne. Les frêles marmonnements de l'homme emplirent les murs ; elle sourit humblement ; lui, esquissant de petits gestes qui demandaient le silence :

« Ô toi, soleil des soleils et splendeur du ciel, toi lumière des tiens, beauté du monde ! Voici bien longtemps que je t'attends… D'où te vient ta peine ? Que t'est-il arrivé ?

– Comment n'aurais-je pas de peine ? Mes fils passent leurs examens pour faire mon bonheur et je n'ai pas la force de les aider.

– C'est moi qui les aiderai, fit Dougouli, mais à condition que tu sois bonne.

– Pourquoi ne serais-je pas bonne, lorsque ces fils seront reçus ? » répondit Tambira.

Dougouli étendit le bras droit, et Tambira aussitôt fut fascinée. Il frappa la terre du bout de son amulette : il en sortit un mortier plein de grains avec une pileuse de millet, aussi robuste qu'un homme et aux mollets de montagnarde.

« Étends ta main, femme ! »

Tambira étendit sa main et le sorcier la toucha : et il en tomba une grande pluie qui fit dériver le mortier vidé de ses grains.

Dougouli frappa la terre du bout de son amulette : un agneau blanc surgit, comme étonné et innocent.

« Étends ta main, si tu es femme ! »

Tambira étendit sa main et le sorcier la toucha : et il en sortit six hyènes, qui poursuivirent l'agneau et l'apportèrent, tout déchiré, devant Saïf.

Dougouli frappa la terre du bout de son amulette, et cent serfs prirent feu. Il dit à Tambira :

« Il faut les sauver.

– J'ai trop peur, bégaya la servante ; faites.

– Regarde », murmura le sorcier.

Il frappa la terre du bout de son amulette, et, sitôt que les visages des fils de Tambira apparurent contre terre, les serfs pétrifiés d'extase, se prosternèrent, chantant, et devinrent autant de blanches colombes.

Cependant, sur le sol coula d'une calebasse une eau merveilleuse où Tambira, hypnotisée, vit à distance ses fils rédiger leurs copies. Louanges à Dieu Tout-Puissant ! *Aouyo yéwa !*

« Assieds-toi là et ôte ton pagne », ordonna le sorcier.

Un horrible mélange de répulsion et de terreur étrangla Tambira. Bête, bête éreintée par l'amour maternel, elle se souvint de l'amour et de la misère de son mari, négligea le trouble des baisers du sorcier contre son cou, la douceur de ses caresses, le feu de ses lèvres, la salive de sa bouche, la chaleur de ses seins, de ses reins, de ses aisselles, de son ventre, la satiété du sexe, le désir, le frémissement de ses jambes : elle ôta son pagne et se mit à croupeton sur la flaque d'eau, à terre.

L'œil révulsé par le désir, les lèvres lourdes, les mains tremblantes, ils se dévisageaient. Les cuisses nues de Tambira se miraient dans la flaque.

Mais le sorcier à présent balbutiait des prières, traçait des signes, écoutait comme des murmures, et brusquement ses lèvres embouteillées de délire lâchèrent :

« Héhé ! Regarde ! Droite assise sans bouger le pubis chevelu de ton sexe. Mire ! Rouge comme le rouge de la crête du coq, il s'entrouvre, bâille, danse, frétille, mire ! héhé ! Qu'y vois-tu ? »

La flaque dansait devant les yeux de Tambira fascinée, attirait, mordait furieusement ses yeux ivres ; les formes tourbillonnaient toujours, s'emplumaient de violence et de luxure où sa propre ignominie était insignifiante. Tout à coup un coq blanc surgit de la flaque, puis deux moutons blancs à tête noire, et le coq caqueta et les moutons bêlèrent, puis un tourbillon se saisit de la flaque, la soulevant, la lapant, encombrant son eau de centaines de plumes de coq égorgé, de cous de moutons sacrifiés. Et ce fut le néant. Plus rien que le reflet du sexe de Tambira, entrouvert au-dessus de la flaque. Ensuite, la flaque elle-même disparut, bue par le sol de terre battue.

« Lève-toi, femme ! Héhé ! Un coq blanc, wé ! Deux moutons blancs, héhé ! à m'offrir en sacrifice, wé ! Et tous tes fils seront reçus », prophétisa Dougouli.

Tambira rabattit son pagne qui roula comme une gerbe sur ses cuisses, heureuse et terrifiée à l'idée du prix : un coq et deux moutons !…

« Avant que se lève l'étoile du matin, dans un mois, comme un vol d'hirondelles le bonheur viendra à toi, Tambira : un coq et deux moutons, et tes fils seront reçus. À moins que… »

Ce fut un cri du cœur, instinctif, spontané :

« À moins que ? »

Les yeux du sorcier lancèrent des éclairs, et malgré elle, la servante se sentit hypnotisée. L'homme la voulait. Elle le détestait, ce sorcier, avec son regard de serpent, ses lèvres lourdes, ses jambes torses, sa tête branlante de mule, son odeur de sang et d'amulettes de cuir mal tanné. Résolument, elle ferma les yeux. Alors toute fascination disparut. Et il en était ainsi tant qu'elle évitait le regard de l'homme.

« Tu ne sortiras pas. Le coq et les deux moutons, ou toi tout de suite. Non. Toi d'abord. Après on avisera. »

Il ferma la fenêtre, s'approchant de la femme. Une gifle arrêta Dougouli.

« Malheur à ton foyer ! jappa le sorcier. Je ne serrerai point ton fond contre mes flancs en ce monde, peut-être, mais tes enfants morts, Tambira – fourchu soit ton chemin ! – comment m'échapperas-tu ? »

Alors, pleine de colère, mais redoutant le crime, la vengeance occulte tout autant que la magie noire du sorcier, la femme sanglota doucement comme un

chien fidèle, et, s'allongeant à même le sol, défit son pagne.

Quand elle sortit, la tête basse et les épaules hautes, Kratonga et Wampoulo, qui l'avaient suivie, étaient là. Devant elle. Menaçant de tout dire à son mari : eux aussi tenaient leur vengeance : jadis l'assassin Sankolo (leur ami) avait été mouchardé par Kassoumi.

Ils ordonnèrent à Tambira de les suivre, et la femme s'exécuta. Elle eut une peur lâche, indigne, une peur de son époux surtout, de lui si bon, et trompé par elle, peur pour lui encore : ils l'auraient tué ; pour elle aussi peut-être.

Wampoulo et Kratonga l'entraînèrent derrière les cataractes du Yamé, en un lieu touffu, herbeux. Ils la prirent à tous deux. Ils la prirent et la reprirent autant qu'ils voulurent cette journée-là, en la terrifiant.

La tête basse et les épaules hautes elle revint chez Saïf. Toute la nuit, Kassoumi et ses enfants l'attendirent et, ne la voyant pas, la cherchèrent, puis le lendemain encore : en vain.

Le surlendemain matin, Kassoumi trembla quand Wampoulo et Kratonga vinrent le chercher.

On avait découvert le corps de Tambira. Dans l'arrière-cour des fosses communes aux domestiques de Saïf, était aménagé, rectangulaire, grouillant, par-dessus les selles des serfs, de chenilles et vers de toutes formes et couleurs, un trou béant, qu'on avait ensuite recouvert de planches où s'accroupissaient les domestiques pour leurs besoins. C'est dans cette fosse que fut découvert le cadavre.

Il gisait là, dans un angle, tout habillé et arrangé, avec des vers rampant dans ses narines ; la tête émergeait des selles, retenue par un nœud coulant attaché à l'une des planches. Tambira – suicide ou assassinat ? – tenait dans la main droite une croix offerte par Henry, et, obtenu à la dernière distribution des prix, le livre de lecture de ses enfants.

Les domestiques n'osèrent nommer personne, ni affirmer quoi que ce fût. Alors, en silence, Kassoumi prit une corde, écarta sans dégoût les planches, hissant le corps gluant de sa bien-aimée, qu'il lava doucement. Il lui arrivait parfois, au cours de la toilette de la défunte, de lui sucer le nez, pour en recracher un ver. Il ne se plaignit de rien, et, résigné, sans même la force de pleurer, suivi du cortège des domestiques, alla enterrer, sous son bananier, près du Yamé où il l'avait vue pour la première fois par une chaude après-midi, Tambira aux bras ballants. Elle avait l'amour des siens – puisse le Très-Haut la ravir aux Cieux !

Amina Yarabi !

Et s'ensanglante le ciel quand s'élève la prière du soir, à quoi nous nous agenouillons :

En juin 1920, tous les fils de Kassoumi et de Tambira furent reçus au certificat d'études.

« Allons, mes soleils, ne vous désolez pas au sortir du deuil. Le Seigneur est là, qui veille sur vos âmes ; étudiez mes doux agneaux, étudiez. Paix et bonheur à vous, leur sanglotait Kassoumi les yeux pleins de larmes. Que le lait qui vous a nourris vous soit profitable. Et toi, Raymond, le premier né de tous, fais-toi si brillant et sage que ta simple apparition change la nuit noire en nous en jour lumineux – et puissent tes succès avoir l'éclat de l'épée, plus pénétrants que la flèche. J'ai dit. »

Donc, les fils étudièrent et le père vaqua à ses occupations de domestique. Mais un jour, Raymond rentra en larmes et se jeta si furieusement sur son siège que les quatre pieds se cassèrent.

« Que t'arrive-t-il donc, mon fils ? As-tu reçu un affront ? Es-tu malade ou renvoyé de l'école, lui demanda son père.

– Hélas ! je suis bien puni d'étudier et d'être orphelin. Tout le long du jour, le garçon de Rokia m'a ridiculisé parce que je suis orphelin et le premier de la classe ; il m'a lancé, avec les rieurs de son côté – autant de mauvais élèves –, des coups de fronde sans même me laisser parler. Comment irais-je à l'école, souillé de pareil affront ?

– Calme-toi, ô ma douleur ; que t'a-t-il dit, ma joie, demanda le père Kassoumi.

– *Chien, fils de chien dont la mère mourut dans les selles des serfs ! Le lait te coule encore de la bouche et tu veux te mesurer à moi ? Eh, maudit parjure, va donc avec les tiens.* Ah, père, quel visage ferai-je désormais ?

– Le blâme des gens est l'affaire de deux jours, et notre honte n'est pas si grande. Je te dirai un moyen de la faire oublier. Monte à l'envers sur mon âne, ton dos vers sa tête, et, dans cet équipage, passe trois fois à travers la foule de tes camarades. Observe-les bien et viens me dire ce qu'ils auront fait. »

Raymond enfourcha l'âne de son père à l'envers, et passa au milieu des écoliers. Ceux-ci, les grands comme les petits, les sérieux comme les espiègles,

furent secoués d'un tel rire qu'ils ne pouvaient tenir debout.

Il passa encore une fois. Personne ne rit plus. « Ce n'est certainement pas sans raison, firent-ils, qu'il monte à l'envers l'âne de son père ; il y a quelque bonne idée là-dessous… »

Quand Raymond revint chez lui, son père, doucement, lui demanda :

« Comment se sont-ils comportés ?

– Quand je suis passé la première fois, ils ont été secoués d'un tel rire qu'ils ne pouvaient se tenir debout. La seconde fois, certains riaient encore, d'autres ne riaient plus et plus d'un s'affligea de me voir, moi l'élève modèle, frappé de déraison. La troisième fois, plus personne ne riait : "Il n'est pas fou, disaient-ils, ce n'est pas en vain qu'il monte à l'envers l'âne de son père ; il a sûrement son idée…"

– Eh bien il en sera de même pour notre affaire, dit Kassoumi. Ils riront d'abord, s'affligeront ensuite, puis personne n'y pensera plus. »

… En effet, lorsque les camarades de classe de Raymond virent qu'il restait le premier de tous et que son père ne se remariait pas, ils commencèrent par se moquer, puis personne n'y pensa plus. Et la famille Kassoumi put aller son petit train de vie. Louanges à Dieu le Très-Haut. Il est puissant en toutes choses et peut exaucer tous nos vœux. Révérons-Le : *Amina Yarabi.*

Les moins doués des fils de Tambira, forts de l'emploi lucratif qu'un certificat d'études leur apportait, se firent commis d'administration à Krebbi-Katséna, doublement payés : par la France d'abord, par Saïf ensuite.

Seul Raymond poursuivit ses études jusqu'au brevet élémentaire, qu'il réussit en 1924 – tenu, dès lors, sur ordre de Saïf, à l'écart des besognes domestiques.

Les vacances de cette année-là furent les plus terribles que l'élève connut.

Il allait sous le bananier de son père, la figure toute grisâtre, avec de grands yeux blancs comme du sisal battu ; et il demeurait impassible devant les sarcasmes des galopins qui le hélaient de loin, le traitant de fainéant. Jamais d'ailleurs la masse des serfs n'avait salué son succès, car aux champs les plumassiers de la paperasse sont des nuisibles, et les paysans eussent fait volontiers comme les poules – tuant les infirmes d'entre elles.

Quitté le Yamé, Raymond venait s'asseoir devant la porte de Saïf, contre le dattier de la cour. Il ne faisait pas un geste, pas un mouvement ; seules, ses paupières, qu'agitait une sorte de souffrance nerveuse, retombaient parfois sur la tache blanche de ses yeux. Avait-il une pensée, une conscience nette de sa vie,

tiraillée entre l’indigène et la française ?

Pendant quelques semaines, les choses allèrent ainsi. Mais son impuissance à rien faire, autant que son impassibilité, finirent par exaspérer les esclaves de Saïf, dont il devint le souffre-douleur, sorte de bouffon martyr, proie donnée à la férocité native, à l’ébriété des brutes qui l’entouraient.

Kratonga imagina toutes sortes de farces cruelles que les diplômes de Raymond purent inspirer. Et, pour se payer de ce qu’il mangeait à la fourchette, habillé comme les Blancs, on fit de ses repas des heures de plaisir. Les serfs des maisons voisines s’en venaient à ce divertissement ; on se le disait de porte en porte, et la cuisine des domestiques de Saïf se trouvait pleine chaque jour. Tantôt on posait sur l’escabeau, devant l’écuelle d’acajou où il commençait à puiser le mil, quelque chiot. La bête flairait la nourriture, et, tout doucement, s’approchait, volant une lapée, évitant de justesse le coup de fourchette que Raymond lui assenait sur le museau. C’étaient des rires, des poussées, des trépignements de spectateurs tassés contre les parois fumantes de la cuisine. Le père de Raymond n’était jamais là – envoyé à l’autre bout de la ville par Kratonga, pour quelque course. Et Raymond, sans dire un mot, se remettait à manger, avec des rondeurs dans les gestes, maniant sa fourchette et tapant, de la main gauche, le chiot, qui glapissait.

Tantôt on prétendait que Saïf le demandait, ou que son père le cherchait ; et le jeune homme, voulant se lever, était culbuté d’un croc-en-jambe contre la suie des marmites.

Puis on se lassa même de ces amusements. Wampoulo, rageant de le savoir instruit et appelé à un sort autre que le sien, le frappa, le giflait sans cesse, ricanant, avec les autres, des efforts inutiles de Raymond, qui parait les coups, tentait de les rendre. Ce fut alors un jeu nouveau : celui des paupières. Les domestiques, les servantes, les cuisiniers lui lançaient à la volée leurs mains par la figure, ce qui imprimait à ses paupières un cillement précipité. Il ne savait qui implorer et demeurait sans cesse les bras étendus – pour éviter les approches de ces moricauds qui lui parlaient comme on hurle, riaient comme des chacals, buvant ses réponses et s’en gaussant, les yeux rivés sur lui, inventant ses amours, le disant promis à Tata, fille forte aux joues rebondies, qui portait au bout de ses poings les larges plats chargés de nourriture, avec un regard humide quand ses yeux, éplorés, désapprouvaient le supplice infligé à Raymond.

Bientôt, Kadidia revenait du marché où elle avait été vendre ses fagots de bois et balbutiait aux gens : *Yourou mendè*, « La pitié, par Dieu ! »

Tous baissaient la tête, prétendaient taquiner son frère, et, dans une haine veule, blaguant Tata, s’en retournaient à leurs menues besognes.

Ils ne se trompaient pas. On eût dit que toutes les facultés de tendresses, misères de serf, tombées sur Raymond, étaient effacées par Tata, qui le suivait, de loin, des heures, le long de la grande allée de graviers dévalant Tillabéri-Bentia – de la place aux Acacias au Yamé. Elle le regardait, qui marchait à pas graves, les mains derrière le dos, le front penché, et, parfois, s'arrêtant pour se retourner et lui sourire, comme s'il comprenait – la remerciait de sentir des choses qui n'étaient pas de son âge.

Ils s'asseyaient enfin aux champs de mil coiffant les rives du fleuve de leurs épis verdâtres, car la fille n'aurait jamais franchi les limites qu'elle était accoutumée à ne point franchir. Elle bavardait avec Raymond, ignorant si le monde s'étendait encore loin derrière les arbres qui avaient borné sa vue. Et, quand les serfs, après le repas, las de les rencontrer, toujours au bord de leur champ, leur criaillaient :

« *Han ! yérago pili bara !* Pourquoi qu' tu n' vas point ché les *Flençèssi*, avec ton Nègre-blanc au lieu de feignanter par itou ? *Bédéguéi gombo oumo héyé hein !* », elle ne répondait pas, mais s'éloignait de Raymond, saisie d'une peur vague de l'inconnu, d'une angoisse de pauvre qui, brusquement, redoutait la culture de l'élève, les visages nouveaux, les Blancs, les regards soupçonneux des gens qui ne la connaissaient pas ; et la vue des gendarmes qui vont deux par deux le long de la route de Krébbi-Katséna la faisait plonger, par instinct, dans les buissons et derrière les tas de cailloux.

Quand elle les apercevait au loin, bottés, blancs et luisants sous le soleil, elle retrouvait soudain une agilité singulière, de bête, pour gagner quelque cachette. Elle dégringolait des talus, se laissait tomber à la façon d'une loque et se roulait en boule, devenant toute petite, invisible, rasée comme un lièvre au gîte, confondant ses haillons bruns avec la terre. Non point qu'elle eût jamais d'affaire avec eux : mais elle portait cette terreur dans le sang, comme si elle l'eût reçue de ses parents – morts aux travaux forcés sur les chantiers des colons.

Encouragé par Saïf, Raymond en fit sa fiancée. *Oum ibem min imbè : ama yéguéré !*

C'était en août 1924, en pleine saison des pluies. Saïf, convoqué chez Mossé

dès le matin, en revint à midi, annonçant à l'Assemblée des notables que Raymond Kassoumi, autorisé à poursuivre ses études à Paris, s'y rendrait dans un mois, peu avant l'ouverture des classes du baccalauréat. Saïf, qui le considérait comme sa propriété, par sa naissance, son éducation, son hérédité, son avenir – instrument de sa politique future, le fit respecter des serfs, le comblant de faveurs – si content que, la paume large ouverte sans craindre d'arriver jamais à épuiser ce qui n'a pas de fond, mariant ses frères aux domestiques du docte Akbar ben Bez Toubaoui, il prodigua des cadeaux à son père : *ouassalam !* Pour faire diversion à l'occasion des festivités qui suivirent, il voulut faire de Raymond son favori, convoquant, par les mérites de ses ancêtres – Allah honore leurs visages ! – sur une arène de sable où s'empilaient des débris de mil, de kapock et de maïs, à l'angle gauche de la cour du palais, une *tchiprigol*, combat de lutteurs : ses serfs.

Sur son ordre, deux hommes parurent nus – toucouleur – cache-sexe en cuir de taureau, mains armées de griffes de panthères ; ils s'attaquèrent aussitôt, cherchant à se faire mordre la poussière, l'arme tranchante lacérant leur peau de zébrures sanglantes.

Les deux lutteurs s'arc-boutèrent, tressaillant, yeux larges, fixes, un peu vagues. Et brusquement ce fut la mêlée, l'arrachement d'un corps soulevé haut dans les airs, enlacé contre le torse de son adversaire. Le corps, énorme girouette vivante, frétilla autour de la tête de l'autre, et lui, rivant au cou la brusque pression de son genou, le fit s'écrouler telle une masse de pâte molle. Parmi la joie féroce et passionnée de l'assistance qui, jambes livrées au vent, tressautait de bonheur, poussant des grognements de plaisir et, imitant – gestes inconscients – tous les mouvements des combattants, la lutte reprit, plus acharnée que jamais. Les deux hommes n'étaient plus que plaies vives, chairs sans cesse labourées par cette sorte de râteau fait de griffes acérées. Le plus petit avait une joue hachée, et l'oreille de l'autre – bannière sanglante plantée dans son crâne –, était fendue en trois morceaux.

« Frappe, frappe donc, *karmadjo ! warmo !* » invectivait le public tout insultes. Le grand tomba sans connaissance ; il fallut l'emporter, sous l'ovation générale de hurlements qui exultaient :

« *Naguè ! naguè ! hockèmo naguè !* Une vache au vainqueur ! »

Puis, avec un long soupir de regret, tout chagrin que ce fût déjà la fin, chacun rentra chez soi.

Les jours que vécut dès lors Raymond furent ceux de toute sa génération – la première des cadres africains, tenue par la notabilité dans une prostitution

dorée – marchandise rare, sombre génie manœuvré en coulisse, et jeté au-devant des tempêtes de la politique coloniale au milieu de l'odeur chaude des fêtes, des compromis – jeux d'équilibres ambigus, où le maître fit de l'esclave l'esclave des esclaves et l'égal impénitent du maître blanc, et où l'esclave se crut maître du maître lui-même retombé esclave de l'esclave…

Les fiançailles de Raymond et Tata furent donc officielles, destinées à ramener à Saïf, quittée la France, le Nègre mal blanchi épris de sa promise, grande, forte, grasse, mûre, mais très belle, d'une beauté lourde, chaude, puissante, qui faisait rêver et sourire, la rendant mystérieusement désirable. Épanouissement de vie à travers l'illumination du bonheur – rompu par le départ de l'étudiant.

Ils furent nombreux à l'accompagner au bateau, poussif et vibrant comme un chaudron : ses parents, sa fiancée, Saïf et l'Assemblée des notables, Kratonga, Wampoulo, Yafolè, Henry, des mendiants au turban plein de trous comme un crible de grainetier, et quelques employés d'administration. Puis ce fut la séparation, le mugissement des sirènes, l'éloignement du port au milieu de bigarrures d'étoffes de coton et de soieries, de vieux pagnes et de boubous, des cris, des chants fendant l'azur à la louange de Saïf, de recommandations hurlées ensuite, de sourires et de larmes, d'appels menus, voix enfantines de galopins trottinant comme une couvée de poussins noirs autour de leurs parents graves. *Djoulè : homoh andi djitingal ? djoulè ! Amina yarabi…*

9

Mais il était trop tôt et trop tard. Raymond avait connu, frappé par l'Europe, autre ombre de lui-même, les fièvres de Saïf.

Alors, parce que l'homme blanc s'était insinué en lui, sa présence commanda les gestes même qu'il ferait contre elle, lui, l'enfant de la violence. Il méprisa l'Afrique, brûlant, à grandes étapes, là où il s'en était écarté, l'abîme qui le séparait de la prestigieuse civilisation blanche. Mais l'impression simultanée de vingt siècles d'Histoire, ou de leur résidu, lui restait encore imperméable : où il fallait découvrir, – éloigné soit le Malin ! – il recevait.

Et donc, réfugié sous l'arbre mort de la suffisance scolaire, mage du savoir, sans feu ni lieu, ne vivant guère que parmi les carcasses de mots, Raymond Kassoumi après s'être fourvoyé, avec un accent de titi parisien, dans la singerie, cultiva le palabre littéraire, faisant à sa culture un ventriloquisme de démagogie, et sombrant avec elle.

Mois d'échecs, d'inadaptation, d'égarements, d'anonnements, de combats de gosiers, où il se justifiait devant Saïf : il ne se débarrassait pas de l'Afrique, pas plus que la plante de ses racines.

Mais la France le fascinait, ses professeurs, ses promotionnaires, l'homme blanc en général, combien différent de celui du Nakem, aussi gendarme qu'expéditif, Henry excepté.

Le fils de Tambira redoubla son bachot, humilié de se voir de loin le plus âgé du lycée Hugo, émerveillé, cependant, par cette rumeur, lointaine et continue, du ventre de Paris, ses femmes, grandes filles blondes, brunes, rousses ou châtain, étalant, à travers la grille de la cour d'honneur du pensionnat, la double provocation de leur gorge granulée et de leur croupe, et circulant, l'œil accrochant, la lèvre rouge, si près de son désir d'homme éclaboussé par leur

odeur de parfum et de poudre de riz…

Sa vie s’écoula, sédentaire, aussi morne que l’hiver, qui fut long et rude. Puis le premier printemps fit reverdir son lycée ; et les élèves, de nouveau, comme des fourmis laborieuses, s’acharnèrent au travail, passant des heures aux révisions, besognant dans les coins isolés des salles d’études, sous la hargne de leurs ambitions, serrant des livres de tous formats, qui enfantaient l’intelligence des candidats et l’émerveillement des parents, venus encourager, au parloir, introduits par le surveillant, ces larves de culture, leurs enfants.

L’année s’annonçait favorable aux dires des professeurs, marchands de langage justifiés plus que jamais par la fébrilité de leurs conseils, les devoirs, les répétitions, bric-à-brac de spiritualité et de dévouement les posant hors des angoisses de toute cette plèbe de l’esprit : leur corporation.

Ils écoutaient leurs élèves ainsi qu’un chef d’orchestre ses musiciens, et, à tout moment, frappant le pupitre d’une misérable règle : « Monsieur Bertrand, monsieur Bertrand, vous faites un solécisme ! Quelle est la fonction de *x*, monsieur Kassoumi ? Il faut saisir le génie d’une langue, mes enfants… »

Le concert ne fut pas vain. Car ce fut soudain, un mois après les épreuves, un immense cri de joie dans les bouches, tandis que les jeunes gens juraient, hurlaient, toussaient, crachaient leurs projets d’avenir, parlant du contenu de leurs copies comme le fils d’un peintre ou d’un poète parlerait peinture ou poésie, à dix ou douze ans : tous, Kassoumi compris, venaient d’être admis bacheliers, à part trois provinciaux aux allures de bergers, débarqués de la Charente.

Télégraphiant à Henry et à Saïf, Raymond se sentit justifié aux yeux du Nakem, du lycée et de lui-même, après tant de mois d’un silence où, se croyant perdu, brisé dans sa carrière, il avait oublié jusques à ses parents. Grisé par le succès, il se promit, le soir même, avec quelques camarades, après le réfectoire, d’aller quelque part s’offrir du plaisir.

Le soir tombait. Pigalle s’éclairait. Dans la tiédeur de ce samedi printanier, ils étaient six camarades de classe à se mettre en marche, avec une lenteur d’êtres hésitants, deux par deux, en procession.

Ils allaient, longeant les ruelles qui bordent les hôtels, allumés par un appétit de femmes qui avait embrasé leurs têtes durant le dernier mois des examens de fin d’année. Pierre Duval et Philippe Bourdeau marchaient devant, guidés par Lamotte, dit « Dédé, je t’embrouille », garnement intelligent, coquin, fort et

travailleur, qui servait de démarcheur aux autres chaque fois qu'une fille les appelait. Il devinait les filles à plaisir, s'approchait d'elles, marchandait, la braguette entrebâillée comme un rideau de porte de bistrot.

Après avoir tourné à peu près dans toutes les rues sombres qui dévalent vers la place Blanche, et d'où monte une sorte d'atmosphère de jouissance, Dédé se décida pour un passage accidenté où luisaient, au-dessus des portes, les néons portant le nom de la boîte, nom sonore et coloré, qui clignotait dans les ténèbres… Sur le trottoir, des vendeuses de frites, debout, pareilles à des gendarmes en tablier, se levaient à la vue des passants, les hélaient, leur proposant de la mangeaille vieille de trois jours déjà.

Çà et là étaient placardées des photos de nus, vantées par des chasseurs en uniforme ; et, plus loin, au fond d'une entrée, se profilait, derrière une porte vitrée, un essaim de filles, étalant, sous quelque vague habit criard, de lourds seins roses ; toutes plantées sur des cuisses de différents calibres, elles souriaient. Ailleurs, une autre affichait une tenue de soie verte, contrastant avec la rondeur du corps, et la maigreur du visage, long, sec, rouge, surmonté d'un chignon blond, encadré de longues mèches tombant le long des tempes comme d'épais favoris, un vrai sandwich vivant, tranche de jambon découpée en tête humaine entre deux coussinets de cheveux. La créature, vieille grenouille croupissant dans une inconfortable retraite, lança : « Venez vous faire sucer, les mômes ! » Et elle sortit elle-même pour s'agripper à Kassoumi, l'appelant son Doudou, lui caressant la nuque, le câlinant du geste et de la voix, de toute son énergie de femme endettée, ruinée, avare, cramponnée à lui tel un usurier à son débiteur. Raymond, abasourdi et se sentant le seul Nègre du groupe, résistait mollement, pendant que ses camarades, le regardant, balançaient entre l'envie de s'enquérir du prix et celle de tenter ailleurs cette aventure grivoise. Puis, quand la femme se fut énervée, énervant ses clients, Dédé, qui connaissait Pigalle, ordonna le départ.

Et les voilà musardant, poursuivis par les insultes de la fille en furie, tandis que d'autres prostituées, tout le long des hôtels, devant eux, frappant contre la vitre des portes, leur décochaient des regards pleins de promesses. Ils avançaient donc, de plus en plus remués, entre les cajoleries des portières d'amour d'un côté de la rue, et, de l'autre côté, les injures des plus vieilles, dont le corps avait été méprisé. De temps à autre, des groupements inégaux de soldats, de matelots, de célibataires endurcis, de vieux vicieux, d'adolescents imberbes, de pères de famille impénitents les croisaient, avec un éclair de joie féroce dans le regard.

Ils allaient toujours. Partout, s'ouvraient des passages inconnus, des ruelles tortueuses, constellées d'ampoules au néon, luisant sur le pavé gras, entre les

murs ruisselants d’odeur de chair de femme.

Enfin, Dédé, d’un geste de la main, arrêta tout le monde devant un élégant meublé, non loin du Moulin Rouge.

L’orgie fut totale ! Quatre mois d’économies y passèrent. Trois heures durant, exigeant une seule chambre pour mieux s’entr’exciter, ils ont fouillé, exaltés à l’excès, leurs compagnes, dont les yeux passés au rimmel semblaient toujours luisants de passion ; leurs bouches entrouvertes, leurs dents, leurs sourires même avaient quelque chose d’étrange, de férocement sensuel ; et leurs seins durs, allongés et droits – pointus comme des poires de chair, élastiques comme s’ils eussent renfermé des ressorts d’acier – donnaient à leurs caresses reflétées à l’infini par les miroirs encadrant les quatre murs capitonnés de soie, et le plafond, quelque chose d’animal, faisaient d’elles de superbes femelles, créatures de l’amour désordonné.

Tous les six, dans la même chambre, tantôt se regardant les uns les autres dans les miroirs, tantôt pinçant leurs compagnes, avaient des ardeurs acharnées et des étreintes hurlantes, avec des crissements de dents, des convulsions et des morsures, suivies presque aussitôt d’assoupissements profonds comme une mort. Mais quelqu’un éternuait ou toussotait, et tous les douze se réveillaient brusquement, prêts à des enlacements nouveaux, la gorge gonflée de baisers. Leur esprit, à tous d’ailleurs, était simple comme un et un font deux, et un râle rauque leur tenait lieu de pensée.

Fières par instinct de leurs corps, les filles n’hésitaient pas à adopter, à proposer, à exiger, à varier toutes les positions qui en rehaussaient l’inépuisable richesse : couchées sur le flanc, sur le dos, au bord du lit, en levrette, ou bien, les deux jambes en l’air et les genoux écartés, elles se laissaient prendre, courbées à la renverse et touchant le plancher en riant ; puis elles circulaient, couraient, gambadaient le long des points érotiques des jeunes gens avec une impudeur savante et hardie. Quand elles étaient enfin repues d’amour, épuisées de cris et de mouvements, elles grignotaient des biscuits fins, buvaient du champagne, tandis que l’épuisante étreinte faisait perler sur leur peau de microscopiques gouttelettes de sueur. Et il émanait d’elles toutes, de leurs replis secrets, cette odeur de fauve et de sexe, qui fait le sel des accouplements.

Puis, toutes les bouteilles de champagne étant vides, une fille s’était rendue jusqu’à la porte, qu’elle entrebâilla, ordonnant six autres bouteilles, trois paquets de biscuits fins et du caviar.

Chaque homme enlaçait sa compagne, qui changea souvent de partenaire. On avait rapproché les lits, de bois sculpté, vastes et étonnamment hauts. Et, après la

dernière rasade, l'accouplement sextuplé, réfléchi par les glaces des murs, reprit, sur des draps à présent torchonnés, cependant que s'engouffrait, dans la fenêtre étroite qui donnait sur le comptoir, l'aigre musique du phonographe.

Enfin, l'on s'arrêta pour manger et boire ; puis l'on recommença de nouveau ; puis l'on but et mangea encore.

Tous étaient déjà gris et plaisantaient. Chacun, sa compagne contre les flancs, chantait ou criaillait, jetait des baisers miaulants à l'espace, s'entonnait du champagne dans la gorge, lâchait en liberté la bête humaine. Au milieu d'eux, Kassoumi, serrant contre lui une négresse joufflue et mignonne à cheval sur ses cuisses, la contemplait avec passion. Moins ivre que les autres, non qu'il eût moins bu, il était envahi par d'autres idées, et, plus tendre, cherchait à bavarder. Ses idées le narguaient un peu, s'évanouissaient, revenaient en sarabande, dansotaient, sans qu'il pût maîtriser précisément ce qu'il avait à dire. Il gloussait, bégayait :

« Hey… hey… euh… donc ça fait longtemps que tu es là hein hey… hey… euh… ech !…

– Deux mois », répondit la fille.

Il en parut satisfait, fredonna un vague air et opina :

« Ça te plaît, ce que tu fais là ? ech !… »

Elle se tut, puis dans un souffle :

« Faut bien s'y faire. C'est pas pire qu'autre chose. Bonniche ou putain, c'est à peu près pareil, hein ? »

Il sembla compatissant. Puis soudain :

« Tu n'es pas martiniquaise ? » hasarda-t-il.

Elle fit « non » de la tête, sans répondre.

« Tu es née en France alors… heu… ech ! »

Elle secoua la tête.

« Alors tu viens de loin ? »

Elle acquiesça.

« D'où ça ? »

Elle parut hésiter, chercher, faire un effort, puis comme essoufflée :

« De Nakem-Ziuko. »

Il sourit de nouveau, content, et embrassa goulûment la fille. Puis :

« C'est bien ça, j'en suis rudement heureux, hey… hey… euh… ech !… »

À son tour, elle hasarda :

« Tu es tirailleur ?

– Non, ma chérie, je suis étudiant.

– Tu viens de loin ?

– Ah ça oui ! J’en ai fait du chemin, des écoles, des examens et des universités.

– T’en as de la veine.

– Pardi ! Il en faut pour vivre, hé ! »

De nouveau elle parut tendue, craintive, redouter quelque chose, puis au bout d’un moment, déposant à terre sa coupe :

« T’en as connu des étudiants originaires de Tillabéri-Bentia, par hasard ? »

Il s’en frappa les cuisses, se tordant de rire :

« Pas plus tard qu’aujourd’hui même ! »

Elle tressaillit, renversant brusquement une bouteille :

« Vrai ? vrai de vrai ?

– Pardi ! ech… ech… ech… puisque je te le dis !

– C’est pas des menteries au moins ? »

Il leva la main :

« Sur la tête de mon père ! jura-t-il.

– Alors sais-tu si Raymond-Spartacus Kassoumi étudie toujours ? »

Il fut remué, inquiet, dégrisé et envahi d’une soudaine terreur ; toutefois il voulut, avant de répondre, en savoir davantage :

« Tu le connais ? »

Elle éluda, méfiante.

« Oh ! non, voyons, prétendit-elle. C’est un type qui le demande.

– Un Blanc ?

– Non.

– Mais qui alors ?

– Ben, quelqu’un !

– D’ici ?

– Non, de là-bas.

– Où ça ?

– Mais un type donc, quelqu’un, quelqu’un comme moi, une femme quoi !

– Mais que lui veut-elle, cette femme ?

– Allez savoir… »

Tous deux se sont observés, mal à l’aise, étranglés d’angoisse, flairant quelque chose de terrible, qui allait s’abattre sur eux.

Il reprit :

« Je peux la voir, cette femme ?

– Qu'est-ce que tu lui raconterais ?
– Ben je lui dirais… je lui dirais… que j'ai vu Raymond-Spartacus Kassoumi.
– Il n'avait pas froid au moins ?
– Non.
– Il n'avait pas faim, il étudiait bien ?
– Oui oui. »
Elle se tut encore, l'évitant du regard, cherchant quoi dire.
« Où sont les étudiants de Tillabéri-Bentia ?
– Mais à Paris diantre ! »
Elle ne put réprimer un faible cri :
« Quoi ?
– Mais oui…
– Tu le connais, toi, Raymond-Spartacus Kassoumi ?
– Puisque je te le dis ! »
Elle hésitait, le regard fixe, tripotant sa coupe tachée de ses empreintes :
« Écoute, tu lui diras… non, rien ! »
Il la dévisagea, horriblement angoissé. Enfin il voulut trancher net :
« Alors que lui veux-tu, hein ?
– Moi, rien, mais rien ! Je t'assure… »
Puis prenant brusquement une résolution, elle fila nue s'emparer du caleçon, du pantalon, de la chemise et de la veste de l'homme, ainsi que de sa propre robe, et, revenant :
« Enfile ça.
– Pourquoi ? J'ai payé.
– Enfile ça, je te dis. Je te parlerai ensuite. »
Il s'habilla docilement, la regarda glisser son soutien-gorge sur ses beaux seins, couler son slip, passer sa robe et s'asseoir enfin. Les autres continuaient leurs caresses.
« Bon, maintenant, je t'écoute.
– Mais d'abord écoute ; je veux que tu me le jures ; tu ne lui diras pas que tu m'as vue, hein ? Ni que tu sais que je fais la putain. Promets-le.
– Promis.
– Sur ton père ?
– Sur mon père.
– Eh bien, tu lui diras que sa fiancée Tata, accusée par Saïf d'en savoir trop et d'oser ne pas vouloir relancer Raymond, est morte, que son père a été vendu et

expédié avec trois cents serfs, dans le Sud, chez Dalbard, que deux de ses frères, Jean et René, commis d'administration insoumis aux notables, drogués par Saïf, sont devenus fous, voilà deux ans. »

À son tour, il sentit qu'il avait le vertige, que l'air remuait dans les lobes de son cerveau, et il resta si frappé de saisissement qu'il ne trouva rien à dire ; puis, incrédule, il hasarda :

« Tu divagues !…

– C'est la vérité.

– Qui te l'a dit ? »

Elle posa la main droite sur le crâne de l'homme, et, le regardant droit dans les yeux :

« Jure de te taire.

– Je le jure.

– Je suis sa sœur ! »

Il jeta ce nom, machinalement :

« Kadidia ? »

Elle l'observa de nouveau, yeux fixes, agrandis, arrondis, soulevés par une terreur horrifiée, et elle bégaya tout bas, presque entre ses doigts posés sur ses lèvres :

« Quoi… quoi ?… c'est toi, Raymond ? »

Ils ne bougeaient plus, les yeux rivés l'un sur l'autre. Autour d'eux, les dix autres vagissaient doucement. Le bruit de leurs flancs, le va-et-vient des corps, la scansion des respirations, le vacarme rauque des étreintes se mêlaient au grincement du phonographe. Elle était assise à ses côtés, et il se souvenait de l'avoir possédée, de s'être enivré d'elle comme elle de lui, eux, frère et sœur ! Alors, tout bas, de peur qu'un camarade ne surprît la conversation, Kassoumi déplora :

« Seigneur… Seigneur… Ô Seigneur… »

Elle eut en une seconde les yeux embués de remords et bafouilla :

« C'est ma faute, hein ? »

Mais brusquement Kassoumi :

« Alors, elle est morte, ils sont drogués, il est vendu !

– Oui.

– La fiancée, les frères, le père !

– Les quatre en trois mois. Juste pendant l'hivernage. J'étais restée seule, sans rien que ma camisole et mon pagne, j'ai fui et suivi notre père, de loin. Il ne voulait pas que je vienne, il avait peur pour moi.

« J’entrai comme domestique chez Dalbard Jean-Luc, le négociant français de bois précieux, entre autres professions. Père a travaillé là six mois, sans salaire. Cet homme recevait de la *dabali* de chez Saïf et de chez Tall Idriss. Il mélangeait toute une saloperie de trucs pour faire bander à la nourriture des travailleurs. Les pauvres gars alors pensaient plus qu’à gratter comme des forçats pour avoir un brin de drogue et des femmes, recrutées en partie par Wampoulo. Pour soustraire les gars au recensement, ces bandits se les renvoyaient au bon moment, les refilaient à d’autres, qui les expédiaient à La Mecque. Des pèlerinages, qu’ils disent ! Mais seulement voilà : les notables pèlerins, eux, en revenaient, de ces menteries de pèlerinages, mais les travailleurs drogués, jamais. Pardi ! On les avait déjà vendus et revendus.

« Et puis, un matin, je me lève. Père n’est plus au travail. On l’a fouetté jusqu’au sang parce qu’il avait toujours refusé de coucher avec qui que ce soit. J’ai compris qu’il avait fui. Il n’avait pas voulu m’emmener… peut-être qu’on l’a tué. Ou qu’on l’a repris. Je sais pas. Je suis descendue plus au Sud, et un autre Blanc, Polin, un pharmacien, m’a fait fauter. On est si bête, tu sais. Puis j’allai comme bonne chez un vieux planteur de café, qui m’a débauchée et qui me conduisit à Grosso dans une piaule, parce que j’étais enceinte de lui. Bientôt il n’est point revenu, le gars ; j’ai passé quatre jours sans rien sous la dent, et puis, ne pouvant plus travailler, j’ai fait la putain, comme bien d’autres. J’avortai le mois suivant. J’en ai vu des pays, j’en ai fait du chemin aussi, moi ! L’Afrique, l’océan, Tanger, Gibraltar, Toulon, Marseille, Le Havre, Paris, où me v’la ! »

Les larmes lui jaillissaient des yeux et du nez, coulaient le long de ses joues, se faufilaient dans sa bouche. Elle reprit :

« Je te croyais mort, toi aussi, tiens ! Tu n’écris jamais, mon pauvre, mon pauvre Raymond. »

Il dit :

« Je ne pouvais pas te reconnaître, moi ! Tu étais si différente alors, et te voilà si joufflue, si changée ! Mais comment ne m’as-tu pas reconnu, toi ?

– Je vois tant de tirailleurs, dit-elle avec un geste désespéré, et puis, te voilà grand, si différent… »

Il la regardait toujours au fond des yeux, écrasé par un désespoir impuissant et si poignant qu’il en avait de fortes envies de se manger les poings. Il la tenait encore sur ses genoux, les mains à plat sur la nuque de la femme, et voilà qu’à force de l’observer il fut frappé soudain par sa ressemblance avec la Kadidia laissée au pays, avec tous ceux qu’elle avait vus fous, morts, vendus. Alors enserrant ce corps retrouvé comme l’on embrasse le corps d’une sœur, il inclina son buste contre le sien ; des sanglots de vaincu, longs comme une nausée,

étranglèrent sa gorge en hoquets de divagations. Il balbutia :

« Te revoilà, te revoilà Kadidia, ma petite Kadidia. »

Puis soudain il se raidit, sauta sur ses jambes, se mit à hurler d'une voix extraordinaire en se cognant la tête contre le mur dont le miroir vola en éclats. Puis, faisant deux pas, s'effondra telle une masse, face contre terre. Il se roula en jurant, tapant le sol de ses flancs et de ses dents, et vagissait si piteusement qu'il semblait agoniser. Tous les autres le regardèrent, et les filles beuglèrent de rire :

« Il est vraiment noir, ironisa une blonde.

– Faut le coucher, proposa une autre. S'il flanque son nez dehors, on va le foutre dans le panier à salade. »

Alors, comme Kadidia avait payé pour lui, la patronne offrit un lit, et ses camarades eux-mêmes, veules à ne pas voir une mouche, le hissèrent jusque dans la chambre de bonne, cependant que sa sœur, restée à ses pieds, pleura autant que lui, jusqu'à l'aube.

Huit jours plus tard, profitant du dimanche pour voir sa sœur, Raymond apprit qu'un client sadique avait introduit une lame de rasoir dans la savonnette du bidet de Kadidia, et que celle-ci, voulant se nettoyer, s'était pourfendue si profondément, si violemment, que l'hémorragie, impossible à arrêter, la vidant de son sang, la tuait avant toute intervention.

Le frère de Kadidia vécut seul, tout seul. Il n'eut guère plus le cœur aux études, et acheva péniblement son second bachot. Durant les deux semestres de l'année de son concours d'entrée à l'école d'architecture, après maints déboires suivis de la suppression de sa bourse scolaire, l'étonnement de sa vie nouvelle l'empêcha de s'inquiéter beaucoup.

Il avait repris ses habitudes de Tillabéri-Bentia, le réveil matinal, les longues heures de marche, les repas au bonheur du jour. Ayant refusé le rapatriement, il vivotait d'obscures besognes, et, pour subsister, rédigeait des centaines d'adresses sur des enveloppes, bricolant la comptabilité, ou travaillant de nuit aux Halles. Mais, au souvenir de son insuccès, de ses parents vendus ou disparus, de Henry laissé au Nakem, son cœur aussitôt commençait à battre – Kassoumi désertait le lendemain son emploi, allait vite chercher quelque livre de classe, espérant, peut-être, réviser « la question qui sortirait » à la session

suivante.

Sa chimère envolée, il se levait de sa chaise d'osier, s'asseyait sur son lit, et, des heures, des jours durant, songeait à sa misère. Ce n'était guère plus une angoisse, mais encore et surtout un besoin physique, nerveux, de se siroter, de s'agenouiller devant son propre narcissisme, au ressassement enfiévrant de la pesanteur de son propre désespoir. Puis, talonné par la faim, l'étudiant sortait.

Il s'en allait le long des trottoirs mouchetés par la rouille des feuilles, sous les réverbères, et qui évoquaient curieusement une grande léchure de mites ; puis, fermant les yeux, avec effort, comme s'il avait sur lui les mille regards de notables invisibles, il buvait la nuit, long frisson collant à son corps, cédant à certains retours du sort, questions sans fin, cachées, puis surgissant en longs corridors au travers des branchages, des rues, entre les pierres des murs, dans le silence à l'entour, se levant de la terre, tombant des feuillages, rampant sur ses peurs qui toutes surgissaient, s'élançaient, se croisaient, s'entrecroisaient, disparaissant, revenant en rondes, et tourbillonnant, et s'enchevêtrant, et s'effritant imperceptiblement en poussière humaine, épaisse sombre et grouillante, avant de se retourner comme une obsession – qui brusquement respectait ses bastions de légende, Dieu en chômage derrière le halo brouillé de sa montée de larmes, dans une odeur de rue et de pavé moisi.

… Quand il n'en pouvait plus de fatigue, chantant l'hymne des serfs aux louanges de Saïf, sous la tristesse des crépuscules – c'était alors sur son cœur comme une pluie de chagrin, une inondation de désespoir qui le poussait vers les foules, les trottoirs bruyants du Quartier latin.

Il prit ainsi l'habitude de la brasserie, où le coudoiement continu des buveurs, la fumée grasse des pipes, la bière épaisse, lui alourdissant l'esprit, calmèrent son cœur.

Il y vécut. À peine levé, il allait chercher des voisins pour occuper son regard et sa pensée.

« C'est une lâcheté.

– Une persuasion.

– Une lâcheté », se répétait-il.

C'était contre lui-même qu'il luttait, assis *Chez François*, fumant lentement sa cigarette, qui lui donnait un bon quart d'heure d'abrutissement. Puis, il avançait la tête au-dessus de son bock.

Un frémissement s'éveillait d'abord dans son regard, passait comme un tic sur ses joues nerveuses, entrouvrait ses lèvres, retroussait les ailes des narines,

déverrouillait sa bouche en une rapide déglutition de la gorge, qui mêlait la boisson jaune sur ses gencives à la salive claire que ce contact faisait jaillir : cascade de mouvements vifs telle une silencieuse roulade d'oiseau, dont la note finale allait, avec recueillement, choir, chaude et molle, dans son estomac.

Au son de l'aigre musique des phonographes, Kassoumi somnolait, se réveillant une heure plus tard, milieu de l'après-midi. Il tendait aussitôt la main vers le bock que la serveuse avait posé devant lui durant son sommeil ; puis, l'ayant savouré, renouait sa cravate, refaisait le pli de son pantalon, le col de sa veste et les poignets de sa chemise, avant de s'affaler sur ces mêmes journaux qu'il avait déjà lus la veille.

Il les parcourait en entier, gros titres, annonces, réclames, bandes dessinées, publicité, cote de la Bourse et semaine des spectacles. Entre quatre et six heures, il se rendait au jardin du Luxembourg, pour prendre le frais, disait-il ; puis, revenant s'asseoir à la place qu'on lui avait conservée, il demandait sa bière et conversait avec les habitués dont il avait fait la connaissance. Ils commentaient les faits divers, les événements politiques : et cela le menait à l'heure du dîner. Il frappait avec sa soucoupe contre son verre, et la serveuse apportait une assiette, un verre, une serviette et la carte du jour.

Dès qu'il avait fini de manger, il se hâtait de rejoindre, deux mètres plus loin, un groupe de causeurs qui faisaient s'écouler la soirée comme l'après-midi, jusqu'au moment de la fermeture. C'était pour lui l'instant redouté, où il fallait regagner sa chambre d'étudiant et ne pas étudier, se souvenir de soi et de ses difficultés, depuis plus d'un an déjà que cette vie durait.

Alors, parce que dans une demi-heure ce serait la fermeture, Kassoumi, voulant rester, pour s'oublier, ne se décidait pas cependant à renouveler sa consommation. Avec une pitié irritée et méprisante, la serveuse, afin qu'il s'en allât, lui reprocha aigrement ses habitudes de noctambule, ses simples plaisirs ; ses goûts, ses allures, ses gestes, la parcimonie de ses pourboires et le son placide de sa voix.

Kassoumi feignait de ne point écouter. Il murmura : « C'est bon, c'est bon » ; et il se dirigea vers les lavabos.

Dès qu'il y fut, il poussa le verrou, pour être seul, bien seul, tout seul. Il était tant habitué, à présent, à se voir rudoyé, qu'il ne se jugeait en sécurité que sous la protection des serrures. Il n'osait même plus penser, réfléchir, raisonner avec lui-même, s'il n'avait eu, au préalable, la garantie du tour de clé contre les bruits et les incriminations.

S'étant affaissé sur le siège pour se soulager, il songea qu'il lui faudrait, tôt ou tard, arrondir son budget, afin, peut-être d'étudier en toute quiétude.

L'idée de gagner de l'argent de façon immorale lui apparut si redoutable qu'il n'osait y arrêter sa pensée. Travailler comme ouvrier d'usine ou journalier était également impossible ; et il ne se passerait pas un mois maintenant avant que sa situation devînt insoutenable.

Il restait assis, bras ballants, cherchant confusément les moyens de tout concilier, et ne trouvant rien… Alors il balbutia : « Heureusement, j'ai quelques diplômes… Sans eux, je serais bien malheureux. »

L'idée lui vint d'écrire au Nakem à Henry ; il s'y résolut ; mais aussitôt le souvenir de l'inimitié entre l'homme d'Église et Saïf lui fit craindre que les notables le considérassent comme un valet du colonialisme ; et il demeura de nouveau perdu dans ses angoisses et ses incertitudes.

La serveuse vint frapper à la porte. Il eut un sursaut. Quelqu'un attendait dehors, et il ne s'était pas encore soulagé ! Alors, effaré, bousculé, Kassoumi s'épongea le front, s'habilla avec précipitation, comme si on l'eût appelé au salon pour un événement important. Puis il marcha posément, frustré mais calme, heureux de n'avoir plus rien à redouter. Il jeta un coup d'œil sur son journal, alla fureter parmi les huîtres du marchand du coin, revint s'asseoir sur son siège ; mais une porte s'ouvrit, et la serveuse vint à lui.

Il renouvela sa consommation, l'esprit en détresse. Puis, soudain, la clameur du sang battant à sa tempe gronda, glue de chaleur et d'agacement, et il sentit, venu de la rue, quelque part sur lui, brûler le regard de quelqu'un. Il leva les yeux.

Il était là, l'homme, qui le regardait, avec l'allure d'un bourgeois, assez âgé, avec de beaux favoris souples et grisonnants, dont les pointes tombaient sur les revers du pardessus. Il fumait un cigare. Regardait Kassoumi attablé devant son verre. Suivait ses moindres gestes avec amour, semblant envoyer des baisers du bout des lèvres sur les cheveux crépus, puis les yeux, les joues, la bouche, les mains, et, sautant plus bas, les reins, où son attention se concentra, avec toute la tendresse honteuse du désir.

Kassoumi, surpris d'abord, se mit à savourer sa boisson. Il n'en voulait pas à l'homme de son attitude, mais redoutait la serveuse (qui n'avait rien vu du manège de l'inconnu), appréhendait tout ce qui pouvait arriver. Quelques secondes de malentendu suffiraient à provoquer la catastrophe : éclats de voix tout invective contre l'homosexualité, apostrophes fusant à travers la salle comme des balles, entre lui et elle face à face se regardant au fond des yeux et se jetant à la tête, en un chassé-croisé de justifications, des observations blessantes, qui leur feraient battre le cœur, leur séchant la bouche, les rendant mous comme une loque, veules.

Le téléphone sonna. Quelqu'un, le gérant, cria :

« C'est pour toi Gilberte ! »

La serveuse prit l'appareil. Elle n'avait plus son air exaspéré, mais une allure de résolution méchante et froide, plus terrible encore. Elle ne s'attarda pas à l'écoute ; revenant vers Kassoumi :

« Monsieur, lui dit-elle, ce n'est pas un pied-à-terre ici. Nous fermons dans un quart d'heure. Vous devez ou consommer, ou partir. C'est ainsi. »

Elle attendit une réponse. Kassoumi balbutia :

« Mais oui, mademoiselle. »

Elle reprit :

« Ce sera pour Monsieur ?

– La même chose. »

Elle le servit. Il la régla, large, avec ses derniers centimes. Il était minuit.

Quand elle s'éloigna, l'inconnu, s'approchant de Kassoumi :

« Bonsoir, susurra-t-il. Beau temps, n'est-ce pas ? Euh… permettez ? »

Il écarta une chaise, et, dans le même mouvement, caressa la nuque de Kassoumi. L'étudiant s'affaissa sur son siège, regardant le Blanc d'un œil hébété. Il ne comprenait plus rien ; il se sentait étourdi, abruti, fou, comme s'il venait de choir sur la tête ; à peine se souvenait-il des choses horribles qui lui avaient en une seconde foudroyé les idées. Puis, peu à peu, sa raison, comme une eau troublée, se calma et s'éclaircit ; et l'abominable commença à travailler son cœur. Lui, un Nègre. Qu'espérer quand on est nègre. L'homme l'avait touché, regardé avec une telle force, une telle assurance, une telle franchise trouble, qu'il ne douta de rien, mais s'acharnait à douter de sa clairvoyance, fouillant avec obstination les cinq secondes de complicité avec l'autre, cherchant à retrouver tout, geste après geste, la mémoire surexcitée par l'angoisse : et toute découverte nouvelle le piquait au cœur comme un aiguillon de guêpe.

Ce fut en lui quelque chose d'étrange, atroce, une poignante sensation de froid, le souvenir de sa misère, de sa mère morte parmi les selles des serfs, un frisson dans ses membres et tout son corps, comme si ses os, tout à coup, fussent devenus de glace. Il leva les yeux, regardant l'inconnu avec des yeux éperdus ; sa pensée s'égarait comme quand on devient fou ; le visage de l'homme se transformait sous son regard, se vêtait d'aspects bizarres, de ressemblances invraisemblables.

Kassoumi retint des prières. Il n'avait pas le choix. On le désirait, et il lui fallait vivre.

Sa tempe frétilla en battements interrogateurs, les forêts dématées de son sang

bouillonnèrent, saccades de nausée et de gratitude, devant l'insistance du regard de l'autre, sel bon comme un baume et chaud moins que son souffle. L'étudiant se leva : il avait accepté de se vendre.

Elle allait exploser, sa tête, semence désespérée dans la virginité de l'espoir, déraison de l'ordre du monde. Appuyé humblement sur son ombre, mort sans cesse et victorieux, Kassoumi reconnaissait en ce portrait fatigué, non point tant une secrète ressemblance avec lui-même, qu'une signification silencieuse, une inexprimable fraternité de son être avec la conscience malheureuse au pied de sa gigantesque soif de s'affirmer.

« Viens, lui murmurait le Blanc, n'aie pas peur. Je sais ce que signifie un homme sans femme, ce que signifie croire en une femme, être à une femme et ne pas l'avoir, passer de longs silences, même, à n'être pas homme avec une femme, et alors, au lieu de l'amour, connaître à deux le cri muet d'une soif. Viens, viens, je t'ai longtemps cherché à travers tous les corps, mon amour. Avant même de te connaître. Avant même de connaître les autres… Avec ton amour et le mien, j'aurais voulu un jour sans angoisse. Un seul jour. Tu veux bien ? Un jour qui nous sauve tous deux. Toi et moi. Moi et toi. Tu es consistant, sain… Toi et moi, ensemble, même si tu ne sais rien de moi, toi. Je t'enseignerai à faire du sable noir de l'amour, notre amour, mon petit. Corps noir, je ne veux plus de pierre sur ma tête, mais la paix – dont tu me feras un oreiller. Toi seul peux me sauver. Toi seul me perdre. J'aimerais toujours que tu aies besoin de moi, à l'heure à la minute à l'instant où je ne serai pas là, et meublerai néanmoins de mon absence la chaleur calme où je souhaite plonger ton cœur. Je t'aime. Ne t'en va pas. J'ai trop souffert. Mes maux. Je voudrais les dissoudre dans le regard clair de tes yeux. Viens ; je sais à cet instant où je tiens les mains droites appuyées sur ton bras, que tu n'as jamais cherché que moi, toi ! mon refuge douloureux sous le ravissement de mes caresses d'adoration. Viens. Nous arrivons. Chez moi, nous cueillerons goutte après goutte la rosée en sandales légères, qui effacera et lavera en nous cette houle, mon petit. Viens, mon jardin. »

Et ils se suivaient, marchant sous les réverbères, avec peine, gênés par un lien obscur, et zigzaguant un peu.

Le vent bruissait. Le bruit léger de sa course caressait l'oreille et se mêlait au murmure de l'homme, dont les paroles tourbillonnaient dans l'esprit de Kassoumi ; puis, comme, épuisées, elles se dispersaient en fresques où le silence tissait un autre silence, songerie de calme et de solitude sentimentale. Moment plat où leur cœur s'enfla de sang, jusqu'à l'extase. Suavité extraordinaire,

languissant jusque dans leurs regards. Ils marchaient ; leurs voix étaient basses, infuses d'une tonalité où fluaient la douceur de leur désespoir, leur solitude aussi, revêtue de toute la richesse d'une note unique, prolongée, et qui suggérait, avec une beauté sans faille, la volupté dans l'agonie à deux, le recueillement aussi. Ils étaient sous le charme hypnotique d'une félicité qui se préfère, se savoure, pour se découvrir singulière.

Soudain, ils s'étaient arrêtés. L'homme a sorti de sa poche une clé, ouvrant sa porte. Il appuya quelque part : déclic et lumière.

L'appartement était bourgeois, cossu. L'homme fit manger Kassoumi, après lui avoir fait prendre un bain. Ils ne tardèrent pas à se coucher.

Il fit une ou deux remarques sur la couleur de la lumière, puis, ce fut le silence. Tous deux respiraient peu à peu des bouffées d'ankylose, dont le flux les affectait, les envahissait de bien-être. Le temps lentement se diluait en masses de sensations molles, fondues en griseries, où l'être palpitait à en perdre la raison. Et, par-delà le besoin latent en l'autre, qu'à une prière répondît un consentement, au ras des draps pâles comme un mirage, contre ses yeux mi-clos, le désir du Blanc buvait la forme qu'il devinait à ses côtés. Sa griserie sentait les effluves de chaleur émanés de la nuque de Kassoumi, de sa pose, de son corps, de sa hanche…

Kassoumi voulut dormir.

Il réussit à tenir les yeux fermés, longtemps. Insensiblement, l'homme s'imposait à lui. Il ouvrit les yeux. L'autre, légèrement crispé, regardait la courbe de son dos. Envoyant une chaleur ailée sur toutes ces harmonies indistinctes. À la fin, il se souleva sur le coude. Kassoumi sommeillait à ses côtés. À moitié dévêtu. Leur désir époumona l'air qu'ils respiraient. De son orteil, l'homme frôla, toucha le talon de Kassoumi ; hésitait, y resta, en légères caresses crayonnées contre sa chair… Timidement, il embrassa son partenaire, dont la bouche, s'animant, lui rendit le baiser. Ils s'avancèrent.

Les draps étaient soyeux, tout frémissants sur leurs pores ; étourdis de retrouver une saveur qu'ils connaissaient à l'avance, ils respiraient à peine ; Kassoumi s'approcha et se trouva, lentement, tout entier contre le corps lisse. Muette étreinte, parmi l'ondulation de leurs corps aux frissons d'impatience, où leur cœur, mou, faible et comme frais, les suspendait en ce rêve où s'affaissent les minutes…

Ils s'enveloppaient l'un l'autre, se serrant doucement pour se sentir davantage ; savouraient – lassitude indolente – le délice balancé du battement de leur cœur. Râle, doux, dont les pressions pleines de mignardises envahissaient

leur gorge, respiraient l'odeur des cheveux, dont la mousse, avec mollesse, les grisait dans l'oubli de leurs sens… De temps à autre, un tressaillement, un mouvement convulsif irradiait leur torpeur – et ils ouvraient leurs yeux. Puis tout s'éteignait paisiblement et disparaissait…

Ils n'étaient plus homme et homme, amant et partenaire, mais une créature à part, issue de quelque étrange puissance de vie – et ils formaient l'apogée de l'ordre naturel de l'amour, une eau immense qui se serait allongée dans un hamac, et qui ne parlait pas, mais frissonnait. Appuyés l'un contre l'autre de toute la longueur, de toute la largeur de leurs corps chauds et bons, ils étaient à respirer indéfiniment, l'air, ramé du bruit de leur accouplement.

De temps à autre, ils échangeaient un mot gentil. Et aucun ne se lassait de voir remuer les lèvres de l'autre, de les voir se détacher et travailler, pour s'exprimer, affirmer cette idée qu'il n'avait jamais aimé, lui aussi, que fuir sa propre angoisse.

La tendre timidité, en ces moments-là, éveillait en chacun un afflux de gratitude. Sans rien dire, ils se prenaient les mains et longuement s'embrassaient. Kassoumi, avec un misérable regard de chien battu, en lentes gorgées, buvait le chuchotement saccadé des confidences de leur amour, le buvait comme il aurait mangé des fleurs, des roses aux doigts aériens, sous la douce mastication de son palais contre sa langue. Il aimait ce goût de pétale de rose quand il embrassait l'homme, appréciant jusqu'à cette saveur de fadeur dans l'air de ses narines. Et il semblait que chaque haleine eût une traîne imperceptible, un épaillage de moissons sans cesse refaites : et cela qui naissait, cela qui mourait, cela qui coulait en sève enrobée de la culpabilité de leurs deux corps, c'était lui, Kassoumi, le fils d'esclave, le Nègre acculé, aliéné, occupé à bien naître. Il surgissait au plein de son bouillonnement, habitant le long silence de cette naissance. Il germait comme la terre, et son angoisse était une dune de sable aride qui parle à la sécheresse des vents, silencieuse, comme par rite ; comme si par son silence elle voulait affirmer sa solitude, clamer qu'elle était sereine, irrémédiablement elle-même, et que jamais elle n'avait eu d'autre désir que d'être sereine à la fin de cette seconde, à la fin de cette respiration en lui, à la fin de lui-même… Et, comme si avec le repos tout s'achevait et s'immobilisait, l'étudiant humait le frisson du temps, long, lent, étiré comme une soie lissée contre une joue…

Ainsi, le lendemain, sous le poids du calme frissonnant de son être, Kassoumi a oublié depuis combien de temps il a dormi, assis très droit contre l'autre, serein à en perdre la raison, semblable à son drame jusqu'à cette heure tardive où, tandis qu'il dormait en sachant qu'il dormait, ses pensées se fondaient en une

seule songerie, diluée peu à peu dans le rêve engourdi de sa volonté.

Inexplicablement, avec ses yeux de vague sur le corps de l'autre, contre lui, il se rappela l'école au Nakem, l'Europe rayonnant glorieuse sur sa terre entière, et il entendit en lui rouler la mer : il y avait des vaisseaux, il y avait des esclaves allant travailler dans les trous de l'azur, des femmes vendues, des enfants jetés à l'eau, des prêtres, des soldats en armures, des hommes enchaînés, des rameurs aussi ; il y avait le négrier et sa négraille, ou, tenues à jamais dans le vent et l'odeur du monde, les fautes des notables offrant un culte irrégulier à la dignité humaine.

Et c'est alors que du fond de l'oubli, des visages renaissaient devant lui, des symboles aussi, faiblement éclairés d'abord, puis fumée fugitive, impalpable, poudreuse, cendre grise tombant sur ses paupières – misère soudain concrétisée, devenue objet familier et reconnu, puis vertige, danse solennelle, molle et féconde, délire, clameur, avec une débauche d'images de visages d'éclairs de cris remontant à la surface de cette eau trouble où sa mémoire des noms célèbres et des lieux fameux savait, reconnaissait et se comprenait : tout apparaissait, tout se transfigurait, ainsi Saïf le Nakem, lui, ce visage blême de l'homme blanc, venu d'un monde autre que le sien, et si proche pourtant, qu'il tenait en réprobation, sous le poids insupportable où un éclair le surprenait, l'illuminait dans cette longue marche vers le souvenir de la terre damnée où il avait vu le jour : et il a recherché non point tant le délire, que la signification profonde de sa propre destruction, souillure de son visage qu'éclaboussa brusquement son nom : Spartacus !

Il a connu – Kassoumi – une lente usure de la chair, usure surgie du chaos, liant et opposant irrémédiablement le Blanc et lui, puis, quand il embrassa les lèvres de l'homme, avec cette même tendresse de pauvre hère, la maison était calme et le ciel bleu, mais le soleil incendiait de sa lueur blafarde son regard intérieur, avec ce même mystère qu'il voulait connaître. Il a souri comme de coutume à l'autre, c'était peu de temps avant qu'il exigeât d'être payé. *Alif lam !*

… Il revint le lendemain et le surlendemain encore, huit jours, trois semaines, six mois durant, le soir. Et chaque fois après l'accouplement, il savait qu'une fois seul pendant son bain, il resterait de longues minutes immobile, regard fixe et paupières mi-closes, buste assis droit comme contre un chevet, et démesurément levé comme par l'horreur.

Pendant que l'autre lui murmurait son amour, il restait à se laver, jusqu'à ne plus savoir qui il était, où il était, jusqu'à ne plus savoir depuis combien de temps il regardait ainsi éperdument le vide immense et silencieux au-dedans de

son inquiétude… Puis, le lendemain, ses pas le conduisaient vers sa propre identité : l'angoisse, problème de son corps et de sa peau, le corps, l'argent de son partenaire, qui avait échoué comme lui.

Enfin, nouvel après-midi de son désespoir, quand il avait sans bouger fermé en lui les volets, pour prévenir sa soif dévorante de trop voir, un vertige fait de douceur et de bourdonnement l'envahissait, et il sentait alors combien il avait besoin de ce Blanc et de sa chaleur, de sa solitude, besoin de se perdre à travers lui en lui-même.

Il se laissa entretenir par son amant, riche rentier de la rue Danton : Lambert, fils naturel d'une Strasbourgeoise, seule femme, avoua-t-il à Kassoumi, qu'il eût désirée, et qui le troublait, le séduisait, l'inquiétait, l'attirant, l'effrayant et l'excitant comme une courtisane, et en même temps comme une vierge.

Cet homme fut la providence de l'étudiant. Né pour la vie nocturne, infatigable bien qu'il eût toujours l'air exténué, vigoureux bien que pâle, très élégant, la moustache frisée, les favoris souples et grisonnants, les cheveux clairs, la lèvre fine, c'était un de ces hommes de nuit en qui le gymnase, l'escrime, le golf, les douches et les sudations avaient insufflé la force nerveuse et factice des débonnaires. Vrai Parisien d'ailleurs, énergique et irrésolu, indifférent et passionné, combattu par des instincts contraires, et cédant à tous pour obéir, en définitive, viveur dégourdi, à sa logique de girouette, il accepta, pour lui permettre d'étudier, de laisser Kassoumi dans sa chambre de la rue Mouffetard, de lui donner, moyennant deux nuits par semaine, de quoi se loger, se nourrir, se vêtir et prendre des leçons particulières.

Leur liaison dura dix-huit mois, que l'étudiant mit à profit, arrachant un pénible succès à son concours d'entrée à l'École d'architecture ; sa bourse d'études fut rétablie. Et soudain ce fut le drame : la mère de Lambert, à Strasbourg, gravement malade, réclamait son fils auprès d'elle. Il y vola, suivi de Kassoumi, qui, se fixant à l'hôtel, y étudia ses premières mentions sur projet et disciplines déterminées : mathématiques, statistique, mécanique, physique, chimie des matériaux, construction, études de réalisation, droit, histoire de l'art : le rentier restait pour un temps non défini auprès de la souffrante.

Elle fut longue à se remettre de sa maladie – décalcification de la colonne vertébrale. Un jour que Raymond attendait son amant dans sa chambre d'hôtel, il vint à lui, un peu rouge, avec des yeux étranges, timides, moins hardis que d'habitude, si bleus, avec une pupille si noire qu'ils ne semblaient point naturels. Il s'appuya contre la porte pour reprendre son aplomb.

Kassoumi le dévorait du regard avec des convoitises bestiales dans l'œil et le pli des lèvres. Il demeura devant l'autre, laissant en plein, sous la vue du rentier,

sa gorge découverte que soulevait son souffle. Lambert, penaud :

« Dans certains moments, vous avez l'air d'un chat qui va vous lécher le cou. »

Puis il s'assit, bientôt imité par l'étudiant. Il lui parlait des choses de sa mère, de gentillesses banales avec cette voix ensorcelante qui grisait Kassoumi. Et, le regardant au fond des yeux, il semblait lui dire d'autres paroles que celles prononcées par sa bouche. Kassoumi, ne le voyant pas trop irrité, appliqua ses lèvres à la racine du cou, sur le premier duvet des cheveux, à cet endroit si longtemps désiré. Lambert fit un petit mouvement d'écart ; mécontent de se sentir médiocre, Raymond :

« Vous avez oublié, murmura-t-il.

– Quoi donc ?

– Que je vous aime.

– Ça vous irait, cette vie-là ?

– Allons, ne vous fichez pas de moi. Vous savez bien ce que je veux dire.

– Quelle blague !

– Je vous jure.

– Mais quoi donc ? J'ai oublié.

– Vous ?

– Moi.

– Vous n'en disiez pas autant hier soir. »

L'homme poussa un éclat de rire. Cédant brusquement à un obscur besoin de représailles, plaisir de se venger, de blesser son Nègre :

« J'ai décidé de me marier, mon petit. Ma mère a tout arrangé, y compris les faire-part, que voici. »

Ils étaient assis face à face, se soutenant seulement par le regard. Kassoumi demeura quelques secondes encore immobile, comme s'il ne pouvait se décider à pénétrer le sens de ces paroles ; puis il trembla tout à coup, de tout son corps. Son visage se crispa brusquement depuis son menton jusqu'à son front, ses oreilles devinrent violettes, et, hurlant : « Vous aussi vous êtes dans la mauvaise foi ! », il empila pêle-mêle dans sa valise son maigre bagage de livres et de linge, se sauvant vers l'escalier, affolé, accablé, énervé, le dévalant jusqu'au bureau de réception, payant à la hâte pour plus qu'il n'en devait, courant de toute sa force, à grands pas précipités comme on se jette dans un fleuve pour se noyer, et s'engouffrant, enfin, devant Lambert médusé, dans un taxi.

Trois ans durant, à raison d'un concours sur projet chaque mois, et de dix « mentions » dans chaque branche, en vue d'une cinquantaine de *valeurs* (sans compter ses travaux pratiques chez les architectes), Kassoumi a travaillé, et, devenu étudiant en « première classe » – prestige jamais atteint jusqu'alors par nul Africain – il rédigea des travaux dont le seul nom suffit à l'auréoler, au Nakem-Ziuko, de toute cette gloire qui flatte les imaginations nègres, qui le juchèrent au-dessus, en dehors de l'humanité, et en avaient fait une sorte de génie de science, de culture et d'intelligence ; Raymond présentait une thèse de bâtisseur.

Quatre années s'écoulèrent, où sa vie, obscure et sans éclat, ne présenta guère d'intérêt ; puis brusquement, en 1933, retentissant tout à coup comme un éclat de tonnerre, la nouvelle du succès définitif à sa thèse de l'École d'architecture de « la perle noire de la culture française ». Par la même occasion, défiant tous les calculs de Saïf, il se mariait à une Française, dont la mère, vieille repasseuse de Strasbourg, gardait les morts et les mourants de son quartier, cousant ses clients dans des draps fumants qu'ils ne devaient plus quitter, et reprenant son fer, avec lequel elle frottait le linge des vivants. Fripée tel un postérieur d'ânesse, braillarde, rude à la tâche, avare d'une avarice tenant du phénomène, veuve, jacassant sans cesse, chantant à tue-tête la chanson de Musette, se battant avec le charbonnier, racontant à la concierge les intimités de sa fille Suzanne avec « un beau Nègre qu'a d' l'avenir », confiant à la bonne du voisin du haut tous les secrets d'alcôve d'autres voisins d'en dessous, elle avait la tête farcie d'histoires stupides, de croyances si idiotes, d'opinions si grotesques, que, courbée en deux comme si elle eût été cassée aux reins par l'éternel mouvement du fer promené sur les toiles, on eût cru qu'elle avait pour l'agonie une sorte d'amour babillard et cynique.

Aux dires des notables du Nakem-Ziuko – auxquels était parvenue la rumeur de sa vie nouvelle – ce qui avait sans doute séduit Kassoumi, c'était sa certitude que le milieu de sa belle-mère n'était guère supérieur à celui que pouvait postuler un « évolué » installé dans la vie des Blancs.

La mère de Suzanne, Mme Teyssedou, mamelue comme la femelle du buffle, d'esprit court et obstiné, était de ces mégères qui passent dans la vie sans jamais en saisir les dessous, les nuances et les subtilités, qui ne devinent rien, ne soupçonnent rien, déforment tout, et n'admettent pas qu'on pense, qu'on juge, qu'on croie et qu'on agisse autrement qu'elles.

Kassoumi vit donc la mère et la fille, ses voisines de palier ; il a parlé à Suzanne, l'a tenue, l'a eue, grande, grasse, les seins ardents, la hanche en forme

de lyre ; et il a parcouru de ses caresses cette ligne ondulante et divine qui va de la gorge aux pieds en suivant toutes les courbures d'une chair dont l'esprit, aussi simple que deux et deux font quatre, peut-être, l'accepta pour époux devant Dieu et devant les hommes. Six ans durant, Kassoumi est resté à Strasbourg, besognant dans divers cabinets d'architectes, tiraillé entre les traites d'un pavillon qu'il avait fait construire pour sa belle-mère, les soucis domestiques, l'éducation et l'entretien de ses trois enfants, sa femme ne travaillant pas.

Il avait fini par tout payer, par mener une vie de nègre-blanc – bourgeoise, restant toujours attaché à Henry et à quelque maîtresse de cabaret, aux services haletants de laquelle il faisait appel durant les maternités de son épouse.

Mais nul ne se doutait que la guerre était proche et qu'elle allait – accès de fureurs et de doléances modulant toujours la même litanie – bouleverser le monde, éveiller des exigences nationalistes à Tillabéri-Bentia la terrible, savamment tenue en main par Saïf. *Houlmoh ! waar rèoudè !*

10

Le cauchemar que vécut Raymond-Spartacus Kassoumi, *ouallahi !* fut celui de millions d'inconnus, ses contemporains. Quand les clameurs des villes terrorisées par la lumière pisseuse des fusées et des bombardements donnaient aux cadavres l'odeur de l'éternité, plus d'un guettait l'ennemi invisible, comme un nuage malade le désert de sel qu'il ne peut traverser sans caravane.

Combattants tombés au fond des tranchées – avec des mouches au coin des lèvres, amas de pus aux narines –, vivants mâchonnant leur désespoir de survivre, avaient côtoyé l'inconnu, muscles absents, yeux éteints, gorge détruite, identiques à cette guerre qu'ils ne comprenaient pas, et qui avait enfoncé leurs têtes dans le songe ravageur, sous la musique de chars arrosant l'air de bruit, parmi la confusion affolante…

Jeté corps et âme à la défense de la France envahie en un geste déjà inconscient de protection aimante, Kassoumi, des bords du Rhin se retrouva en Italie, combattit à Cassino, puis en Provence.

Laissé pour mort près de Mehun-sur-Yèvre où il avait été enseveli sous les décombres d'une maison, il réussit, après d'infinies précautions, à se dégager, visage tuméfié, corps endolori. Il attendit la nuit, et, bien après que ses jambes eurent déliré trois heures en luttant à se dépasser l'une l'autre, il se retrouva au bord d'une rivière, au pied d'un saule, parmi une vaste chevelure d'herbes frêles, luisant sous la faible clarté lunaire. Il s'agenouilla, penché, but l'eau sombre, lentement coulée le long de sa gorge, puis sentit comme une caresse glacée, délicieuse – frémissement du courant vif et léger, qui cernait de rêve l'ombre sans chair des arbres. L'Yèvre. L'Yèvre. Mehun-sur-Yèvre. Où était-il ? Courir. Marcher. Fuir. La faim. Qu'importe. Vivre. Courir. Souffler. Survivre. Sa gencive. Comment mâcher. Sa cheville. Marcher tout de même. Les herbes, les

feuilles des arbres, les mûres parmi les ronces, oui. Les manger. Comment rejoindre sa division. Brusquement un carrefour. Il était sur la route de Châteauroux. Dormir. Là-haut, dans les arbres.

Il s'était réveillé dans un hurlement, étranglant à ses côtés, et qui remuait, une vague forme vivante, un écureuil.

Ce fut sur son corps une débauche de frissons qui l'enfoncèrent, paquet de nerfs écorchés, dans des hallucinations où, vidé du fardeau de ses membres, il entendait de petites barques à rames longer son souffle.

Vers l'aube, il reprit sa longue marche parmi les ronces et les orties, mesurant les vrais moments de sa vie : et, quand il oubliait d'espérer, quand il oubliait de se remonter, voilà cet espoir muet et comme entré dans la mort. Il décidait d'attendre alors l'imprévu. Il faisait, lui aussi, partie du décor, était ce sur quoi il pouvait compter, endormi dans quelque sombre taillis, au moment même où les choses croyaient le posséder par le déploiement de leur bel éventail d'angoisses.

… Kassoumi vécut de feuilles ou de fruits sauvages, de rats et de racines ; réduit à la bestialité, il ne cessait de cogner, des heures, des nuits, des mois, son front de ses poings pour bien se rappeler l'absurdité de toute tentative de suicide. Et cette vie-là, énigme de l'inquiétude et de la destinée, dura dix-huit mois – qui lui apparurent comme une grande route reliant, sans solution de continuité, espoir et agonie, incessamment frappés, cependant, d'un extrême sentiment de terreur de l'Allemand, que le soldat redoutait de voir surgir de cette France occupée.

… Lorsque enfin l'étroit égoïsme de ses appréhensions le quittait, Kassoumi s'approchait des villes, et, à cinq kilomètres d'elles, terrorisé à la seule pensée du « collabo », il regagnait vite les taillis, les fourrés, animal.

En octobre toutefois, malade et terrassé par les affres de l'automne 1945 – l'hiver précédent l'avait miné, où il s'était huppé de peaux de lapins pris au collet –, il se décida à gagner à pied Paris, de se perdre dans la foule, échappant au jeûne fréquent de son état.

… Depuis longtemps ses oreilles avaient oublié le bruit des bombes et des lamentations, et, quand, habillé de sa tenue à présent noire et déchirée, il chercha, se disant matelot, dans un bistrot d'Orléans quelque emploi de plongeur, le calme des rues et des visages, leur lourd bonheur aussi, le surprirent ; plein d'un amour passionné et douloureux, d'un amour malade où planait le souvenir de la mort, il fut frappé, après tant de cauchemars, comme par

un miracle : Paris, depuis le 23 août, avait été libérée !

Alors il courut crier à la gendarmerie son long calvaire, son rang, son instruction, sa misère : de Strasbourg, le lendemain, sa femme accourut à lui, immédiatement alertée. Deux de ses enfants étaient morts, sa belle-mère aussi.

Dans ce même bistrot où, plongeur et héros déjà, il embrassait Suzanne, à genoux contre elle qui caressait de ses doigts fins et doux sa nuque, lui murmurant des paroles à la saveur de l'eau fraîche qui coule au milieu des oasis, le fils de Tambira connut sa vanité – et la ruine de sa maison, bombardée, ainsi que plusieurs quartiers de la ville, par l'occupant : Saïf, l'autre, le mauvais Blanc, boche.

Né au fond des colonies d'outre-mer, Français, lui-même ne l'était point : comme l'avait libellé onctueusement sur son passeport l'interprète Karim Bâ à Tillabéri-Bentia, Raymond-Spartacus Kassoumi restait *sujet français*…

Orphelin de ce monde qui fit de lui la formule d'homme incompatible avec la conception que se font les autres de l'humain, l'époux de Suzanne se sentit le témoin lépreux, aveugle allant à tâtons, tel le fanatique qui tue avec joie pour s'affirmer.

Ce fut en lui une rage d'écraser son malheur et, partant d'une soif sans mesure, longtemps ses paupières ont cillé sur la vision de ce que pourrait être sa vie, dévidée de l'inconnu… Il reconnut, avec ravissement, contre sa langue – la saveur des lèvres de Suzanne…

Cependant, mué en exigence de réformes, il avait soufflé sur le Nakem-Ziuko un courant d'émancipation.

Renard, successeur de Mossé rappelé en Indochine, avait convoqué à Krébbi-Katséna Saïf ben Isaac El Héït, l'informant que Paris, désireuse d'associer plus étroitement les populations d'outre-mer à la gestion de leurs intérêts propres, laissait aux indigènes le choix de leur député.

De retour à Tillabéri-Bentia pour son Conseil de notables, Saïf fit comprendre aux dignitaires qu'il s'agissait, en fait, pour la France, de ne pas se laisser devancer par la rapide évolution politique de ses colonies. C'était, au fond – fit-il valoir – à l'occasion de la naissance des Nations unies et de leur dirigisme, la traduction législative du mot d'ordre fameux lancé au moment où l'Union française s'ébrouait dans la boue sanglante des rizières d'Indochine : « Lâchons l'Asie, gardons l'Afrique ! »

Dépêchant donc le prince Madoubo auprès de tous les chefs coutumiers de l'ancien Empire nakem, Saïf fit pression sur les forces traditionnelles qui, récoltant les fruits de leur politique des années 1900, prétextèrent coopérer avec les *Flençèssi*, plaçant en avant les rejetons mêmes de la civilisation française : les fils de serfs, formés à l'école chrétienne et missionnaire, à travers lesquels, défendant ses intérêts au sein de l'Assemblée nationale à Paris, la tradition nakem gouvernerait. *Amoul bop toubab, makoul fallé !*

Lentement, au milieu des débats, des silences, des ordres, un nom de candidat fusait, à rebours semble-t-il, tout bosselé dans les gorges sèches – s'élançait enfin, né de quelque sombre calcul de notable, non pas encore trahi, ou même bousculé, mais alerté. Lui, sans trouble et si amical, alarmé soudain. Lui – que seul limite l'invivable désert de la justice Saïf, dure roche immobile – soudain perdu, remué, barré, muré de partout, proposait à Saïf, avec d'autres dignitaires, des centaines de nègres mal blanchis, fils de domestiques : qui, imberbes encore, tenaient gauchement la plume ; qui, affublés d'une vague admissibilité au brevet élémentaire, braillaient remporter, s'ils étaient présentés, au moins le double des suffrages escomptés ; qui, parés du titre de moniteur d'enseignement primaire ou de certifié, voire – miracle ! – de bachelier, juraient, *oye* ! ne guère rentrer à la maison s'ils n'étaient candidats.

Les têtes enturbannées se hochaient, et chacun, secrètement, ruminait la même timide pensée : l'homme de la situation, c'était Raymond-Spartacus Kassoumi, dont la réussite universitaire au pays des *Flençèssi* se murmurait parmi le peuple qui le disait, après Dieu, ouiche ! plus instruit que le plus instruit des Blancs : *o djangui koié !*

En hommage à sa science, hon, une Blanche n'avait-elle pas savouré le bonheur extatique de prendre pour moitié Raymond le fameux, auquel ne pouvait plus prétendre nulle Négresse, car le bâtisseur, tjok ! parlait maths et physique aussi facilement que sa mère décortiquait les cacahuètes…

Assurément, cet homme-là, han, ne se mouchait pas du pied. Seigneur, une larme pour la négraille – par pitié !…

Or, plus d'un conseiller de Saïf avait saisi que depuis la littérature shrobénuisologique salivant, en un rusé mélange de mercantilisme et

d'idéologie, la splendeur de la civilisation nègre, depuis les guerres mondiales où le tirailleur noir avait éclaté de violence au service de la France, il s'était créé une religion du *Nègre-bon-enfant*, négrophilie philistine, sans obligation ni sanction, homologue des messianismes populaires, qui chantent à l'âme blanche allant à la négraille telle sa main à *Y'a bon, Banania*.

Choisir dans ces conditions Raymond-Spartacus Kassoumi, c'était combler le peuple s'exaltant à l'abreuvoir des destinées prodigieuses, et flatter le Blanc qui piaillerait avoir civilisé son sous-développé : *Ouhoum ! gollè wari !*

Ce furent donc six mois de courtoisies, d'éclats ou de coups bas, parmi les correspondances et les palabres, où maints griots – retraçant l'évolution politique du douloureux Nakem-Ziuko, sabordée par El Hadj Hassan – ont chanté que ce dernier, après avoir jadis comploté contre Saïf, aidé de l'évêque Thomas de Saignac, s'acharnait, jaloux, à discréditer, outre le puissant Saïf, le prestige du plus instruit des instruits, Raymond.

Il s'amorça ainsi une vaste campagne menée par Saïf et qui, l'avant-veille de l'arrivée de Raymond au Nakem, devait aboutir à l'éclatement d'une guerre civile à Tillabéri-Bentia, vite matée par la France et Saïf.

Emprisonné pour atteinte à la sécurité de la colonie, El Hadj Hassan, dit-on, pour mettre fin à la souillure de son rang, s'était fracassé le crâne contre les murs de sa cellule. Le pleurant, ses domestiques venus se confesser à Henry, leur évêque, murmurèrent que Saïf, aidé par Kratonga, lequel aurait acheté la sentinelle – David Bourémi, fils adoptif de Saïf – et le gardien de la prison, avait maquillé son assassinat en suicide…

Envenimé par cette disparition et les luttes tribales, le séparatisme fut cependant oublié quand le lendemain, au bras de Suzanne, tenant son fils Pierre par la main, Raymond le bâtisseur fut accueilli, à l'aéroport nouvellement construit, par le gouverneur et ses hauts fonctionnaires, Saïf, les dissidents d'hier corrompus par Madoubo et gagnés à Saïf, les notables impassibles et le peuple délirant.

Qu'il était heureux, le fils de Tambira, de voir à la veille des élections tout le monde lui faire fête ! Petits et vieux, commis et dignitaires, le respect à la bouche et l'affection dans le regard, lui offraient, qui deux moutons, qui trois vaches, qui vingt poulets, qui plus de trente habits pour sa femme et son fils, ou, pour lui-même, des babouches de cuir rouge aux lamelles d'or et d'argent.

Le matin même, Renard fit un discours en son honneur ; Raymond y fit écho, Saïf y répondit ; le peuple s'agenouilla, et l'armée, au milieu des fanfares, des chars et des salves d'un baroud d'honneur pétaradant sa victoire aux élections, lui fit un superbe « Présentez armes ! » : il était candidat unique…

Montré, promené, adulé de Tillabéri-Bentia à Krébbi-Katséna, où le gouverneur l'avait hébergé dans son palais, il savoura avec modestie sa revanche sur le sort, consécration ponctuée par un défilé interminable de personnalités françaises et indigènes, venues lui témoigner son attachement, tout l'après-midi.

Pour Saïf ben Isaac El Héït, l'œuvre de soumission de la négraille instruite était accomplie. Mais le maître de Tillabéri-Bentia le savait, il est plus facile de soumettre un peuple que de le maintenir dans la soumission. Et donc, immédiatement convoquée le même soir, une délégation de sages, d'anciens et de marabouts se rendit au cimetière, pleurer El Hadj Hassan, gratifiant sa famille du cadeau royal de mille bœufs.

Kassoumi, habile calculateur, avait mal calculé : fort de ses titres et de l'appui de la France, il s'était cru maître de l'ancien maître, alors même que seul le flambeau de Saïf, un instant assoupi pour mieux briller, plus rougeoyant que jamais, garantissait à l'esclave l'acquisition des suffrages. *Yérété ! aou yo yédè ?*

Souvent il est vrai, le cœur rage et se raille, qui voit son pays jongler désespérément avec lui-même, corps immense à la recherche de son identité. Ce soir du 17 juillet 1947, sept cent quarante-cinquième anniversaire de la fondation de l'Empire nakem, pour Kassoumi, la seule ferveur, à la veille des élections, fut de songer avec mélancolie à la légende des Saïfs, où l'avenir souvent semble se chercher dans la nuit des temps : la préhistoire en redingote – l'Africain en question.

Non que Raymond, à ce merveilleux tournant de la civilisation africaine, incarnât seulement une contestation idéologique. Sa propre existence, il le savait, serait vouée, en dépit de Saïf, à être contestation : le scandale qui l'entourait restait « incatalogable ».

Mais la notabilité, ici – comme ailleurs la bourgeoisie – était prête à récupérer ces contestations – libellant, étiquetant, emballant, vendant jusques au scandale. L'homme politique que le fils de Tambira voulait être dans le Nakem assassin de ses parents, au regard de la tradition restait une espèce d'artiste : non libre comme dans toute société, parce qu'en lui-même il était individu problématique, contestation vivante.

Certes, Raymond-Spartacus Kassoumi trouvait dans cette aliénation une voie ouverte à sa révolte : c'était en quelque sorte un devoir pour lui d'être, avec son Afrique, révolutionnaire. Mais comment…

Débridant cette amertume impuissante, l'éblouissement de Suzanne, flattée par les hautes destinées qui les attendait ; et le bâtisseur saisit avec horreur que par sa présence, ou par sa mort, il donnerait sans cesse à Saïf la publicité, ou le mérite de l'édification.

Loin de ces pensées, l'œil de Suzanne s'éclaira, luisant avec cette cupidité de femme vénale ; son mari l'exécra de l'aimer de cette façon, adorant en lui le personnage en fonction ; et il s'approcha, flambant d'une colère sourde.

La bouche de Suzanne. Les lèvres de la femme ont leurs formes ourlées en chair couleur miel. Sa langue, butinée, amollie, légère dans la bouche béante, qu'il mord, tire à lui, mange et tète, savourant sa revanche. Il dégrafe son pantalon et rue à pleine bouche sur sa croupe ronde, haute et pommée, la grotte des lèvres. Suzanne tente de se défendre, molle. De se relever ; mais il est tombé sur son sein la navette rôdeuse du sexe de l'homme. Immobile, passif, maintenant toujours la nuque de la Blanche à deux mains, il se vide de sa haine de la femme, qui a des cheveux dans les sourcils tandis qu'elle s'acharne sur le bas de son ventre, que de ses mains tremblantes elle fait glisser le caleçon, jusqu'à ce que la boule de chair brune valse, desserrée, offerte, frappant comme un poing fabuleux la langue, qui lèche le velours sombre des deux renflements, sous la verge. Clitoris en noyau de datte – gonflement lisse et fendu – elle revient vers le haut des cuisses, se cabre et presse contre le gourdin sa vulve, qui goûte l'homme, le tâte, écrase et vendange à plein jus, puis lape, cueille doucement, grappille. Les longues jambes brunes, tendues, debout, dans la chambre, au bout desquelles les orteils s'agitent et se crispent, sont les seuls témoins du plaisir du fils de serf.

La femme, se cambrant, revient donner par surprise, une longue moisson de saveurs gluantes, puis reprend son souffle, affalée – vaincue – sur le plancher.

Le cœur vêtu de sérénité, Raymond est venu à Henry, qui s'apprêtait à gagner Tillabéri-Bentia – voir Saïf.

« Je vais être en retard, commença l'évêque, et Saïf est l'homme du protocole… Voulez-vous que je vienne demain matin chez vous ?

– Entendu », murmura Kassoumi.

Il y avait dans sa voix une intonation nouvelle, espèce de lassitude et de détachement, qui firent dresser l'oreille à l'évêque :

« Qu'y a-t-il, mon ami, demanda-t-il, le regardant d'un air perplexe.

– Oh ! Ce n'est rien. »

Henry se détendit :

« Asseyez-vous ; voulez-vous un verre ?

– Non, merci. Je préfère marcher avec vous. »

Tenant sa bicyclette par le guidon, l'évêque, dans ce silence écrasant des nuits nakem, se fit entendre, comme s'il venait de trouver une explication au comportement saugrenu de son ancien élève.

« Les Chinois ont un jeu : le trait d'union. Ils capturent deux oiseaux qu'ils attachent ensemble. Pas de trop près. Grâce à un lien mince, mais solide et long. Si long que les oiseaux, rejetés en l'air, s'envolent, montent en flèche et, se croyant libres, se grisent de battements d'ailes, de grand air, mais soudain : crac ! Tiraillés. Ils volètent follement dans toutes les directions, tournoient et tourbillonnent, éparpillant le sang qui dégoutte de leurs ailes meurtries d'où s'arrachent plumes et duvet qui atterrissent sur les spectateurs. Les Chinois trouvent ça drôle, hautement comique et raffiné. À se tordre de rire ! Parfois, la ficelle s'emmêle dans quelque branche d'arbre ou autour des oiseaux eux-mêmes, qui, pris au piège de ce lien qui les entrave, se débattent, se picorent yeux et becs et pattes, ou, quand la Providence se garde de les empaler aux branches, avant la fin du jeu, l'un d'eux meurt. Seul. Ou avec l'autre. Tous les deux. Ensemble. Étranglés ; éborgnés.

« L'humanité est une volaille de ce genre. Nous sommes tous victimes de ce jeu ; séparés, mais liés de force. Tous, sans exception.

– Mais, mais… bégaya Raymond.

– Oui ?

– Vous… Pourquoi me racontez-vous cela ?

– Parce que j'ai compris comment Saïf assassinait au moyen de vipères. Et cela vous concerne. Euh, marchons, voulez-vous ?

« Comme vous le savez sans doute, Saïf est entouré de sorciers, botanistes éprouvés, qui étudient, en saison sèche de préférence, la nature des terrains où croissent des touffes de joncs et de lierres : repère que choisissent cailles ou perdrix pour pondre. C'est donc qu'une couleuvre n'est pas loin. Quel rapport, me direz-vous. Très simple : la couleuvre se nourrit de ces œufs.

« Donc, le sorcier découvre le nid de couleuvres. Remontant vers des endroits plus rocailleux, il peut, à force de patience, découvrir la cachette d'un aspic. Il ne reste plus qu'à enfumer l'endroit, à l'orifice duquel est placée une besace. Le reste est question de maîtrise nerveuse. Donc : retourner brusquement la besace, la fermer, la ficeler en prenant bien soin d'en laisser sortir la queue de la vipère : simple prudence. Il s'agit d'éviter que celle-ci, dans ses exaspérations, ne tourne en tous sens et morde à l'improviste au moment de l'ouverture de la besace. Reste ensuite à se procurer la *dabali*.

« Notez que cette même *dabali* est utilisée par les Zobos du Yamé qui, pour leur pêche miraculeuse, saupoudrent l'eau au coude d'un bras de fleuve barré en amont et en aval. Avec la réverbération solaire et la chaleur, les poissons drogués flottent, et il suffit de se baisser pour les ramasser par centaines. Bien relavés, les voilà inoffensifs et propres à la consommation. Mais revenons à nos vipères.

« On met donc la *dabali* dans la besace à demi remplie d'eau, pour endormir la vipère, que l'on retire bientôt, flasque, de la besace.

« Mesure : longueur et largeur. Le criminel ensuite évide une forte tige de bambou, introduisant la vipère dans le tronc cylindrique, avec quelques centimètres d'espace vide. Puis il bouche l'une des ouvertures avec une rondelle de bois, le second orifice restant obstrué avec le linge personnel de la future victime, volé auparavant.

« Songez, mon ami, aux tout premiers crimes commis contre l'administration autour des années 1902, et avant la mort de Chevalier. Il est vrai que vous n'avez pas pu les connaître. Mais qu'importe : les vipères ont frappé.

« Donc, le linge de la victime, on l'aura choisi crasseux au possible, tout plein des senteurs de la personne à assassiner. Quand la vipère se réveille et veut s'échapper, immédiatement on retire le linge sale, on rebouche encore l'orifice, puis – glissant par un petit trou aménagé dans le cylindre de bois, une aiguille – quand la vipère veut se précipiter vers la sortie on la pique à la queue. L'aspic frétille, cogne, siffle, mord dans le vêtement. Répétez l'opération jusqu'à ce que, sursaturée et conditionnée par le réflexe fermeture-piqûre-ouverture-morsure, la vipère finisse par identifier l'odeur spécifique du vêtement.

« Vous suivez ? Vient un moment où il n'est plus besoin de la piquer ; la seule odeur lui fait mordre dans le vêtement, *ce vêtement qui a cette odeur déterminée, et qu'elle reconnaît*.

« Volez à nouveau un second linge de la victime ; ce n'est pas un délire, rassurez-vous. Le forgeron Jean Barou m'a éclairé avant de tuer Doumbouya, et de mourir à son tour. Moi-même j'ai perdu, à deux reprises, après le meurtre d'Hassan, du…

– C'était un meurtre ?!

– Parfaitement. Et parce que je l'avais su, j'ai failli être frappé : vous devinez par qui. Mais ne parlons pas de moi.

« Je disais donc qu'on cherche le second vêtement de la même victime. Et la nuit, le traînant par terre jusque vers la couche du “gêneur” à assassiner, on revient sur ses pas, on lâche l'ouverture – le serpent sort, rampe, va vers la couche, mord, disparaît. Où ? Dans la direction qu'on lui aura tracée : soit en s'arrangeant pour que, toujours guidé par la senteur du linge, il revienne à son

point de départ, d'où on le matraquera pour le flanquer dans la besace, soit (et c'est ce qui fut pratiqué contre l'administration et les missionnaires, ainsi que je vous le disais) en tachant de faire passer le serpent en un lieu découvert et assez public pour qu'un mouchard, à la solde du criminel crie : « Au serpent ! Au serpent ! » Le reste n'est que comédie. On tue le reptile devant une assistance médusée, qui crie à l'incurie…

« Ainsi, mon pauvre Raymond, vous n'avez pas le choix. Vous ne l'aviez plus, du jour où vous vous êtes assis sur un banc d'école.

« Ceci, pour que vous sachiez vous tenir sur vos gardes, sans agir, avec Saïf (car demain vous serez élu) à la légère. Dites-vous que jamais, après quarante-cinq ans de patience, je n'ai réussi à accumuler de preuves contre lui. C'est une autre histoire. Il se fait tard, il faut que j'aille à Tillabéri-Bentia.

– Chez Saïf ?

– Oui.

– Mais vous courez au suicide ! bégaya Raymond.

– Je vais chez Machiavel. Ou Judas. N'oubliez pas : demain, ce sont vos élections. C'est votre journée, mon enfant. Bonsoir. »

4

L’aurore

« Hier j'ai marché, commença l'évêque Henry au bout d'un moment. Cinq minutes. Un cinéma. Un film, *Zamba*, inspiré de l'histoire du Nakem-Ziuko. Je m'avance. J'entre. La séance avait commencé. J'arrive en pleine tuerie : un coup de feu à l'écran. Non. Il n'est pas mort : c'est le héros.

« Je ne comprends pas. Je cherche à renouer l'histoire. D'un côté, je sens confusément l'intrigue, et de l'autre, la boucherie. Au beau milieu, quelqu'un tirait sur les ficelles. Quand il tirait trop fort, cela puait le traître de mélodrame, et un grognement s'élevait dans la salle. Je regarde l'écran : tous les moyens y sont bons – qui biaisent, silencieux, aigus, jamais laïques, exaltants de la guerre secrète. Mais pour tous, la force de frappe reste essai sur soi-même, bien moins pour exprimer une vision sanglante du monde que pour parvenir à un accord imminent entre la vie et le monde. Ici, ce qui importe, c'est que, toute vibrante de soumission inconditionnelle à la volonté de puissance, la violence devienne illumination prophétique, façon d'interroger et de répondre, dialogue, tension, oscillation, qui, de meurtre en meurtre, fasse les possibilités se répondre, se compléter, voire se contredire. Incertitude. Mais aussi conflit entre le refus de la décadence et la nostalgie d'une expérience privilégiée où s'impose le souci d'une morale doublée d'une fausse fenêtre ouverte sur le bonheur : l'âge d'or est pour demain, quand tous les salauds crèveront. La fureur habite tous les personnages, qui ne montrent que le bout de l'oreille, ne paraissent qu'à travers un trou de serrure, l'espace d'un éclair, et tuent. S'éclipsent. La frénésie vibre dans les images, gardant la nostalgie des hautes époques et de la clandestinité. Le clandestin était un Dieu traqué, libre, qui, à chaque coup de feu, repartait à zéro, avec un monde de son choix, des salauds de son choix, des cœurs purs de son choix, puis, tout d'un coup, vlan ! : la liberté reconquise sur un arrière-fond d'aventure et de légende…

– Quand on perd son sang-froid, on devient vulnérable, ironisa Saïf, soupçonnant l'évêque de deviser à mots couverts. Il ne faut pas s'imaginer, poursuivit-il, gloussant doucettement, que le soleil ne resplendira plus jamais.

Nous errons dans le désastre, c'est un fait ; mais nous tombons, nous sommes humbles, nous nous gargarisons de poison dans la coupe sanglante de la violence, dans le verre ébréché des valeurs ; nous sommes malades, dégradés ; mais c'est que le monde *est* bizarre. Pétri des plus étranges sédiments que Dieu ait barattés dans Sa bénédiction chaotique ! Je pourrais le juger tout haut, si haut que Satan parierait qu'un ange en liesse s'ébat à proximité. »

Puis, avec une voix de fausset :

« Voyez-vous, mon cher, un conte nakem rapporte ceci : "Aux hommes et à leur folie, le Destin a dit : *Je dois les excuser, l'humanité est si jeune !*" Et il a attendu. Et il attend. Comme la patience devenue monument. Je trouve ça piquant… Mais brusquement, l'imprévisible ! forme précipitée des règles du jeu : "Qu'est-ce qui n'a pas marché ?" Toute la machinerie humaine dont la chaudière prête à éclater, éclate. Mais le Destin est là, et qui pardonne, fatalement. Son pardon : signature de ministre. Lu et approuvé avec date et lieu, puis cachet. Cela s'appelle un sursis ; quand il expire, l'humanité recommence, malignement ; et le Destin, par procuration, pardonne, inlassablement. Et comment se lasserait-il, comment, s'il s'en lassait, ne connaîtrait-il pas l'Ennui, conscience vide du temps sans contenu ? Ennuyeuse innocence de qui n'a point péché ! Et nous sommes pécheurs. Alors Dieu pardonne par contrainte, ou par amour, peut-être.

– La contrainte, pour le métal de bien d'âmes, est comme un coup assené sur un silex : l'étincelle qui en jaillit s'appelle Amour.

– Qui se soucie d'un amour qui ne serait qu'une étincelle ?

– L'homme.

– Tiens, tiens, et pourquoi donc, cher évêque ?

– Parce que la vie, dès qu'on la vit, est foi en l'amour de la vie… On nous présente la vie comme un ensemble des intérêts de l'homme, et l'on ajoute que, pour la comprendre, il faut vivre les expériences d'autrui. Sans doute ; mais je ne comprends pas une vie d'amour qui ne serait point prêtrise, et comprends mal un prêtre qui ne serait apôtre.

– Alors…

– Alors j'ai songé au Nakem et à toute son histoire. J'ai prié.

– Qu'avez-vous compris ?

– Que Dieu est connaissable mais non point compréhensible.

– C'est donc si important ?

– C'est parce qu'ils n'ont su rien dire que les hommes se tuent.

– Mais les gens s'aiment, parce que quand ils se séparent, chacun s'aperçoit

qu'il n'a parlé que de soi. N'avez-vous jamais manqué la cible de ceux que vous aimez ?

– Oui, longtemps : en voulant faire, au lieu de laisser faire…

– Vous parliez du Nakem tout à l'heure.

– Je voulais être seul, pur.

– Mais la solitude s'accompagne d'un sentiment de culpabilité, de complicité…

– Pardon, de solidarité, rétorqua l'évêque.

– L'homme est dans l'histoire et l'histoire dans la politique. Nous sommes déchirés par la politique. Il n'y a ni solidarité ni pureté possible.

– L'essentiel c'est de désespérer de la pureté, et de croire qu'on a raison d'en désespérer. L'amour n'est pas autre. La politique ne connaît pas le but, mais lui forge un prétexte. C'est parce qu'ils sont mauvais forgerons que les régimes s'écroulent.

– Mais il faut des maladroits, puisqu'il y a peu de politique honnêtement exprimée, ou peu d'honnêtes expressions en politique. »

L'évêque rit de bon cœur :

« En effet, c'est assez exact, concéda-t-il, bien que je vous soupçonne de vous être laissé aller au sarcasme… Justement, voyez-vous (il posa ses coudes sur la table, croisa ses doigts, regardant son interlocuteur avec un sourire indulgent, complice) c'est pourquoi j'ai compris le Nakem et toute son Histoire », reprit-il encore, souriant doucement à Saïf indisposé, vaguement mal à l'aise. Puis haussant les épaules d'un air désinvolte : « Avez-vous chez vous des jeux ? d'échecs. »

Saïf, après une brève hésitation, le considéra d'un regard étrange. Il était manifestement déçu.

« Je croyais que vous me compreniez, dit-il. J'en étais même persuadé. »

Le regard d'Henry était ferme et pénétrant, et Saïf éprouva de nouveau à le contempler un sentiment de terreur et de vague complicité.

« De toute façon, ça n'a pas d'importance ; c'est bien ça ?

– Absolument.

– Depuis quand avez-vous cette conviction ? »

L'évêque réfléchit :

« Je crois, dit-il, que je suis né ainsi. Savoir, comme vous et moi, qu'on s'accroche à l'impossible, et que c'est probablement une forme d'amour, ou de folie. Cela provient de la faculté ou du besoin d'adhérer à la réalité.

– Oui… »

Il y eut un silence. Saïf se frotta les lèvres pour dissimuler un sourire, puis, se levant pour aller chercher un jeu d'échecs, le ramena en même temps qu'une flûte, qu'il posa à terre ; comme s'il eût voulu se justifier :

« Je vous avertis. Je ne sais pas jouer.

– Justement.

– Comment ça ?

– C'est simple, voyez-vous. Vous jouez. C'est-à-dire que vous jouez sans être joué.

– Mais attention au jeu d'autrui, insista Henry, souriant du même sourire entendu à Saïf. Il faut le reconnaître et vouloir s'y reconnaître. Dites-vous, poursuivit-il à double sens : *Je veux jouer comme s'ils ne me voyaient pas jouer*, me mettant au jour sans scandale, d'accord avec moi et avec eux en apparence, usant de leur ruse sans jamais avoir l'air de la forcer ni de la détourner, démêlant ce piège embrouillé, et encore avec prudence, ne touchant à rien sans avoir su ce après quoi il tient. Hors cette prudence, mon cher, peut-on tuer l'autre… au jeu ? »

Saïf comprit, sut qu'Henry savait. Mais l'évêque, imperturbable :

« Le joueur est donc assez fort, s'il sait cacher son jeu et rester inflexible. » Et, levant les sourcils d'un air de surprise polie, brusquement : « C'est la règle même du jeu diplomatique : *remplacer la force par la ruse…* »

Se drapant dans toute la splendeur de son personnage, Saïf :

« Vous savez, mon ami, on ne résoud pas un problème de civilisation ; on se met à son service – et, pour commencer, à son école. La loi de justice et d'amour est le seul lien profond qui puisse unir, par le haut, nos irréductibles diversités. Par le bas, s'agite, dans la faune étrange des passions humaines, la soif de puissance et de gloire. Mais là est notre richesse et notre complément mutuel, là notre parenté véritable. »

La flûte commençait à osciller tout doucement vers Henry, qui saisit dans le regard de Saïf qu'à la minute même, ce dernier exposait sa vie et la sienne propre, face aux sifflements menus échappés de la flûte. L'un et l'autre firent mine de ne rien remarquer, et cependant, leurs regards les liaient en une indicible étrangeté.

« Mais vous savez, de toute façon, je ne sais pas ruser, rit Saïf.

– Vous avez tort, admit Henry, sourire aux lèvres. L'homme… euh… est animal politique, n'est-ce pas ? La ruse est donc la vérité de la force et du droit, art de dialoguer avec la vie.

– L'homme *est* malin », serina lentement Saïf.

Tous deux éclatèrent de rire.

« Vous avez tort de ne pas ruser », relança l'évêque.

Les yeux du vieil homme étaient clairs, avec une expression paisible. Sur ses lèvres flottait un sourire détaché. Saïf, en croisant son regard, eut l'impression que cet homme partageait son secret – qu'ils étaient les seuls conspirateurs authentiques du Nakem-Ziuko. Tous deux avaient affronté l'ultime mensonge ou l'ultime vérité de l'existence.

« Ruser ? » s'étonna Saïf avec circonspection, presque avec crainte, comme s'il eût senti en son interlocuteur au sourire calme un pouvoir mystérieux et surnaturel. Il regarda l'évêque avec une expression où se mêlaient de la façon la plus ambiguë l'affection et l'appréhension.

« C'est-à-dire être libre, répondit Henry. L'idée de la liberté n'est pas une idée simple. Elle se métamorphose. Tout comme la structure du jeu. Il y a des moments multiples de la même idée. Une idée prise à un moment quelconque de son mouvement doit se révéler par ce en quoi consiste sa définition. Les hommes se croient libres au moment où il y a la loi reconnue et énoncée. Jouez ! je vous dirai les règles. Vous existerez.

– *Amen.* L'existence peut être conforme à la loi mais pas déduite d'elle. Jouez ! Nous sommes responsables de la réussite du stratagème. »

Tous deux attendent lequel va commencer. Et l'évêque, gauche mais respectueux :

« Si vous ne vous décidez pas, c'est que vous ne voulez pas savoir ce que secrètement vous voulez, et refusez de prendre conscience de ce que vous êtes. »

(La flûte tanguait, roulait entre eux.) « Il faut avoir l'art de se tromper intelligemment, en brouillant les pistes, insinua Henry.

– Et pourquoi donc ? » sourit Saïf ; il y avait dans la courbe harmonieuse de ses lèvres la trace d'une certaine suffisance.

« Mais voyez ! les carrés, la ligne des pions qui se dressent comme autant de fantassins dans la nuit nakem, les deux fous, tels Chevalier et Vandame, les deux cavaliers, Kratonga et Wampoulo, les deux tours, Kassoumi et Bourémi. Voyez ! la reine, tenez ! est le plus puissant atout : elle va dans toutes les directions alors que les autres n'ont qu'une direction. Et tout ça, tout ce bagage, c'est uniquement pour sauver la tête du roi – votre conscience – pièce immobilisée. Vous voyez ? Tout !… pour défendre le roi. Vous affrontez la vie dans une confrontation fraternelle de vos forces, et vous jouez, vous calculez, jouez, vous adaptez, tombez, oui, non, attention, tout mouvement signifie, vous calculez…

– Diable ou bon Dieu : – et l'on rétablit l'équilibre de sa barque. Et l'on vit. Et

l'on dépasse la vie. »

Les yeux de Saïf lançaient des étincelles. La flûte tangua d'Henry à Saïf, de Saïf à Henry, qui persifla :

« Dois-je avoir peur ?

– Peur ? De qui ? De quoi ? De vous ? De moi ? De nous, de *ça* ? Je vous préviens… il ne faut pas avoir peur !

– Sinon ? fit l'évêque, relevant le défi.

– Sinon vous vous maudirez d'avoir sous-estimé vos forces. Et de toute façon, qu'importe ! Jouez ! Chaque joueur est un objet fonctionnel dont le joueur est le jouet et l'enjeu. Cherchez à piéger le partenaire.

– Et s'il s'abstient ?

– De quoi ?

– De jouer.

– Il ne s'abstient pas ; il ne s'abstiendra pas. C'est un partenaire. Il doit être pris dans ce mouvement agressif, pendulaire, où une tension en suscite une autre, de sorte que chacun poursuit la mort du piège de l'autre.

– Et si ça n'a pas de sens, si c'est absurde ?

– Absurde n'est pas ce qui n'a pas de sens. La nature n'a pas de sens. Mais elle n'est pas absurde. Elle *est*. L'absurde provient de choses qui se détruisent et s'engendrent. C'est cette notion d'absurde qui apparaît dans l'injustifiable.

– La flûte danse, et roule vers moi. Tuez ! Saïf », ordonna l'évêque à la fois flatté et embarrassé par cet hommage à son ingéniosité, révélant ainsi qu'il savait que la flûte cachait une vipère.

Ce fut en un éclair une déchirure sur le visage de Saïf. L'évêque sentit le choc déclencher chez l'autre une suite de secousses régulières, comme rythmées. Ce n'était pas la peur, il s'en rendait bien compte, ni le remords, mais l'excitation à la perspective de ce qui se préparait. Saïf se frotta la mâchoire d'un air pensif :

« Je n'ai pas le droit », fit-il au bout d'un moment, posant sur l'évêque la lourde angoisse de ses yeux gris.

HENRY : Vous voulez dire : pas la force, répondit-il avec douceur.

SAÏF : Non. Je n'ai pas le droit, s'obstina-t-il.

HENRY : Le droit sans la force est caricature. La force sans le droit est misère. Avouez !

SAÏF : Il n'y a rien à avouer. Le triomphe du droit est celui de la victoire du droit : donc de sa force. Et puis… votre jeu…

HENRY : *Le* jeu.

SAÏF : … Le jeu et tout ça, c'est trop épuisant. (Puis au bout d'un moment,

comme frappé de grâce.) Le partenaire, reconnut-il, est ainsi fait qu'on le croit toujours le plus malin. On n'en sort pas.

HENRY : Dès notre venue au monde, nous étions embarqués. Il faut se risquer. Allez-y, tuez ! insista l'évêque.

(Saïf regardait la flûte comme si elle s'était matérialisée comme par magie entre ses mains.)

SAÏF : Tu veux que je te tue ? demanda-t-il à Henry, l'air hébété.

HENRY : Pourquoi pas ? (Et sans mot dire, brusquement, devant le sourire amusé de l'évêque, l'autre prit la flûte, puis, la jetant dans le brasier, revint vers Henry.)

SAÏF : Vous voyez… il y a trop de contrainte.

HENRY : Forcément, sourit-il, c'est un jeu ; et il ajouta d'une voix différente : *et qui a ses règles.*

SAÏF : C'est qu'il n'y a pas de choix.

HENRY : Si ! Vous devenez libre parce que vous n'avez pas le choix.

(Les deux hommes alors se regardèrent, se souriant, et, pour la première fois, acceptèrent de parler le même langage.)

SAÏF : Les symboles ne meurent jamais, fit-il, cependant que crépitait au feu la vipère qu'il avait dressée. Voilà des générations que le Nakem est né, et depuis quinze minutes seulement, l'on sait s'entretenir de sa santé.

HENRY : Mais il ne mourra pas, le roi.

SAÏF : Jouez ! la reine.

HENRY : De toute façon, en amour… Le cavalier.

SAÏF : Mais il y en a toujours un qui aime et l'autre qui tend la joue. Le pion.

HENRY : Il faut savoir pardonner. Jouez ! le roi.

SAÏF : L'impossible dans le pardon, c'est qu'il faut continuer. Jouez ! la reine.

HENRY : La vie n'est pas autre. Jouez ! Heureux les pacifiques car ils verront Dieu. Et loué.

SAÏF : Jouez ! Heureux les politiques car ils comprendront la vie. L'Éternel.

HENRY : Jouez ! Et chantent les troubadours au Nakem l'histoire du judaïsme. Le roi.

SAÏF : Et loué. Jouez ! Saïf Moché Gabbaï de Honaïne. La reine.

HENRY : L'Éternel. Jouez ! Saïf Isaac El Héït.

SAÏF : Amen. Jouez ! Saïf El Hilal.

HENRY : Le Nakem des Empires soit en nos âmes ! Jouez ! Saïf El Haram. Le roi.

SAÏF : Et loué. Jouez ! Saïf Ali. La reine.

HENRY : L’Éternel. Jouez ! Saïf Youssoufi. Le fou.
SAÏF : *Yallah al’allah !* Jouez ! Saïf Médioni de Mostaganem. La tour.
HENRY : Soit. Jouez ! Saïf Ézéchiel. Le pion.
SAÏF : Et loué. Jouez ! Saïf Ismaël. Le cavalier.
HENRY : L’Éternel. Jouez ! Saïf Benguigui de Saïda.
SAÏF : Amen. Jouez ! Saïf Rabban Yohanan ben Zaccaï.
HENRY : Soit. Jouez ! Saïf Tsévi. Le roi.
SAÏF : *Maschallah ! oua bismillah !* Jouez ! Saïf ben Isaac El Héït. La reine.

Souvent il est vrai, l’âme veut rêver l’écho sans passé du bonheur. Mais, jeté dans le monde, l’on ne peut s’empêcher de songer que Saïf, pleuré trois millions de fois, renaît sans cesse à l’Histoire, sous les cendres chaudes de plus de trente Républiques africaines…

… Ce soir, tandis qu’ils se cherchaient l’un l’autre jusqu’à ce que la terrasse fût salie des hauteurs noirâtres de l’aurore, une poussière chut d’en haut sur l’échiquier ; mais à cette heure où le regard au Nakem vole autour des souvenirs, la brousse comme la côte était fertile et brûlante de pitié. Dans l’air, l’eau et le feu, aussi, la terre des hommes fit n’y avoir qu’un jeu…